



LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

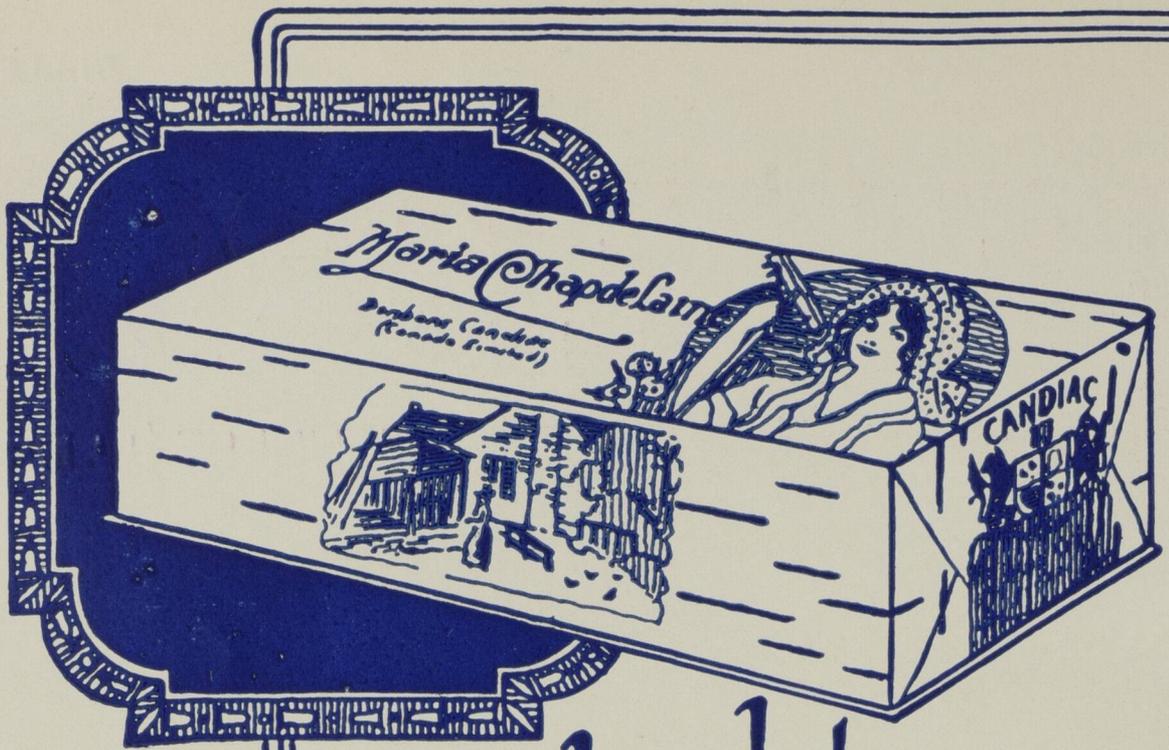
PROJET DE DRAPEAU NATIONAL



Modèle soumis par M. Maurice Brodeur, du Ministère de la Voirie et des Mines de Québec. Voir, à l'intérieur, un article à ce propos par l'auteur du dessin ci-dessus.

Ce projet de drapeau national figurera solennellement dans les Pageants de l'Exposition de Québec, au mois de septembre 1930.

Mlle Québec le présentera à Mlle Canada, pendant qu'une fanfare jouera l'hymne national, "O Canada" dont on célébrera en même temps le Cinquantenaire.



Les Chocolats Maria Chapdelaine

Renommés pour leur qualité supérieure, tout comme leur nom signifie excellence littéraire.

Noix et fruits, nougats et fondants tous dans une même boîte! Quelles friandises délicieuses, quel choix exquis!

Ces chocolats surfins sont en vente dans tous les établissements sérieux, - parce qu'ils sont supérieurs et possèdent un cachet d'originalité très marqué.

Bonbons Candiac
- (Canada) Limitée -



ADMINISTRATION:

—
EUDORE CARON
 Président

—
J.-O. DUCASSE
 Gérant de circulation

—
 Melle **F. DIONNE**
 Secrétaire

Bureau à Montréal:
5462 ESPLANADE,
TÉL.: CRÉSCENT 113
M. GEORGES BELANGER
 Représentant Général

LE TERROIR

Revue mensuelle illustrée fondée en 1918

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

Publié et édité

PAR

Le Terroir, Limitée

41, Boulevard des Alliés, -:- Téléphone: 2-6248-J

REDACTION:

ALPHONSE DESILETS

Président.

G.-E. MARQUIS

Gérant.

EMILE BOITEAU, N.P.

Secrétaire.

Autres membres:

DAMASE POTVIN

J.-H. PHILIPPON

PRIX D'ABONNEMENT:

1 an: Canada: \$3.00 — Etranger: \$4.00 — Un abonnement comptera pour une année entière s'il n'est pas refusé régulièrement par avis postal dès le premier numéro reçu. — Les chèques ou mandats doivent être payables à LE TERROIR, Ltée, et adressés à 41, Boulevard des Alliés, Québec.

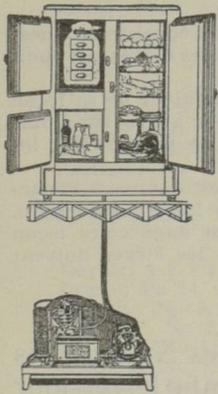
COLLABORATION

Tous les membres de la Société des Arts, Science et Lettres sont cordialement invités à nous fournir des articles ou des notes d'actualité: Variety is the spice of life.

Toute collaboration rédigée avec soin, sur un seul côté de chaque feuille, doit être envoyée, avant le 10 du mois, au Gérant de la Rédaction: G.-E. MARQUIS, No 90, avenue Lockwell, Québec.

BUREAU DE DIRECTION DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES.

Président: J.-E. Corriveau; 1er vice-président: Ernest Légaré; 2e vice-président, Napoléon Lavoie; Secrétaire-archiviste, Damase Potvin; Secrétaire-correspondant, J.-H. Philippon; Trésorier, G.-E. Marquis; Vérificateurs, H. Faber et Emile Boiteau; Aviseur légal, Antonio Langlais, C.R.; Autres directeurs: MM. L. Auger, A. Désilets, Raoul Dionne, Narcisse Savoie, Jos.-S. Blais, L.-P. Morin, Georges Morisset et Adrien Desautels.



LE CHOIX DE PLUS DE

7,500,00

CLIENTS SATISFAITS

Il n'y a qu'un seul

FRIGIDAIRE

Produit de General Motor

Vendu et installé
par

GOULET &

BÉLANGER LTÉE

8 DE LA COURONNE
Tél.: 6101-6102

Sommaire

	Page
Ceux de demain, Alp. Desilets	9
D'un mois à l'autre, D. Potvin	10
Un Drapeau National, M. Brodeur	12
Chez nos poètes	15
Echo musical et artistique, J.-H. Philippon	16
Education et arriérés, J.-H. Coulombe	17
Sunny Jim, J.-B. Côté	20
Civilités, G.-E. Marquis	27
Les Beaux-Arts à Québec, Alp. Desilets	29
Nos paysans dans la littérature, D. Potvin	31
Biskra, G.-E. Marquis	33
L'assault	35
Femmes publiques, G.-E. Marquis	37
Bibliographie	38
Chez nos membres	39
L'appel au mort	41
L'inoubliable bohème	44

La Banque CANADIENNE NATIONALE

Capital versé et
Réserve. . \$ 14,000,000
Actif. . . \$155,000,000



**La grande banque
du
Canada français**



255 succursales au
Canada. 215 dans la Pro-
vince de Québec, 12 dans
la Cité de Québec.



Filiale à Paris:

**La Banque
Canadienne
Nationale**
(FRANCE)

14, RUE AUBER
PARIS

Notre personnel est
à vos ordres.

Cours Préparatoire
Préparation de classe ou mieux
REPARTITION JOURNALIERE DU PROGRAMME D'ETUDE

Cette répartition comprend tout ce qui est au programme de ce cours et est adaptée aux ouvrages suivants et y correspond par conséquent.

- 10—Catéchisme Illustré C. N. D. (1928) pour prière et catéchisme
- 20—Premier Livre des Enfants C. N. D. (1929) pour lecture et devoirs écrits.
- 30—200 Leçons d'Arithmétique (spéciales)
- 40—200 Exercices de langage (spéciale)
- 50—Chant à l'école C. N. D.

Plusieurs leçons d'arithmétique sont tirées de "Mon Premier Livre" et de l'Introduction à l'Arithmétique C. S. V. [édition 19..]

Quelques leçons de langage sont tirées de l'Ecole Canadienne.

Pour se servir de cette répartition il faut avoir ces différents ouvrages. Les élèves ne doivent avoir que le livre de lecture. Le cat. illustré est nécessaire aux parents qui désirent aider leurs enfants à apprendre le cat. préparatoire à la communion, la première.

Il serait très avantageux aux élèves d'avoir cette répartition chaque jr. pour le lendemain; elles y trouveraient, outre les travaux du jour, un petit devoir de français et d'arithmétique en rapport toujours avec la leçon de la veille.

Il serait aussi très utile aux élèves d'avoir à leur disposition une boîte de bâtonnets que la maîtresse leur donne au fur et à mesure qu'elles apprennent de nouveaux nombres; la boîte pourrait aussi recevoir les différents exercices de pliage et découpage que les élèves exécutent aux leçons d'arithmétique.

La 1ère colonne de la répart. indique la matière du cours.
 La 2ème colonne indique le No de la leçon ou la page.
 La 3ème colonne indique le titre des leçons ou des explications.

Il y a deux leçons de lecture par jr. La 1ère, celle de l'avant-midi est un exercice de contrôle qui consiste en questions, réponses, définitions, lect. épellation par coeur; le tout individuellement afin de s'assurer si les élèves ont compris et étudié ce qui leur a été enseigné la veille.

C'est sur cette leçon particulièrement que la maîtresse se base pour donner à chaque élève la valeur de sa leçon par une distribution de notes, points ou monnaie [maximum 5] qui devront être inscrits, chaque jour au registre puis ensuite au bulletin mensuel. [On peut enregistrer seulement les notes perdues; c'est plus rapide; on peut mettre les notes d'écriture éparées de celles de la lec.]

La 2ème leçon de lec. celle de l'ap. m. est indiquée souvent en chiffres romains parce qu'elle est donnée à la carte murale ainsi numérotée, ou au tableau noir; le mieux est de l'écrire d'avance au tableau pour la faire comprendre, l'épeler simultanément surtout et indiv. [épeler plusieurs fois les mots difficiles ou nouveaux. C'est dans cette leçon simultanée que consiste principalement l'enseignement de la maîtresse. C'est aussi cette leçon que les élèves doivent réciter indiv. le lendemain à la 1ère leçon de lec.]

Une feuille de la répartition comprend un mois de classe ou 20 jours, les No du mois ne correspondent pas au quantième mais à un No d'ordre. Ainsi Sept. 1 signifie le 1er jour de classe de ce mois, ainsi de suite.

Lec.-Ec. se lit Lecture-Ecriture.

Ep.-Ec. se lit Epellation-Lecture.

Cours prép. Sept. 1.

Allouer chaque jour à chaque matière	5 pts.
ou chaque mois à chaque matière	100 pts.
Heures: Les mêmes chaque jour.	
8½—prière: Signe de croix expliqué	5 pts.
9—Catéchisme: No 1, expl. appris	5 pts.
9¼—Lecture: No 1, Lettre i étudiée	10 pts.
1¾—Arithmétique: No 1, Nombre 1 étudiée	10 pts.
2¾—Langage: No 1 L'école	5 pts.
3—Chant: No 1, Exercice d'int. 1	5 pts.
Conduite.	5 pts.
Total chaque jour	50 pts.

Sept. 2

Devoir: i i i i	arith. Ovale et dessin cha. jour.
Prière: Signe de croix étudié, app.	
Lect. éc: No 1, Lettre i (livre)	
Ep. lect: No 1, Lettre a (tableau)	
Arithm.: No 2, Nombre 1 (dessin)	
Catéch.: No 2, 3, expliqués & appris.	
Langag.: No 2, L'école	
Chant.: No 1, exercice II.	

Sept. 3

Devoir: a a a a (Ovales)
 Prière: Signe de croix récitée indivi.
 Catéch.: No 4, 5, (Dieu esprit)
 Lect. éc.: No 1, Lettre a (livre)
 Lect.: No 1, lettre e (tableau)
 Arith.: No 3, chiffre 1.
 Langa.: No 3, Matériel d'enseignement.
 Chant.: No 1, Exercice III.

Sept. 4

Devoir: e e e e e (Ovales) 1 1 1
 Prière: Signe de croix sur le front,
 Catéc.: No 4, 5, 6, lèvres, coeur.
 Lect. éc.: No 1, Lettre e (livre)
 Lect.: No II, Lettre p (tableau)
 Arith.: No 4, Nombre 2
 Langa.: No 4, L'ardoise
 Chant: No 1 exercice IV.

Sept. 5

Devoir: p p p p (Ovales)
 Prière: Pourquoi les diff. signes de c.
 Catéc.: No 1 à 6, revue
 Lect. éc.: No 2, lettre p (livre)
 Ep. lec.: No II, 2 colonnes
 Arith.: No 5, nombre 2 (dessin)
 Langag.: No 5, crayon
 Chant: No 1, exercice V

Sept. 6

Devoir: pa, pe, pi.
 Prière: Mon Dieu je vous donne mon coeur....
 Catéc.: No 7, la moitié
 Lect. éc.: No 2, (livre)
 Ep. lec.: No II, Trois colonnes (tableau)
 Arithm.: No 6, Chiffre 2
 Langag.: No 6, Cahier
 Chant: No 1, mouvement des bras,

Sept. 7

Devoir: Les trois colonnes-2, 2, 2, 2.
 Prière: Pa. 24 jusqu'au. (répéter commencement ch. j.
 Catéch.: No 7 Le reste.
 Lecture: No 2, Trois colonnes (livre)
 Ep. lect: No II, Le reste
 Arithm.: No 7, Nombre 3
 Langag.: No 7, Tableau noir
 Chant: No 1, exercice b)

Sept. 8

Devoir: No 2 Les 2 dernières lignes
 Prière: Pa. 24 Vivent J. M. J. Jusqu'au.
 Catéc.: No 8 Exp. appris chaque jour
 Lecture: No 2 La page entière
 Ep. lect: No III Lettre 1 (tableau)
 Arithm.: No 8, Chiffre 3
 Langag.: No 8, Craie
 Chant: No 1, en entier

Sept. 9

Devoir: 1 1 1 1 3, 3, 3, 3...
 Prière: Pa 24, O Jésus qui êtes.
 Catéch.: No 9, Chaque jr. surv. pron. ton
 Lect. éc.: No 2, lettre 1 (livre)
 Ep. lec.: No III, les deux colonnes
 Arithm.: No 9, nombre 3 multp. soustr.
 Langag.: No 9, carte murale
 Chant: No 1, mouvement des pieds, a)

Sept 10

Devoir: No 3, les deux colonnes (add) 2121
 Catéch.: No 1 à 10 revue + 1212
 Prière: Pa. 24, jusqu'à l'autre virgule
 Lec. éc.: No 3, les deux colonnes (livre)
 Ep. lec.: No III, les trois colonnes (tableau)
 Arithm.: No 10, nombre 3, add. et soustraction.
 Langag.: No 10, mobilier scolaire
 Chant: No 1, exercice b).

Sept. 11

Devoir: No 3, Les trois colonnes soustraction 333
 Prière: Pa. 24, Le reste — 121
 Catéch.: No 10, 11 212
 Lec. Ec.: No 3, les 3 colonnes (livre)
 Ep. Lec.: No III, Le reste
 Arithm.: No II, Nombre 4
 Langag.: No 11, Pupitre
 Chant: No 1, Le reste

Sept. 12

Devoir: No 3 papa à la pipe. Dessiner 4 cray.
 Prière: No 24, Toute la prière récitée pieusement
 Catéch.: No 12, Expl. réc. chaque jour.
 Lec. Ec.: No 3, Le reste (livre)
 Ep. Lec.: No III, La page entière (tableau)
 Arithm.: No 12, Le chiffre 4 (pliage)
 Chant: No 1, En entier
 Langag.: 12, Bureau

Sept. 13

Devoir: No 3, le reste, 4 4 4...
 Prière: Pa. 24, Mon Dieu je vous donne entier.
 Catéch.: No 13, Exp. et réc. chaque jour.
 Lec. Ec.: No 2 IV, Lettre V au (tableau)
 Ep. Lec.: 13, La page entière.
 Arithm.: No 13, Nombre 4 add et soustraction.
 Langag.: No 13, Tribune
 Chant: No 2, Chanter I, II

Sept. 14

Devoir: No 21 v, v, v, v, 4231
 Prière: Pa. 24, Les Deux prières apprises Add. 213
 Catéch.: No 14, (La Sainte Trinité)
 Lec. Ec.: No 4, Lettre v (livre)
 Ep. Lec.: No V, Les deux colonnes (Tableau)
 Arithm.: No 14, Nombre 5
 Langag.: No 14, Siège
 Chant: No 2, Chanter III, IV

Sept. 15

Devoir: No 4, Les 2 col. Dessin: 5 broq.
 Prière: No 24, Les deux prières apprises
 Catéch.: No 10, à 14
 Lec. Ec.: No 4, Les deux colonnes (livre)
 Ep. Lec.: IV, Les trois colonnes (tableau)
 Arithm.: No XV, Chiffres 5 (pliage)
 Langag.: No 15, Horloge
 Chant: No 2, Chanter V

Sept. 16

Devoir: No 4, Les trois colonnes—5 5 5
 Prière: Pa. 24, Les deux prières apprises
 Catéch.: No 15, Expl et réc. chaque jour.
 Lec. Ec.: No 4, Les trois colonnes (livre)
 Ep. Lec.: No IV, Le reste (tableau)
 Arithm.: No 16, Nombre 5 Add. soustraction
 Langag.: No 16, Morceau de mém. 1 ligne
 Chant: No 2, Mouvement des bras a)

Sept. 17

Devoir: No 4, Le reste add. 54321
 Prière: Pa. 24, Pater, préambule exp. réc. + 1234
 Catéch.: No 16, Expliqué et récité
 Lec. Ec.: No 4, Le reste (livre)
 Ep. Lec.: No IV, La page entière (tableau)
 Arithm.: No 17, Nombre 5 découpage
 Langag.: No 17, Morceau 2 lignes
 Chant: No 2, Mouvement des bras b)

Sept. 18

Devoir: No 4, Avila avale (dessin: 5 cerises)
 Prière: Pa. 24, Pater 1ère demande
 Catéchis: No 17, Expl. et récitée distinctement
 Lec. Ec.: No 4, La page entière (livre)
 Ep. Lec.: No V, Lettre m au tableau
 Arithm.: No 18, Leçon 1 à 5 revues
 Langag.: No 18, Morceau trois lignes
 Chant: No 2, Le reste

Sept. 19

Devoir: No 5 m m m m nombre 1 à 5 — 5 à 1
 Prière: Pa. 24, Pater 2ième demande
 Catéch.: No 18, Expl. et réci. distinctement
 Lec. Ec.: No 5, Lettre m (livre)
 Ep. Lec.: No 5, Les deux colonnes
 Arithm.: No 19, Leçon 6 à 11 revues
 Langag.: No 19, Morceau 4 lignes
 Chant: No 2, La page entière

Sept. 20

Devoir: No 5, Les deux colonnes
 Prière: Pa. 24, Pater 3ième demande
 Catéch.: No 15 à 18.
 Lec. Ec.: No 5, Les deux colonnes (livre)
 Ep. Lec.: No V, Les trois colonnes (tableau)
 Arithm.: No 20, Leçon 11 à 20 revues
 Langag.: No 20, Morceau récitée
 Chant: No 1, 2 revues.

Partout au Canada

Encerclant le continent américain de l'Atlantique au Pacifique — atteignant chacune des neuf capitales provinciales — desservant toutes les localités importantes et tous les ports de mer — traversant les majestueuses Montagnes Rocheuses et aboutissant aux plages les plus pittoresques — le Chemin de Fer National du Canada s'identifie avec le Canada lui-même.

Le Chemin de Fer National du Canada déroule un double ruban d'acier sur une longueur qui dépasse vingt-trois mille milles atteignant toutes les parties du territoire; il traverse même la frontière pour pénétrer aux Etats-Unis.

Parallèle à ces lignes, est le service du Télégraphe National du Canada et des Messageries du Canadien National.

Aux points stratégiques s'élèvent des Hotels de Distinction, administrés par le Chemin de Fer National du Canada.

Le Canadien National est véritablement un précurseur en ce qui regarde le luxe et le confort dans les voyages. Il a été le premier chemin de fer au monde à installer la radiophonie dans ses wagons; il a aussi créé un service spécial de wagons-buffets à l'usage des enfants; il a inauguré les "chambrettes" (chambres privées) dans ses wagons-lits; il a également établi, sur ses trains, des solariums, des wagons-buffets avec fontaines à soda.

C'est encore le Chemin de Fer National du Canada qui a inauguré les premiers trains tout en acier, les trains mûs par l'électricité et les locomotives dites "automotives" qui, par une ingénieuse machine actionnée par l'huile minérale, produisent l'électricité qui les met en mouvement.

En un mot, le Chemin de Fer National du Canada est synonyme de confort et d'agrément, quand il s'agit de voyage.

Que votre voyage soit long ou court, que ce soit un voyage d'affaire ou un voyage de plaisir; voyagez par ce chemin de Fer National du Canada.

Aux Annonceurs du "Terroir"

"Le Terroir", magazine illustré imprimé sur papier de luxe (organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec,) vous offre des avantages exceptionnels pour la publication d'annonces.

L'annonceur du "Terroir", atteint la majorité des hommes d'affaires, des intellectuels et des lecteurs sérieux dans la ville de Québec et les principaux centres du Canada.

L'annonceur du "Terroir", bénéficie de sa tenue littéraire, de ses articles inédits de tout premier ordre et de ses illustrations appropriées.

L'annonceur du "Terroir", contribue à favoriser l'achat des produits canadiens, et maintient la fierté des nôtres qui se sont chargés de lutter contre l'invasion, chez-nous, des magazines américains.

L'annonceur du "Terroir" bénéficie du talent des Canadiens français, contribue à leur développement et stimule leur union.

L'annonceur du "Terroir", profite de l'augmentation constante de notre circulation qui se recrute parmi le clergé, ses principaux dignitaires et des classes dirigeantes.

L'annonceur du "Terroir", bénéficie des principes établis et préconisés par ses rédacteurs: *SE CONNAÎTRE — S'UNIR ET PROSPERER.*

"Le Terroir", remercie sincèrement ses annonceurs et leur demande de lui continuer leur patronage et d'augmenter leurs annonces dans notre revue, il sollicite aussi de nouveaux annonceurs.

"LE TERROIR, Limitée"

Par: EUDORE CARON,

Président.

.....
SUR DEMANDE NOUS ENVOYONS NOTRE TARIF
D'ANNONCE

COUPON A REMPLIR

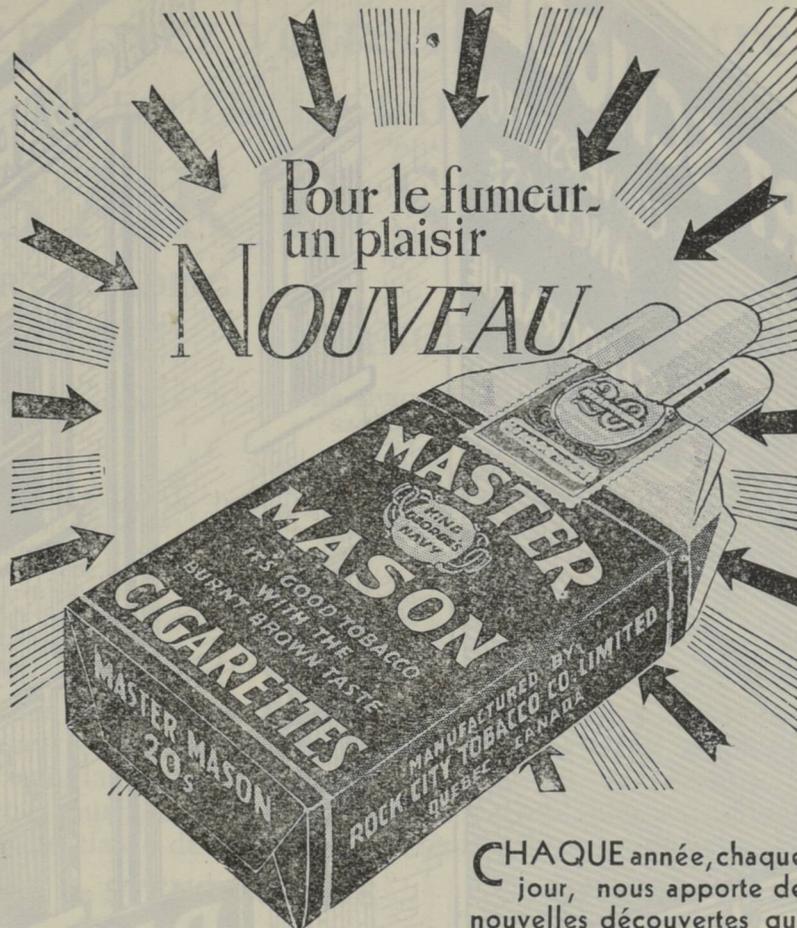
"LE TERROIR Ltée"

41, Boulevard des Alliés, Qué.

.....
Veuillez m'envoyer sans aucune obligation de ma part, votre tarif pour publication d'annonces dans votre revue "Le Terroir".

NOM

ADRESSE



Pour le fumeur,
un plaisir

NOUVEAU

CHACQUE année, chaque jour, nous apporte de nouvelles découvertes qui rendent la vie plus agréable.

Les automobiles sont plus confortables, plus gracieuses, plus rapides—

Les radios sont de plus en plus perfectionnés—

Et maintenant, voici une cigarette qui est de notre temps!

Un minutieux mélange de tabacs de choix lui donne un arôme plus captivant, une douceur plus légère, une saveur délicieusement différente—c'est une cigarette plus fine, qui apporte au fumeur une nouvelle mesure de satisfaction.

Rappelez-vous du nom — MASTER MASON — Le prix, 25c pour 20 — Achetez-les aujourd'hui même pour votre plus grande satisfaction — Exigez le petit paquet rouge.

25^c

pour

20

cigarettes
Master Mason

Les paquets contiennent des coupons échangeables pour une grande variété de primes attrayantes et utiles



Envoyez votre fils ou votre fille A L'ECOLE ANGLAISE DE QUEBEC AU **BART SCHOOL**

EDIFICE BART BUILDING

353 RUE ST-JEAN

COURS COMMERCIAL COMPLET
pour jeunes gens et jeunes filles.

ANGLAIS

HEURES DES

COURS SPECIAL préparatoire à
notre Cours de Finissants.COURS SPECIAL DE CONVER-
SATION ANGLAISE

COURS

STENOGRAPHIE DUPLOYE
PERREAULT perfectionnée par le
Prof. Bart. Par notre Méthode per-
fectionnée, nous amenons l'élève à
écrire la sténographie très rapide-
ment et à la relire très facilement.

Nous garantissons que n'importe
quel élève qui suit nos cours de
cinq à six mois, est en état de par-
ler l'anglais couramment. Sur six
heures de classes obligatoires, qua-
tre sont consacrées à l'étude de
l'anglais. Six spécialistes dans l'en-
seignement de la conversation an-
glaise et de l'anglais en général
sont à la disposition des élèves.

GARÇONS

De 8 à 11.15 a.m. et de 1 à 4.15 p.m.

FILLES

De 9 au dîner et de 2 à 5.30 p.m.

COURS DE COMPTABILITE et
d'Arithmétique donné en anglais.

Tous les jours nos cours réguliers (informez-vous) durent au moins deux heures de plus que dans toute autre école du genre. Ces deux heures sont employées à apprendre plus de conversation anglaise et d'anglais — et à empêcher vos enfants de passer trop de temps au jeu et à courir les rues et autres lieux semblables. Ces deux heures donnent environ cinq mois de classe de plus pour le même prix, par année.

COURS RAPIDE de STENOGRAPHIE FRANÇAISE ET ANGLAISE COURS DE DEUX MOIS.

Au Bart School on peut y faire un cours complet de sténographie française et anglaise dans **DEUX MOIS**. Nous avons déjà donné ce cours en cinq semaines — l'élève pouvait donner cinquante mots à la minute dans les deux langues — et obtenait un salaire de \$80.00 par mois comme sténographe bilingue.—Il est entendu que pour obtenir ces résultats, il faut connaître les deux langues, et ne pas avoir peur du travail.

Cours spéciaux de conversation anglaise pour dames

Nous sommes certains que beaucoup de dames québécoises souffrent de ne pouvoir COMPRENDRE et PARLER L'ANGLAIS. Dans un temps relativement court, nous vous mettrons en état de comprendre et de parler l'anglais. Trois fois par semaine, dans l'après-midi, nous donnerons des cours de conversation anglaise aux dames — et cela complètement séparé des élèves plus jeunes.

VITESSE EN STENOGRAPHIE

Tous les sténographes qui sont lents à écrire la sténographie dans les deux langues devraient suivre nos cours quelques mois pour se perfectionner.—Par notre méthode d'abréviations, l'élève peut facilement écrire dans une ligne ce que les autres écrivent dans deux. Bon nombre de nos élèves ont écrit au-delà de 200 mots à la minute. Plusieurs sont devenus sténographes officiels.

COLLEGE DES BREVETS Affilié au Bart School EDIFICE BART 353 ST-JEAN

Téléphone 2-5889

Edifice Auditorium, tél.: 2-5889, 2-5387. Cours du jour et du soir. Cours des vacances. Préparation à tous les examens et brevets de la province. Art dentaire, médecine, droit, pharmacie, baccalauréats, cours classique, service civil, génie forestier, architecture, beaux-arts, école des Hautes Etudes, Ecole Polytechnique, comptables licenciés, mesurage de bois, lettres; français, latin, grec, histoires, anglais, espagnol, allemand, littérature française et anglaise, géographie, sténographie, etc. Sciences: physique, chimie, philosophie, arithmétique, algèbre, géométrie, trigonométrie, toisé, etc. Sans nuire nullement à la rapidité du cours, les étudiants canadiens-français auront tous les jours une heure spéciale consacrée à l'étude de la conversation anglaise. Venez nous voir de suite. Commencez maintenant.

JEUNES GENS — JEUNES FILLES qui rêvez à une belle situation, suivez notre cours de télégraphie

Le cours n'est pas long et est très intéressant. Considérez un instant quelle position rémunératrice vous est offerte dans cette ligne. Inscrivez-vous aujourd'hui.

HAP SCHOOL OF TELEGRAPHY. — Affiliée au Bart School

Vous bâtissez sur le sable...

... Si vous négligez de mettre en règle votre succession et vos dispositions testamentaires.

Laissez-nous vous aider à le faire.

Sur ce point, notre Société vous donnera sécurité, compétence et permanence.

SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION ET DE FIDUCIE

Exécutrice Testamentaire Fiduciaire

MONTREAL

5 Est, rue St-Jacques

Tél.: HARbour 4192

QUEBEC

72, côte de la Montagne

Tél.: 2-1139

La plus importante Librairie et Papeterie française au Canada

ARTICLES RELIGIEUX, artistiques et pratiques.
ENCADREMENT.

LIVRES RELIGIEUX. Musique et chant grégorien.
RELIURE.

ARTICLES DE CLASSES. Dessin, Globes, Cartes murales, Tableaux d'histoire. MUSEES.

LIVRES DE CLASSES: français, latins, grecs. SAYNETES ET DRAMES.

ARTICLES DE FANTAISIE: Maroquinerie, Décorations, Statuettes, aCrtes postales, Albums, Jeux.

LIVRE CANADIENS ET FRANCAIS: Littérature, Histoire, Romans, Economie sociale, Théâtre, Sciences, Arts, Manuels, Guides.

TAPISSERIES. Papiers peints, reliefs et vitraux.
MOULURES.

ARTICLES DE BUREAU: Meubles, Livres perpétuels. IMPRESSIONS.

GRANGER FRÈRES

Limitée

LIBRAIRES, PAPETIERS, IMPORTATEURS

32, Notre-Dame, Ouest,

Montréal

LA CAISSE D'ECONOMIE

de NOTRE-DAME de QUEBEC

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Economie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

La seule Banque d'Epargne à QUEBEC

SPECIALISTES

CLINIQUE TOUSIGNANT

Yeux, nez, oreilles et gorge
par les Docteurs

J. A. Tousignant et Léo Côté

525, RUE ST-JEAN,

-:-

QUEBEC

HEURES DE CONSULTATIONS:

10 à 12 heures A.M. — 2 à 4 heures P.M.

7 à 8 heures les lundi, mercredi et vendredi soirs

GELÉE "SUPRÊME"

La gelée "SUPRÊME" vous permet de préparer d'une manière facile, plusieurs desserts différents et délicieux ayant le goût du fruit naturel. Cette saveur étant produite par l'emploi du véritable jus de fruits dans sa fabrication.

La gelée "SUPRÊME" est préparée à la gélatine la plus pure et de la meilleure qualité.

Elle procure un dessert exquis et nutritif. Elle est recommandée par les médecins et les hôpitaux comme aliment sain, très digestif.

Exigez la gelée "SUPRÊME" de votre fournisseur.

Fabriquée à Québec par

LES ESSENCES "SUPRÊME" ENRG.

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE de la SOCIÉTÉ des ARTS, SCIENCES et LETTRES de QUÉBEC

Vol. XII Nos. 2 et 3

— BUREAU, 41, Boulevard des Alliés, QUÉBEC —

Juillet et Août 1930

Ceux de demain

Pour peu qu'on voyage et qu'on parcoure les villes grandes et petites du Canada et des États-Unis, un fait attire notre attention : c'est le grand nombre de jeunes gens qui restent inoccupés et que l'on croise, en plein jour, aux coins des rues, devant les théâtres, aux magasins de tabac, dans les salles de billards et de quilles, sur les places publiques, à travers les parcs et les jardins ouverts, etc.

S'il est vrai que des raisons économiques peuvent expliquer la crise du chômage qui sévit présentement, qui nous dira où s'alimentent les bourses si facilement déliées aux cinémas, aux restaurants et aux salles de danse par la jeunesse de toutes classes. A voir leur habillement et leurs dépenses, on a peine à croire que ces jeunes gens, des deux sexes, puissent se plaindre du manque de travail et de la restriction des revenus.

Pourtant, la forte majorité de notre jeunesse est bien constituée au moral comme au physique. Elle serait apte à accomplir sa bonne journée d'ouvrage mental ou manuel. Mais on n'aime plus le travail, et sous prétexte de ne pouvoir toucher de gros salaires on refuse des emplois modes préférant ne rien faire. Or! l'oisiveté s'accommode mal de l'inaction complète. Il faut que les ardeurs adolescentes se donnent libre carrière. Aussi invente-t-on des randonnées d'automobile, des excursions lointaines, des joutes interminables de toutes espèces, du baignage et du canotage, qui font croire que toute la jeunesse d'un pays est en vacances d'étudiants.

Cependant, les grands industriels nous confient que leurs entreprises manquent de mains expertes et qu'il faut payer des salaires très élevés pour des ouvriers étrangers ou qui n'offrent qu'une compétence fort limitée. Et les financiers avertis affirment que la jeunesse à leur emploi, dans les bureaux n'est pas sérieuse; qu'on ne peut guère se fier à son travail sans vérifier sans cesse ses opérations de calculs, sa tenue de livres ou ses rédactions claviographiées. Les travaux de dessin, d'architecture et de construction ne sont pas laissés aux seuls préliminaires des apprentis d'aujourd'hui.

Et pourtant nous avons de grandes et belles écoles d'arts et de métiers, qui sont ouvertes à la jeunesse mais que dédaignent trop de cerveaux distraits par ailleurs. Aussi croyons-nous qu'une pression s'impose, de la part des parents auprès de leurs enfants grands, pour que ceux-ci se préparent à la vie sérieuse par des études sérieuses; que l'apprentissage soit tenu à l'ordre du jour partout, et que tous ceux qui ont quelque influence, dans les professions, les affaires, l'industrie et les beaux-arts, se mettent résolument à l'oeuvre pour entraîner notre bouillante jeunesse à une action réfléchie et à la préparation patiente et raisonnée de son avenir.

Ceux de demain seront moins armés que ceux d'hier, dans la lutte pour la vie, malgré les avantages qui s'offrent partout de nos jours à une formation professionnelle et technique supérieure. Cette anomalie nous remet en mémoire un vers du vieux Ronsard :

“Hélas! je meurs de soif auprès de la fontaine!”

Alphonse DESILETS.

D'UN MOIS A L'AUTRE

Par DAMASE POTVIN

Après deux mois d'une campagne électorale plus intense que jamais, l'électorat canadien, à la fin de juillet dernier, a été appelé à exprimer son opinion sur le Gouvernement de la Nation. Il l'a rejeté et a choisi d'autres hommes d'un autre parti pour constituer une nouvelle administration.

A en juger par l'intérêt que le peuple a porté aux discours des chefs de partis et de leurs candidats, il a cherché à se bien renseigner sur les deux politiques en présence. Jamais les assemblées n'ont été ni aussi nombreuses, ni aussi suivies. En dépit de cet intérêt passionné, la lutte a été remarquablement propre. Les dénonciations de scandales et l'exploitation de préjugés ont été reléguées au second rang. On a surtout parlé politique.

Le budget Dunning, la crise du chômage, l'immigration, le traité australien, la prochaine conférence impériale, la loi du divorce, voilà les principaux points qui furent débattus par les orateurs des deux partis. Le peuple a paru s'intéresser tout particulièrement aux moyens proposés par les deux chefs pour remédier à la crise économique.

Puis l'on s'est rendu aux urnes par une journée splendide qui favorisait singulièrement le vote. Et le parti de l'opposition a été appelé par une majorité absolue, non équivoque, à gouverner le pays en remplacement de l'autre qui était depuis neuf ans à la tête de l'administration.

Souhaitons que le nouveau gouvernement qui a été aussitôt formé agisse sincèrement pour les plus grands intérêts matériels et moraux de la population canadienne et pour la plus grande prospérité de notre jeune pays.

* * *

Nous sommes dans la saison du golf.

Les beautés et les singularités du golf! Il y aurait tout un volume à écrire sur ce sujet, comme il y aurait à raconter un fort volume d'ana sur le golf et les golfeurs.

Car les golfeurs passionnés ont de bien bonnes histoires à raconter, des histoires aussi pittoresques, pour le moins, que celles dont les chasseurs et les pêcheurs sont les fantaisistes narrateurs. Le golf a aussi sa sardine du Marseillais. Les balles des golfeurs font des parcours inouïs; elles accomplissent des performances fabuleuses, rasant le sol, montent vers le ciel, roulent sur les greens comme des astres animés, par la vertu des crosses, des mashies, des nibliks, d'un mouvement rotatif féérique.

Il y a la balle qui, bien envoyée avec son ballant, retombe dans le trou du même coup; il y a la balle lancée pour lui faire franchir un obstacle, qui, d'abord, frappe l'obstacle, ricoche une première fois, vient frapper la tête du joueur, lequel s'évanouit presque sous le choc, et, enfin après avoir ricoché une seconde fois sur ce crâne endommagé, bondit et saute au-dessus de l'obstacle.

Quoiqu'il en soit, la passion du golf continue de se développer avec une ampleur qui réjouit le coeur des propriétaires de links. Tout le monde aux links! C'est un engouement de tous les instants de la belle saison, une véritable furie. Il est vrai que ce sport convient à tous,

aux jeunes et aux âgés, aux faibles comme aux forts, aux femmes et aux athlètes, réalisant un exercice parfaitement hygiénique et qui ne présente aucune espèce de danger; un sport gracieux, sain, permettant à tous, femmes et hommes, de s'y livrer ensemble, sur la verte étendue des links pour s'amuser au plus beau jeu d'adresse que puissent préconiser à la fois et la mode et l'hygiène, dans une sécurité parfaite.

Voilà pourquoi se développe avec tant de furie, depuis quelques années, la passion du golf. Et Québec, sous ce rapport, n'est pas à la queue de la liste. Au reste, les golfeurs québécois sont bien partagés. Ils ont le choix présentement entre les links de l'Île d'Orléans et ceux de Boischatel, aussi bien installés les uns que les autres, à moins que nos golfeurs préfèrent attendre la fin de la semaine pour aller exercer leur habileté sur le plus beau green du monde peut-être, celui de la Pointe-au-Pic où l'on trouve des pelouses des plus habilement accidentées par les soins de sportsmen avisés et dévoués.

Maintenant, un conseil. Si l'on voulait se débarrasser des cadets trop bavards et trop bruyants, que l'on prenne exemple sur ce joueur écossais qui a dressé un bon chien à cet office. Le chien porte les crosses, se tait et retrouve toutes les balles. Et ainsi, après le chien de chasse, le chien de police, nous aurions le chien de golf!

* * *

Il ne s'agit pas d'une corvette de Jacques Cartier ou de Champlain, mais d'une humble petite goelette qui, voilà près de cent ans, partait de Charlevoix pour le Saguenay jusque là réputé à peu près inaccessible et où aucune tentative de colonisation n'avait encore été faite. A l'endroit où est aujourd'hui Chicoutimi, la "Reine du Nord", une scierie avait été établie et c'est tout ce qui avait formé de vie dans cet immense et riche territoire,—ancien Royaume du Saguenay" excepté les trappeurs, les Indiens et les bêtes sauvages.

En 1839, vingt-et-un braves cultivateurs de la Malbaie, sous la direction d'Alexis Tremblay dit Picoté, prennent la route du Saguenay. Ils se rendent jusqu'à la Baie des Ha! Ha!, débarquent du côté nord et établissent des chantiers de bois où ils font pendant deux ans ce qu'ils appellent la "Pinière". Mais leur société,—la Société des Vingt-et-Un,—ayant été dissoute et ses intérêts dans l'exploitation du bois de pin ayant été vendus à M. William Price, propriétaire de la scierie de Chicoutimi, les anciens paroissiens de la Malbaie se mettent à cultiver la terre. Ils fondent les deux premières paroisses agricoles de la vaste région du Saguenay et du Lac Saint-Jean qui en compte maintenant plus de soixante.

Le "Grenier de la province de Québec" était ouvert. Les Vingt-et-Un associés étaient venus au Saguenay sur une petite goelette qui appartenait à l'un d'eux. Or, tout récemment, lors de la célébration de la fête nationale, parmi nombre de chars allégoriques que les citoyens de Saint-Alexis, de Saint-Alphonse et de Port-Alfred avaient construits, la Compagnie du Port de la Baie des Ha! Ha! avait eu l'heureuse idée de reconstituer la "Sainte-Marie". Ce fut le clou de la fête.

Il faut féliciter les citoyens de cette région saguenayenne, d'abord, d'avoir organisé pour la première fois cette fête nationale, et, en particulier, la Compagnie du Port de la Baie des Ha! Ha! d'avoir ainsi, de si pittoresque façon, rappelé l'origine du Saguenay agricole, origine aussi humble qu'héroïque où l'on a vu se déployer dans toute sa force touchante le courage presque légendaire des pionniers de nos terres laurentiennes.

Nous souhaiterions que dans toutes nos paroisses l'on suive cet exemple et que l'on profitât de la Saint-Jean-Baptiste pour rappeler de cette façon tangible, l'origine de nos paroisses. Il n'en est pas une dans notre province dont la fondation n'ait donné lieu à un acte d'héroïsme et de courage qui puisse être reconstitué et représenté avec vérité et de façon aussi pittoresque que les gens de la Baie des Ha! Ha! ont su faire en faisant revivre la pauvre petite goelette qui, voilà quatre-vingt-dix-ans, portait dans ses voiles rongées par les coups de "nordet" les promesses d'un vaste pays aussi riche en produits agricoles que prometteur des plus incontestables richesses industrielles.

* * *

Tous ceux qui voyagent dans les campagnes, soit aux États-Unis, soit au Canada et, en particulier, dans notre province, sont frappés par cette constatation qu'il n'y a plus de vraies paysannes en Amérique. Le type en est complètement disparu et c'est très probable qu'il ne reviendra jamais plus. La paysanne est reléguée maintenant au rang des diptérodes encore que post-diluvienne. C'est-à-dire qu'on la voit encore quelquefois, mais c'est sur l'écran du cinéma où l'on reconstitue des scènes anciennes ou encore dans quelques comédies qui deviennent d'ailleurs aussi rares qu'elles.

Ce qui frappe encore davantage, c'est de voir avec quelle aisance la paysanne, ou plutôt la femme qui portait naguère ce titre, sait s'adapter au nouveau genre de vie que les modes lui ont imposé. On voit dans d'humbles paroisses, même au sein de petits hameaux de colonisation, des femmes et des jeunes filles qui passeraient aisément pour appartenir à l'asphalte des grandes villes.

La disparition du costume simple de nos campagnes est un phénomène symbolique qui dépasse singulièrement les frivoles occupations des amateurs de pittoresque. Serait-ce la revanche de Perrette?... qui voulait que l'on fût "légère et court vêtue".

Que les temps sont changés! La Perrette du bon Lafontaine ne pleure plus vers son humble rêve évanoui et elle ne s'affole plus pour quelques pintes de lait répandu. Ses ambitions se sont, enfin, réalisées. Son rêve a même dépassé les proportions les moins modestes que son imagination lui avait données. Du pot au lait ont jailli franchement des richesses qu'elle n'aurait jamais soupçonnées. Elle a troqué son coussinet contre un élégant petit chapeau de la ville et ses souliers plats sont remplacés par d'autres de fin chevreau en couleurs. Si elle est toujours court vêtue, c'est pour se conformer aux exigences de la plus tyrannique et de la plus persistante des modes de nos jours et elle trouve plaisir à faire voir ses fins bas de soie.

Elle a maintenant dans son sac à main sa poudrette,

sa "vanité", son minuscule miroir et son bâton rouge, et aussi de l'argent qu'elle veut dépenser pour d'autres toilettes. Et ces toilettes, ce sont celles des belles dames de la ville. Perrette suit parfaitement la vérité du proverbe "ce sont les belles plumes qui font les beaux oiseaux", et, comme elle est jolie, souvent, pas bête, des fois, et... femme, c'est-à-dire, douée d'une facilité d'assimilation et d'imitation incroyables, Perrette ne tarde pas, enfin, à devenir comme les plus belles et les plus riches demoiselles de la ville. Et celle qui portait, naguère, le titre de paysanne, peut narguer l'autre quand les deux se rencontrent joyeusement assises sur les banquettes capitonnées de l'automobile paternel....

* * *

Nous avons écrit ces lignes alors que le radio nous faisait entendre la musique, les chants et les discours de la "Veillée des Armes" de la Société Saint-Jean-Baptiste qui, de nouveau a célébré la fête nationale. Et naturellement, aux accents de ces chants et de cette musique, évocateurs de la poésie mélancolique des choses anciennes, notre cœur se sent remué et, comme dans bien d'autres cœurs, en ce moment, c'est bien la note du sentiment patriotique, sincère et convaincu qui vibre dans ce frisson d'émotion profonde que nous ressentons.

Mais, hélas! au lendemain de la fête, que reste-t-il dans les âmes canadiennes de ce sentiment qui nous semblait pourtant, la veille, bien puissant et que sincèrement nous voudrions éterniser dans les cœurs de tous les Canadiens-Français?...

Si, ce jour de la fête nationale, chaque année, nous apprenions à prendre une résolution dans le sens du patriotisme vraiment pratique, comme nous consoliderions ainsi notre influence ethnique! Des discours, c'est bien beau; des chants nationaux, de la musique patriotique, c'est émouvant. Malheureusement, tout cela dure peu. Cela s'évanouit vite dans la lutte quotidienne que nous soutenons rien que pour exister comme nationalité distincte.

Une petite résolution pratique, par exemple, à l'égard de notre langue, du respect et de l'amour que nous lui devons, résolution aussi énergiquement mise en pratique qu'exprimée, quel effet n'aurait-elle pas au point de vue de la continuation de notre survivance; quelque chose qui paraîtrait insignifiant à plus d'un mais qui n'en serait pas moins pratique et nous débarrasserait d'une de nos déplorables routines?

Que toute la population canadienne-française, par exemple, s'engage, ce jour-là, à encourager cette campagne lancée et récemment en faveur des beaux noms à donner aux hôtels de nos campagnes et, dans un an, dans deux ans, la langue française sera proclamée, dans notre province, à la façade de chacun des mille hôtels de nos campagnes et, nous ajouterions, à la face de tous, les touristes qui s'y arrêtent et qui seront de plus en plus nombreux à mesure que nous donnerons aux endroits où ils veulent venir séjourner la physionomie française qu'ils attendent à découvrir chez nous et qu'ils viennent chercher, d'ailleurs.

Un Drapeau National

Par MAURICE BRODEUR

La vignette en couleur, reproduite hors texte sur la couverture, représente le modèle d'un drapeau que je soumetts comme emblème national du Canada.

En voici la description héraldique: "De gueules, à l'Union Jack en franc quartier, et un écu d'argent chargé d'une feuille d'érable de sinople nervée d'or, de deuxième partie". Cette formule peut s'exprimer ainsi en langage ordinaire: "Sur le champ ou fond rouge du drapeau est appliqué, à sa partie supérieure, à gauche, près de la hampe, l'Union Jack, et dans la partie libre à la brise, en son milieu, un écu blanc chargé d'une feuille d'érable verte aux nervures d'or". L'Union Jack représente simultanément l'allégeance des Canadiens envers la Couronne Britannique et le rôle historique que les marins et les militaires anglo-saxons ont joué lors de la conquête de la Nouvelle-France. Il serait intéressant de connaître la composition de l'Union Jack.

Avant l'Union de l'Angleterre avec l'Ecosse, et celle de ces royaumes avec l'Irlande, l'emblème de l'Angleterre (English Jack) comprenait un champ tout blanc traversé par la croix rouge de Saint-Georges (croix grecque ou ordinaire), l'emblème de l'Ecosse (Scotch Jack), comprenait un champ tout bleu traversé par une croix blanche, dite de Saint-André, et l'emblème de l'Irlande (Irish Jack) comportait un champ tout blanc traversé d'une croix rouge en forme de croix de Saint-André (l'on donna, probablement, à la croix de l'emblème de Saint-Patrice la forme d'un X en souvenir de la croix figurant sur l'emblème de son pays d'origine, l'Ecosse).

L'Union de la couronne de l'Angleterre avec celle de l'Ecosse, en 1603, ne fut définitivement proclamée par le parlement qu'en 1707.

La reine Anne créa, lors de cet événement, le premier Union Jack qui fut composé en superposant l'emblème de l'Angleterre sur celui de l'Ecosse. Pour ce faire, l'on appliqua la croix rouge de Saint-Georges, bordée d'une partie de son champ blanc, sur le champ bleu traversé de la croix blanche de Saint-André. L'Union Jack de la reine Anne est donc le drapeau qui fut arboré sur Québec en 1759.

En 1801 l'Irlande s'unit à l'Angleterre et l'Ecosse pour former le Royaume-Uni de la Grande-Bretagne. Lors de cette nouvelle Union l'on composa le second Union Jack, tel qu'il existe aujourd'hui.

Pour composer ce nouvel Union Jack l'on n'apporta qu'une seule modification au premier; c'est dans les bras de la croix blanche de Saint-André que l'on fit ces changements. La difficulté se trouvait dans la réunion ou plutôt la fusion de la croix de l'emblème de l'Irlande avec celle de Saint-André, ces croix étant de même forme et de mêmes dimensions. L'on arriva à un compromis; les bras de la croix de Saint-André furent divisés en leur milieu, dans le sens de leur longueur, par une diagonale qui rencontrait les coins opposés du drapeau. Les quatre bras de cette croix en X furent ainsi composés d'une première moitié toute blanche et d'une seconde moitié comprenant, à la fois, une partie rouge et une partie blanche plus étroite. La première moitié toute blanche, représentait, en définitive, l'Ecosse, et la seconde moitié, l'Irlande.

La croix en X étant ainsi divisée de moitiés, il s'agissait ensuite de déterminer la position respective de chacune d'elles, c'est-à-dire, de disposer l'une au-dessus de l'autre, et inversement, et ceci pour les quatre bras de la croix. Cette disposition particulière des moitiés se fit dans un ordre déterminé afin d'éviter de placer, dans chacun des bras de la croix, la moitié toute blanche au-dessus de l'autre, et d'empêcher ainsi que l'Ecosse fut constamment en prédominance sur l'Irlande, c'est ce qui s'exprimait alors, en version anglaise, "not to give undue preference".

Voici comment le problème fut résolu. Dans chacun des deux bras de la croix en X, à gauche du drapeau, la moitié toute blanche fut placée au-dessus de l'autre moitié, composée de rouge et de blanc, et inversement, à droite du drapeau, c'est la moitié toute blanche qui fut placée, cette fois au-dessous de l'autre. Par cette disposition des moitiés, l'Ecosse et l'Irlande eurent respectivement deux fois la supériorité et deux fois l'infériorité; il y avait donc égalité. C'est ainsi que fut sauvegardée la fierté nationale de chacun de ces pays. Toutefois, cette solution eut pour résultat de former une croix en X dont les bras avaient leurs moitiés asymétriquement disposées au lieu de l'être symétriquement. C'est pourquoi l'on dit que le drapeau Union Jack est un drapeau asymétrique par rapport à la disposition des moitiés composant l'intérieur de la croix en X.

Il est à remarquer que l'Union Jack proprement dit doit être hissé au faite d'un mât ou monté sur une hampe, d'après la règle suivante. Si, en regardant le drapeau, à gauche, les deux bras de la croix en X ont chacun leur moitié toute blanche placée au-dessus de l'autre moitié, formée de rouge et de blanc, c'est dans cette position qu'il faut fixer le drapeau verticalement au mât ou à la hampe.

Dans le champ rouge de l'emblème soumis, la partie libre à la brise porte, en son milieu, un écu blanc chargé d'une feuille d'érable.

L'écu est la pièce indispensable à toutes armoiries, parce qu'il forme le champ ou fond sur lequel sont meublées toutes les figures du blason. Dans le modèle, l'écu représente celui des armoiries fédérales canadiennes, qu'on a l'emblème de l'autorité du gouvernement fédéral. Tous les décrets émanant du pouvoir central revêtent le sceau de ces armoiries. Sur le revers du papier-monnaie de deux piastres du gouvernement canadien (Two Dollars—Dominion of Canada) se trouve un fac-similé de ces armoiries. Elles sont aussi reproduites sur les voitures spécialement affectées à la levée et au transport des matières postales. Les armes de ces armoiries figurent sur l'enseigne actuelle de la marine marchande canadienne et celle de la marine fédérale.

L'écu du modèle soumis rappelle aussi les armoiries de chacune des provinces du Canada.

Il est à remarquer que la pointe de l'écu des armes fédérales porte trois feuilles d'érable appliquées sur fond blanc. Tant au point de vue héraldique qu'historique il convient que le fond de l'écu soit de cette couleur.

Tout en rappelant nos armoiries fédérales, le blanc

de l'écu symbolise la première période de l'histoire de notre pays, car, si la feuille d'érable verte représente le présent et l'avenir, le fond blanc, sur lequel elle est appliquée, évoque le passé, qui constitue l'épopée émouvante des pionniers du Canada.

L'écu blanc rappelle le souvenir de Jacques Cartier prenant possession de la terre canadienne au nom du "Roy de France" en plantant, une croix portant un "écusson".

C'est à Gaspé, le 3 juillet 1534, que Cartier, pour la première fois, prit possession du Canada, et la seconde fois, à Québec, le 3 mai 1536, avant de quitter le havre Sainte-Croix (rivière Saint-Charles) pour retourner à St-Malo.

C'est Jacques-Cartier, de Monts, Champlain, de Poutrincourt, et la phalange des héros français jusqu'à Montcalm, Lévis et Vauquelin qui édifièrent la base de la nation canadienne durant plus de deux siècles.

Les Français ont été les premiers dans les découvertes, les explorations, l'évangélisation, la colonisation et la fondation des principales et plus vieilles villes du pays qui furent primitivement, des forts ou des postes de commerce.

Du sud au nord, de l'est à l'ouest, cette immense étendue de terre et d'eau, appelé l'empire colonial de la Nouvelle-France, comprenait non seulement la vallée du Saint-Laurent, mais en plus "les territoires des grands lacs et au-delà" tels que reconnus définitivement par l'Angleterre, lorsqu'en 1867 fut promulgué l'Acte de l'Amérique britannique du Nord.

Sans mentionner les grandes figures françaises qui s'illustrèrent dans les parties du pays comprenant les provinces Maritimes et la province de Québec, il en est d'autres qui ont laissé la trace ineffaçable de leurs exploits dans la province de l'Ontario et les provinces de l'Ouest.

C'est de la vallée laurentienne que sont partis vers l'intérieur du pays, tous les découvreurs, les explorateurs, les coureurs des bois et les missionnaires, du Père le Caron au Père Brébeuf, de Perrot à Du Luth, de Champlain à La Salle, du Père Marquette à La Vérendrye. L'expédition du chevalier de Troyes à la baie d'Hudson, dont faisaient partie d'Iberville et ses deux frères, de Ste-Hélène et de Méricourt, fut l'une des péripéties les plus téméraires et glorieuses du régime français. Ce sont les Français qui ont découvert les Grands Lacs. C'est le lac Ontario par Etienne Brulé, le premier des coureurs des bois; ce sont les chutes Niagara par La Salle et le Père Hennepin, récollet, qui fut le premier à en décrire la beauté et les révéler au monde civilisé; c'est le lac Érié par Joliet; c'est le lac Sainte-Claire par La Salle et le Père Hennepin, qui le dénommèrent ainsi; c'est le lac Michigan par Nicolet; c'est le lac Supérieur par Greysolon Du Luth de la Tourette; c'est aussi le lac Népigon, exploré en entier par le Père Allouez, et connu des Français dès 1671. Au nord du lac Supérieur et de l'île Saint-Ignace était situé le fort Népigon, commandé par Pierre Gaultier de Varennes, Sieur de la Vérendrye. C'est au milieu des sauvages qu'il entendit parler de la mer de l'Ouest (le Pacifique) et qu'il entreprit, avec ses fils, sa fameuse et douloureuse exploration vers les Montagnes Rocheuses. La Vérendrye se rendit à Winnipeg par le lac des Bois (Lake of the Woods), la rivière et le lac Winnipeg et la rivière Rouge. Il fut le premier des blancs à suivre cette route et le premier à pénétrer dans les prairies. Il se rendit héroïquement jusqu'aux pieds de ces montagnes; il en revint malade et à moitié gelé, le 11 février 1739 au fort la Reine, (aujourd'hui Portage-la-Prairie) qu'il avait

construit au mois d'août 1738. A propos de ce voyage extraordinaire, l'abbé Dugas rapporte que la Vérendrye avait enduré toutes les misères qu'un homme peut supporter sans mourir.

Cette première période de notre histoire est donc représentée dans le modèle du drapeau par l'écu et par sa couleur blanche.

Cette couleur a été choisie tout particulièrement parce qu'elle se trouvait sur tous les drapeaux français de la Nouvelle-France.

Voici, à ce sujet, ce que rapporte M. Arthur Doughty, membre de la Société Royale du Canada, (Mémoire et comptes rendus de la Société Royale du Canada, troisième série, tome XX, séance de mai 1926) :

"Dans son dessin de l'ABITATION de Québec, Champlain met un drapeau blanc fleurdelisé. Sur d'autres gravures, on remarque la présence d'une croix blanche. Un drapeau blanc figure sur un dessin du XVIII^e siècle représentant la prise de Québec en 1759; d'autres gravures représentent également des forts français surmontés du drapeau blanc fleurdelisé."

En 1638, tous les régiments possédaient un drapeau blanc et, comme le roi était devenu le colonel général de toutes les troupes, le drapeau blanc fut le drapeau de l'état-major général, c'est-à-dire, le drapeau du roi. Chargée des armoiries de France, il était à l'enseigne de la maison du roi et des troupes spéciales qui en faisaient partie.

Chaque régiment venu au Canada arborait deux drapeaux: celui du colonel et celui du régiment. Le colonel général de l'infanterie avait dans chaque régiment, une compagnie dénommée la *colonelle*, composée d'élites, qui portait l'enseigne blanche.

Le drapeau du régiment proprement dit était de couleur et traversé d'une croix blanche. Il n'y eut que le régiment de Sallières-Carignan, arrivé en 1665, avec le Marquis de Tracy, qui conserva le privilège d'arborer un drapeau tout blanc comme drapeau du régiment.

Dans le modèle du drapeau soumis, l'écu blanc fait aussi évoquer l'ensemble des armoiries des nobles de la Nouvelle-France qui l'illustrèrent si glorieusement. Tous les vice-rois, les lieutenants-généraux et les intendants, la majorité des gouverneurs, des commandants, des seigneurs, et un grand nombre de découvreurs, de militaires, de fonctionnaires et de bourgeois marquants, ainsi que plusieurs membres du clergé, des religieux et des religieuses, portaient des titres de noblesse et possédaient des armoiries.

L'abbé A. Couillard Després fait remarquer, dans son INTRODUCTION à l'excellent ouvrage héraldique intitulé "ARMORIAL DU CANADA FRANÇAIS" de E. Z. Massicotte et Régis Roy, ce qui suit: "L'étude de nos origines, de nos vieilles familles, de nos seigneuries et de nos paroisses, rappelle les souvenirs de nos plus pures gloires nationales. Tout ce qui touche à la mémoire de ces braves gentilhommes est d'un intérêt palpitant".

Par une ornementation héraldique admirable, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des édifices du Parlement, à Québec, l'éminent architecte et héraldiste canadien, Etienne-Eugène Taché, l'auteur de ce monument national, a résumé avec une érudition et un sens artistique rares, l'histoire de la Nouvelle-France.

Dans la salle "CHAMPLAIN" de l'hôtel CHATEAU FRONTENAC, à Québec, les colonnes sont ornées d'écus aux armes de personnages remarquables du régime français.

Le drapeau de la France monarchique fut le premier drapeau arboré sur le sol canadien. La vérité historique

doit être proclamée hautement et sans artifice. Tous les Canadiens, quelle que soit leur origine ethnique, doivent reconnaître impartialement, et même avec fierté, la représentation d'une *partie honorable française* de notre histoire, sur le futur drapeau canadien, quel qu'en soit d'ailleurs le modèle.

L'écu des armes fédérales canadiennes portent trois feuilles d'érable. Comme une seule feuille suffit pour représenter notre entité nationale, l'écu du drapeau n'en porte qu'une. La couleur verte de la feuille est emblématique. D'après la définition du blason, le vert est le symbole de la jeunesse, de la beauté, de l'amour et de la liberté. Dans le dessin soumis, la feuille est placée dans la partie libre à la brise, comme une feuille naturelle tigée à l'arbre.

La feuille d'érable est représentée sur notre monnaie métallique et sur la plupart des timbres-poste. Nombre de billets de banque sont imprimés à son effigie. L'usage répandu de la représentation de la feuille d'érable sur des produits de l'industrie et du commerce, et sur des pièces et des documents officiels, consacre cet emblème comme un attribut essentiellement canadien qui est aujourd'hui connu universellement.

Dans le dessin du drapeau, la feuille d'érable est nervée d'or. Ces nervures d'or, de couleur jaune sur le tissu, sont emblématiques; elles représentent les richesses matérielles de la nation.

Au point de vue héraldique, le champ rouge, du drapeau exprime la virilité, l'énergie, la force, le courage et la fierté. Il représente, à la fois, le feu de la terre qui crée notre industrie et le feu du ciel qui mûrit nos produits du sol.

Au premier abord l'on serait porté de considérer le rouge du champ comme couleur particulière aux drapeaux ou aux enseignes britanniques, et à l'enseigne de la marine marchande canadienne; cette ressemblance n'est qu'apparente. L'origine du drapeau anglais se confond avec celle du drapeau français.

Sous le règne de Louis VI, en l'année 1108, paraît l'oriflamme de Saint-Denis, couleur de feu, dont on fait monter l'origine à Dagobert. Les manuscrits de l'époque de Charles V représentent le roi de France portant un manteau rouge fleurdelisé. Postérieurement à Charles VII, les rois de France portaient sur leurs drapeaux la croix rouge, qui était peut-être celle de Pierre l'Ermite et celle des Croisés, tandis que l'Angleterre arborait la croix blanche. Mais ces signes furent intervertis à l'époque de la guerre de Cent-Ans. Les Bourguignons, alliés des Anglais, prirent la croix rouge, les Armagnacs, représentant le parti national français la croix blanche.

Les armoiries de Louis XIV, conservées à Versailles, sont encadrées, de chaque côté, de trois drapeaux dont le champ du premier est bleu, du second blanc et du troisième rouge.

M. Arthur Doughty, dont il a été fait mention dans le cours de cet article, rapporte ceci: "Un ingénieur français ayant dessiné l'un des forts de l'Acadie, a montré, pour l'un des bâtiments, un drapeau bleu et représenté le tricolore au-dessus d'un autre bâtiment. Était-ce l'*Estendart Français*?"

L'on retrouve le rouge dans quelques drapeaux des régiments français venus au Canada. Les régiments de La Sarre, de Royal-Roussillon et de Béarn arboraient un drapeau de couleur qui comportait du rouge dans le champ. Dans le tricolore français le rouge occupe le tiers du drapeau. Presque tous les drapeaux des nations contemporaines portent du rouge.

En outre du drapeau de terre, je soumets deux ensei-

gnes pour la marine canadienne. Celle-ci comprend les vaisseaux de la marine marchande et ceux du gouvernement fédéral (C. G. S. Canadian Government Ships). Voici les modèles soumis pour les enseignes de ces deux catégories de vaisseaux. L'un, à fond bleu portant l'Union Jack à sa partie supérieure, près de la hampe et, dans la partie libre à la brise, une feuille d'érable d'or (de couleur jaune sur le tissu) aux nervures de couleur verte. L'autre, à fond blanc portant l'Union Jack à sa partie supérieure près de la hampe et, dans la partie libre à la brise, une feuille d'érable verte aux nervures d'or (de couleur jaune sur le tissu). Dans l'une comme dans l'autre de ces enseignes la feuille d'érable n'étant bordée ni accompagnée d'aucun élément ou attribut, se dégage nettement sur le fond. Ces deux enseignes sont similaires dans leur dessin, quoique bien distinctes par la couleur de leur fond et de leur feuille d'érable. Si de telles enseignes pouvaient être utilisées il serait à décider l'affectation respective de chacune d'elles aux deux types de vaisseaux de la marine canadienne. Le blanc et le bleu sont deux couleurs qui conviennent le mieux pour la mer. La couleur d'un drapeau de mer est primordiale au point de vue visibilité à longue distance, et doit être plus voyante que celle d'un drapeau de terre.

Le fond rouge est préférable pour le drapeau de terre, vu que cette couleur est celle qui tranche le plus sur le vert de la nature, en été, et sur le blanc de la neige, en hiver. La terre canadienne demeure recouverte d'un manteau de neige près de cinq mois durant. Comme je suggère que le drapeau de terre soit à fond rouge et que d'autre part, l'enseigne actuelle de la marine marchande est de même couleur, cette dernière pourrait être à fond bleu tel que décrit précédemment, à moins que ces deux emblèmes conservent chacun le fond rouge. Une enseigne blanche portant l'Union Jack et une feuille d'érable verte conviendrait pour la marine fédérale qui comprend actuellement, parmi ses vaisseaux, deux unités de guerre. Il y aurait donc similitude avec l'enseigne blanche de la marine de guerre anglaise.

Comme tout homme porte un nom et jouit d'une personnalité qui le distingue de ses semblables, de même, tout peuple a un nom et possède un caractère ethnique qui le distingue entre tous les autres peuples. C'est le drapeau qui est le symbole de l'entité nationale. A sa vue les fronts se relèvent avec fierté, les coeurs se remplissent de ferveur patriotique; on lui voue un culte sacré et un respect suprême; on lui est fidèle et l'on meurt avec amour pour lui. Le drapeau est un être immortel qui, toujours debout comme une sentinelle, garde contre toute atteinte les traditions d'un peuple.

Aujourd'hui que les relations internationales sont plus étroites, que le commerce mondial est plus intense, que des expositions universelles ont lieu chaque année, que des nationaux de différents pays se réunissent en groupes ou sociétés pour essayer de nouer les cordons de la bonne entente, il importe, en chacune de ces circonstances, que les nations ainsi représentées en un pays quelconque, puissent s'identifier par un signe caractéristique qui est le drapeau national de chacune d'elles.

Le Canada a grandi harmonieusement, il a manifesté avec éclat ses qualités, ses dons, son intelligence dans tous les domaines de ses activités. S'étant distingué par sa vaillance, il est digne d'être ceint, au front, d'une auréole de gloire. Il suffit d'évoquer son passé, de constater son présent et de prévoir son avenir pour lui concéder le droit d'arborer son propre emblème, afin qu'il affirme avec fierté et loyauté ses légitimes aspirations nationales. Sa destinée est d'occuper une place d'honneur dans la communauté des nations.

CHEZ NOS POÈTES

A MES CONFRÈRES NICOLETAINS

“Heac, olim, meminisse
juvabit...”

Souvenirs du jeune âge, on vous a tant chantés !
Vous avez habillé notre âme de dentelles
Et fleuri notre cœur de tant de bagatelles
Que l'âge à peine y tient et ses réalités...

Je vous revois encor, matins de ma jeunesse,
Lumineux, odorants et frais, sous le ciel pur,
Un oiseau bleu traçait parfois sur fond d'azur
Un sillage de rêve où des poèmes naissent...

Les bois et les côteaux, les ponts et les étangs,
Les rivages déserts que hantent les marées,
Et les champs paternels aux brises saturées
De parfums vigoureux et de refrains chantants ;

Tous ces clairs souvenirs de notre enfance ardente,
Comme une source vive et limpide, ont jailli
Du temps passé, malgré la patine et l'oubli
De jours laborieux et de vie haletante...

Nous avons obéi aux appels du devoir
Et nous sommes entrés, vaillants, dans la carrière,
Ne jetant de regards, quelques fois, en arrière,
Que pour nous ranimer d'idéal et d'espoir.

Ceux des nôtres que Dieu, d'un signe indélébile,
A marqués entre tous, auront au saint autel
Chaque jour imploré, dans leur cœur fraternel,
Le secours qui nous vient à l'heure difficile.

Nous avons éprouvé bien des fois, en secret
Ce puissant réconfort dont la source est profonde
Et qui reste inconnu, souvent, aux yeux du monde,
Mais qu'on retrace au cœur d'un confrère discret...

Aussi bien, en ces jours de paix confraternelle,
Devons-nous resserrer ces liens, les plus doux
Que notre Alma Mater a tissés entre nous :
Seule une affection si haute est immortelle...

A mesure que vont les jours et que nos pas
Montent vers les lointains où le sort nous disperse,
La coupe nous échappe et le vin se renverse
Des bonheurs fugitifs qui ne reviendront pas.

Les chères amitiés que ces jours font renaître,
Malgré les fronts absents et les regards éteints,
Impriment leur discrète influence en notre être
Et rallient à jamais les cœurs nicolétains.

Alphonse DESILETS

Québec, le 30 juin 1930.

POUR ME FAIRE OUBLIER

Pour me faire oublier et mon mal et ma peine,
Pour m'éloigner de lui qu'il faut fuir désormais,
Appelant mon mépris, mon dédain ou ma haine,
On m'a rapetissé l'être cher que j'aimais.

J'ai voulu follement arracher son image
Et devant mon amour élever son courroux.
Mais, hélas ! je n'ai su que souffrir davantage
De ne pouvoir jamais plus l'aimer à genoux.

Pour que je le haisse et pour que je l'abhorre,
On m'a dit sa trahison et sa déloyauté.
Et je vais en silence et je le pleure encore
Moi pour laquelle il n'eut que douceur et bonté.

Puis on me l'a montré auprès d'une autre femme
Hypocrite, menteur et lâche et caressant.
Pour guérir la blessure affreuse de mon âme
On brise mon idole. Et mon mal est plus grand.

Eva SENECAI.

REUNION DES POETES

Dimanche, le 20 juillet dernier, M. et madame Alphonse Desilets recevaient, à leur résidence d'été de St-Jean, Ile d'Orléans, un groupe important de la Société des Poètes. On y remarquait : Mesdames Boissonneault, Emma de Liancourt et Henry-O. Doyle, de Québec ; mademoiselle Alice Lemieux, de Saint-Michel de Bellechasse ; mesdames Jean-D. Bruchési et Gaétane de Montreuil, ainsi que mademoiselle Bruchési, de Montréal ; M. le docteur Jules Gendron, de Grand-Rapids, Minnesota, E.-U. ; MM. Alfred Desrochers, de Sherbrooke, Jean Bruchési, de Montréal, Henry Doyle, Jean-Paul Lessard, avocat, et M^{re} Germain Beaulieu, de Québec ; M. le docteur J. Roy, de Nicolet.

Après le souper, il y eut assemblée régulière, chez le président, M. Desilets. Une élection partielle a amené au Conseil de Direction Mesdames de Liancourt et Boissonneault.

La prochaine réunion aura lieu en septembre à Saint-Michel de Bellechasse, chez Mademoiselle Alice Lemieux.

L'Écho Musical et Artistique

Par J.-Horace Philippon, Avocat

La radio et le jazz:—Depuis quelques semaines surtout, qu'entendons-nous au radio? — Du jazz, — encore du jazz, — toujours du jazz. — C'est fou, c'est bête, c'est déconcertant. — A peine pouvons-nous compter deux à trois heures par semaine de bonne et belle musique.

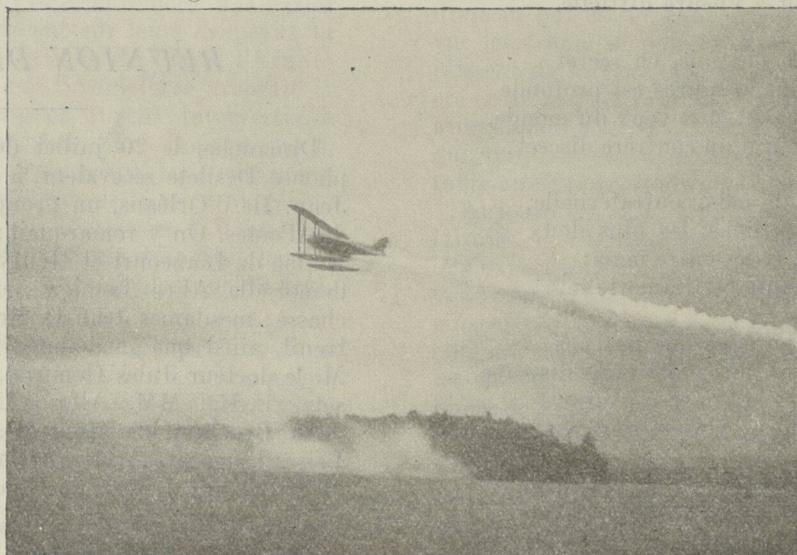
Pourtant, nous avons toute liberté pour édifier les programmes de notre choix. Autrement dit, nos programmes de radio sont faits par des québécois, émis par des postes québécois et destinés à des auditeurs québécois. Nous ne pouvons donc pas dire, — pour en excuser l'impertinente bêtise, — qu'ils nous sont imposés par l'étranger ou par quelque loi spéciale. — Aucune excuse possible.

Mais alors, qui doit porter la responsabilité d'un pareil état de chose? — Nous croyons pouvoir dire en toute franchise, et sans hésitation, que le public auditeur est le premier responsable. Il est au poste émetteur ce que le client est à la maison d'affaires. — Or le client a toujours le droit de manifester ses préférences, d'exiger la marchandise de son choix. Bien plus! Les postes émetteurs ont la louable habitude d'inviter spécialement le public aux écoutes à dire par téléphone ou par lettre si tel ou tel programme lui a plu. Se soucie-t-il de répondre à ces invitations réitérées? Dans l'affirmative aussi bien que dans la négative, l'état de choses que nous déplorons montre bien, en toute évidence, qu'il est le premier responsable de l'insignifiance des programmes actuels de la radio.

Du jazz, — encore du jazz, — toujours du jazz! — Est-ce le public québécois qui demande ces programmes ou se complaît à leur audition? Nous hésitons à le croire. Car il serait absolument triste d'avouer que notre bon public, au goût si affiné, ait donné ses préférences au tamtam et à toutes les pamoisons déprimantes dont il est fait. S'il trouve avec nous, d'autre part, que ce jazz doit disparaître de nos programmes québécois, pourquoi ne proteste-t-il pas? Pourquoi souffre-t-il qu'on délaisse si facilement la bonne et belle musique? Propager le goût du bon et du beau est un devoir, même dans le domaine artistique, si l'on veut que les générations montantes aient à leur tour le souci de la culture sérieuse.

Au surplus, notre fierté nationale devrait s'offusquer d'entendre constamment pareilles balivernes. — Nous ne sommes pas des Américains! Nous n'habitons pas New-York! mais bien Québec! Restons donc chez nous, avec les goûts et les habitudes de chez nous. Et surtout, n'allons pas ambitionner d'être autre chose que ce que nous sommes; de prendre à l'étranger ses habitudes et ses traditions: — les nôtres ne sont pas moins belles. Gardons notre personnalité, "*soyons fiers*", et cela, même à la radio. — L'éducation musicale et artistique des nôtres aura tout à y gagner.

J.-H. PHILIPPON.



Un avion saupoudreur en opération.

Education et Arriérés

Par J.-H. Coulombe, prof.

On ne se préoccupe pas assez des arriérés dans nos écoles. Chaque année amène un contingent d'élèves qui ne peuvent suivre leurs camarades. Soit inintelligence, soit instabilité, soit infirmité physique, ils sont toujours les derniers.

Conscients de leur infériorité, découragés de ne pouvoir monter de classe, honteux d'être enlisés dans l'insuccès, ces élèves se demandent si, réellement, ils n'iront pas en septembre dans un autre collège.

Cette idée germe dans leur cerveau; elle croît jusqu'à l'obsession. Ils cherchent, ils s'informent. Un bon dimanche du mois d'août, parcourant les journaux, ils tombent sur cette annonce: "Cours commercial complet en six mois, pour tous les jeunes gens, commençants comme avancés. Pas de par cœur. Méthodes pratiques. Diplômes décernés. Positions assurées. S'adresser au directeur de l'école X".

C'en est fait. A l'ouverture des classes, Monsieur et Madame Z, accompagnés de leur fiston Pierre, frappent à la porte de l'école X. — Bonjour! — Bonjour! — Assoyez-vous. Présentation de Pierre. Eloge de ses qualités et de ses talents. Coups de langue contre le collège qu'il fréquentait. Coups de patte aux bons frères qui n'ont jamais su comprendre ce Pic de la Mirandole. Insinuations sur l'enseignement du catéchisme, de la géographie, de la grammaire, de l'histoire, de tout ce qui ne touche pas de près l'achat ou la vente d'une verge d'indienne. Apothéose de l'école X. Poudre aux yeux. Inscription. Versement du premier trimestre, etc., etc. Et voilà! Pierre vient de prendre place à côté des autres Pierre de l'école X. Il fera merveille, c'est entendu.

Nous ne le suivrons pas, ni en classe ni après la classe. Car Pierre roulera sa bosse, il la roulera jusqu'au plus profond découragement, alors que, s'apercevant qu'il a été leurré, il prendra le chemin de l'atelier, ou celui de l'exil, ou celui du crime.

Oui, Pierre a été leurré. Nos arriérés sont leurrés. Chaque année nous les voyons qui se dirigent dans des écoles d'exploitation sordide, où la rapidité de l'enseignement n'a d'égal que l'insuffisance scientifique et pédagogique des professeurs, quand ce n'est pas d'ores et déjà leur conduite scandaleuse.

Il y a là, comme une aberration coupable des parents, une abdication du sens de leurs responsabilités. Il semble

que le bruit tapageur de réclame les ait aveuglés au point de croire que plus un cours est rapide, meilleur il est, plus fort il est, mieux adaptés aux intelligences en sont les méthodes. Une dame de la moderne société a voulu nous convaincre de ce fait il y a quelque deux ans... Grand Dieu! la science ne se verse pourtant pas dans le cerveau d'un enfant avec la même facilité qu'on verse de l'eau dans un vase. Comment expliquer que des élèves foncièrement anormaux, sachant à peine lire, écrire et compter, puissent terminer leurs cours commercial en six ou dix mois, alors qu'aux élèves normaux il faut au moins cinq ou six ans d'arides études, parfois plus? Comment expliquer que ces mêmes anormaux, par le seul fait qu'ils changent d'école, deviennent subitement des êtres normaux, doués de talents prodigieux, capables d'assimiler des leçons qui, hier encore, leur paraissaient du russe ou du chinois? Il y a sous le boisseau un secret que tous, éducateurs, chefs de famille, promoteurs d'oeuvres sociales, aimeraient à savoir pour le plus grand bien de la gent écolière, et pour celui de l'humanité.

Quelle économie de temps et d'argent si... Mais, prenons garde: il y a plutôt anguille sous roche, et voyons avant de pousser plus loin.

Le virus qui a présidé à la fondation de la plupart des écoles rapides — communément appelées "Business Schools", — c'est la cupidité; le concept qui en dirige l'enseignement, c'est encore la cupidité. Cupidité ici et cupidité là, c'est-à-dire le dieu argent. Vicieuses dans

Nous conseillons à nos lecteurs de lire attentivement l'article ci-inclus, intitulé "Education et Arriérés", de M. le professeur J.-H. Coulombe. C'est la première fois que le "Terroir" reçoit la collaboration de cet auteur qui, soit dit entre parenthèses, n'est ni québécois ni montréalais, mais habite une petite ville de la Province. C'est un professeur qui possède plusieurs années d'expérience dans l'enseignement, parle avec connaissance de cause et non sans avoir fait une enquête approfondie sur le sujet qu'il traite. Nous laissons à l'auteur la responsabilité de son article, qui est d'intérêt général. Toutefois, nous tenons à affirmer que son étude n'est nullement objective, en autant que les institutions québécoises du genre son concernées.

L'on remarquera qu'il est question, dans cet article, de l'éducation des arriérés mentaux, ou, autrement dit, des faibles d'esprit, et non des écoles qui ont été fondées spécialement pour préparer certains jeunes gens et certaines jeunes filles à des carrières spéciales propres au commerce et à l'industrie. Québec possède, depuis bientôt deux ans, une école qui a été fondée pour faire l'éducation des arriérés mentaux. C'est celle de La Jemmerais, située à Mastai, propriété des Socurs de la Charité et sous la direction médicale du Dr J.-C. Miller.

Cette mise au point étant faite, nous abondonons dans les idées exprimées par notre collaborateur M. J.-H. Coulombe et, avec lui, nous croyons que la formation intellectuelle et morale de la jeunesse demande du temps, parce qu'elle ne s'improvise pas à la vapeur et que, de plus, un éducateur véritable doit avoir la vocation de l'enseignement et ne pas travailler dans le seul et unique but de se créer un pécule. La préparation à un certificat, un diplôme, ou même à un baccalauréat, peut être un objectif pour certains élèves, mais tel ne doit pas être le but des professeurs véritables, car on n'habitué pas le cerveau à penser, ni la volonté à être maîtresse de son cœur, sans une formation lente et appropriée. En éducation, ce n'est pas le bourrage de crâne ou le chauffage à blanc qui comptent, mais la pénétration lente et bien assimilée des doctrines et des notions de sciences qui serviront plus tard de phare dans la vie.

G.-E. M.

leur nature et mercantiles dans leurs fonctions, ces écoles sonnent donc le métal et en ont la couleur.

Au directeur : quinze piastres par mois, par élève. Nous ne comptons ni les déboursés d'entretien ni ceux de pension. Multiplions par dix mois et soixante élèves, nous obtenons un total de neuf mille piastres. Soustrayons de ce montant le salaire d'un professeur, savoir onze cents piastres et les frais généraux d'administration, douze cents piastres, nous avons un reste de six mille sept cents piastres. Ce n'est pas tout. On y accorde généralement des diplômes, trois à chaque élève : un pour la calligraphie, un autre pour la sténographie, un troisième pour les matières dites commerciales. Ces diplômes, qui coûtent à peine cinquante sous chacun, et qui ne sont pas officiellement reconnus, sont vendus à cinq piastres l'unité. D'où, pour les cent quatre-vingts diplômes décernés aux soixante élèves, bénéfice de huit cent dix piastres. Ajoutons à la somme de six mille sept cents piastres et huit cent dix piastres, des profits de cinquante, soixante-quinze et cent pour cent sur la vente de livres, encre, papier, plumes, crayons, cahiers, etc., etc., nous arrivons à un revenu net et formidable de huit mille piastres au moins, pour un temps ne dépassant pas les cinq-sixième d'une année... N'est-ce pas un vol, un vol manifeste ?

A l'élève : une conférence d'une demi-heure par jour, trois ou quatre fois la semaine, pour capter sa crédulité naturelle, influencer son jugement, le convaincre qu'il reçoit le meilleur des enseignements et qu'il touchera sous peu un salaire alléchant dans l'un des plus spacieux bureaux de Montréal, pendant que ses confrères de là-bas en ont encore pour trois ou quatre ans à s'échiner sur leurs livres, sous les yeux des bons frères. Mais quoi ! un tissu de folles inventions, un cliquetis de faux brillants, un fagot d'attestations mensongères achetées à tant la ligne... Que ces choses sont odieuses et de bas étage !

Existe-t-il vraiment une école, consciente de sa mission, qui ait assez d'audace pour tromper ainsi, ouvertement, la confiance des jeunes et exploiter de façon si crâne l'ignorance du public ? Y a-t-il un professeur, conscient de son devoir, qui cherche à spécialiser sur le commerce, la finance, la correspondance, les sténographies, etc., si ses élèves n'ont acquis au préalable par sept ou huit années d'étude des connaissances générales sur le français, l'anglais, l'arithmétique, et autres matières connexes servant de base à l'instruction ?

Nous voudrions bien pouvoir ne l'admettre pas. Malheureusement, ces écoles existent ; ces professeurs sont légion. Ces écoles existent et nous voudrions taire les maux dont elles sont la cause. Pour l'intérêt général, nous ne le pouvons pas.

Ces écoles — nous n'entendons encore une fois que celles qui spécialisent d'abord et qui "donnent un cours commercial complet en six ou dix mois" à tous leurs élèves indistinctement, sans tenir compte de leurs aptitudes, de leurs connaissances, de leurs besoins ou de leur ignorance — ces écoles dites "pratiques" ont-elles rendu tous les services que leur promoteurs se plaisent à publier à pleines pages de prospectus ? Non. Sont-elles réellement indispensables à l'avancement intellectuel de la société ? Non : nous avons dans presque toutes les villes, sous les auspices du gouvernement provincial, des cours gratuits sur toutes les branches du commerce et de l'industrie, pour les jeunes gens et les adultes des deux sexes. Erigées sur des prétentions égoïstes, étrangères à tous sentiments de dévouement, froides de cœur et sèches d'esprit, ces écoles d'exploitation sont comme autant de champignons vénéreux qu'il faut couper dans la racine ; qu'il faut ex-

tirer sans pitié de la vieille terre du Québec, où fleurissent depuis plus de soixante ans les bienfaits sans nombre de l'enseignement primaire, de l'enseignement secondaire, de l'enseignement supérieur.

Nous les avons étudiées de près, nous avons analysé leurs méthodes, leurs procédés, leur mécanisme. Nous avons aussi suivi leurs élèves dans leur "modus vivendi" et leur "modus faciendi". A tête reposée nous avons conclu ce qui suit :

1. Elles ont l'impudence de parquer, dans des pensions de fortune investies d'aucune autorité morale, par pelotons de huit à douze, des jeunes gens qui, faute de surveillance, passent leurs soirées à faire la rue, à courir les salles de "pool", à fréquenter les clubs clandestins, à se gaver des insanités du ciné.

2. Elles faussent outrancièrement l'esprit de leurs élèves en leur faisant accroire qu'avec un peu d'orthographe et quelques connaissances superficielles sur le pourcentage, ils toucheront à brève échéance des salaires de ministres et deviendront tout naturellement des géants de la finance.

3. Elles ont pour principe erroné de vouloir à tout prix, par des procédés purement mnémoniques, bourrer l'esprit au lieu de le former, ne tenant aucunement compte que la formation intellectuelle et morale est affaire de longue haleine et non de quelques mois.

4. Dans un centre rural, elles tendent à déraciner du sol natal les fils de cultivateurs pour les jeter, après leurs courtes études, dans un état pitoyable de pauvreté intellectuelle qui les fera se promener avec répugnance du taudis sans âme des grandes villes aux portes verrouillées des manufactures.

5. Elles fournissent à leurs élèves, sur les champs de bataille économiques, des armes si manifestement mal trempées, qu'ils ne peuvent entreprendre aucune lutte sans que celles-ci se brisent contre le moindre obstacle ou contre la résistance de compatriotes plus instruits, partant plus habiles.

6. Elles les mènent donc sur le chantier de la honte et de la misère, leur ignorance "diplômée" les contraignant à n'accepter, pour ne pas crever de faim, des situations médiocres ou des emplois de valets.

Ces écoles trompeuses, criardes, pétries d'un charlatanisme évident qui prétend transformer d'un coup de baguette la nature, le genre et l'espèce, saurait-elles convenir de quelque façon aux élèves, ce sont des écoles spéciales où l'on puisse appliquer des méthodes qui relèvent à la fois du médecin et du pédagogue.

Sauf erreur, nous croyons que, dans la ville de Québec,¹ on a pris il y a deux ans l'initiative de fonder une telle école. Le médecin, aidé de l'éducateur, et l'éducateur aidé du médecin, ont compris, là, que chez les arriérés la question d'éducation est de prime importance et de beaucoup plus large qu'un problème purement scolaire. Saluons bas ces protecteurs d'une jeunesse trop méprisée !

Mais, que de sacrifices n'ont-ils pas dû s'imposer pour déraciner le vieux préjugé qui veut que, dans une classe, tous les sujets doivent se développer d'une manière sensiblement égale, d'après un type idéal choisi... Oh ! trêve au "melting pot". L'école ne doit pas être un malaxeur ; et Dieu sait combien d'élèves s'écarteront de ce type idéal par des défauts de leur organisation physique, intellectuelle ou morale qui, observés à temps, pourraient être corrigés, redressés.

(1) L'école La Jemmerais, à Mastaï.

Sans parler des arrêts subis de développement qui empêchent souvent un individu à forte corpulence de devenir un adulte ; du manque de nourriture ou d'exercice, qui est un obstacle à la croissance et dont les conséquences sont encore plus graves chez la jeune fille destinée par sa nature à nourrir de ses réserves les enfants qu'elle concevra ; des végétations adénoïdes de l'arrière-gorge et des otites, celles-ci affaiblissant la puissance de l'ouïe, celles-là gênant le libre développement de la poitrine ; des mauvaises conditions d'éclairage et d'attitude provoquant chez certains écoliers, les unes la myopie, les autres des déviations dans la charpente osseuse ; il est chez nombre d'arriérés un mal d'une gravité particulière, nous voulons dire le déficit de l'intelligence.

Pendant nos quatorze années d'enseignement, il nous a été donné de rencontrer à peu près tous les types d'écoliers anormaux. Il en est qui, par défaut d'attention ou seulement par simple trouble des sens, ne peuvent suivre l'enseignement collectif. En dépit de leurs bonnes dispositions, de leurs efforts méritoires, ils sont plus souvent qu'autrement bafoués, ridiculisés, délaissés, rejetés enfin dans les derniers rangs. Nous les voyons balottés des professeurs aux parents et des parents aux professeurs, qui le punissent et les violentent tour à tour. Il n'en faut pas plus pour faire de ces enfants, des blasés, des rétifs et des vicieux. Ce sont de pauvres incompris, des malheureux qui, dirigés par des maîtres intelligents, attentifs, observateurs, psychologues, seraient pour la plupart capables de s'instruire et de prendre place dans la société.

Qui n'a pas observé ces autres élèves toujours en rupture de banc avec leurs livres ? Les yeux hagards et dans le vague, portés sur les ailes de quelque fée complaisante, ils vont ici et là, parfois au diable vauvert, parcourir des routes fleuries, voguer sur des rivières capricieuses, "vivre" dans des cieux ensoleillés... Sont-ils soudainement interrogés que nous les voyons sursauter d'étonnement à l'appellation de leurs noms ; et l'effet ne manque jamais de produire des éclats de rire chez leurs camarades. Ces élèves, présents aux classes en vertu d'un contrat tacite, n'en font pas du tout partie. Eux aussi sont généralement mis au rancart. Mais pour se dédommager de cette dégradation et manifester du ressentiment à leurs professeurs, ils se livreront en maintes occasions à toutes sortes de travaux extraordinaires : élevage de mouches, construction de menus objets avec du papier mâché, fabrication d'instruments de torture à être placés furtivement sur les banes, lancement de torpilles improvisées sur les cartes géographiques ou sur les cadres de certaines photographies, expériences de chimie amusantes dont l'encrier sert de creuset et l'encre de principal réactif.

Chez ces élèves, l'imagination s'est développée au détriment des autres facultés. Un enseignement plus vivant, plus intéressant, mieux préparé ; un usage plus fréquent du tableau noir et des cartes murales ; de nombreux exercices de raisonnement et de contrôle ; un feu roulant de

questions brèves et concrètes, suffiront presque toujours à corriger ces imaginatifs.

Nous nous en présentons d'autres, victimes de quelques tares. L'un est dur d'oreille et ne peut suivre les explications du professeur. L'autre a des maux de tête violents qui l'assomment dès que son attention est trop longtemps soutenue. Une autre ne peut rester tranquille sur sa chaise : c'est un instable poussé à se dépenser en une activité physique, comme un jeune chien. Tous trois sont intelligents. Mais le premier aurait besoin de prendre place en avant pour ne perdre aucune des explications données ; le deuxième trouverait excellent de fréquenter des classes d'un quart d'heure ; le troisième travaillerait mieux si on lui faisait de temps à autre la faveur d'aller jouer quelques minutes dans la cour. Mais la discipline ne plie pas, ne rompt pas ; et c'est pourquoi la classe devient pour ces élèves le supplice de Tantale.

Resterait encore à montrer quelques types d'arriérés moraux, tels les pervers, qui sentent constamment une démangeaison de torturer ; les vicieux, qui font fi des vérités morales communes les plus élémentaires ; les émotifs qui, intelligents et honnêtes, restent, par leurs réactions nerveuses intempestives, de grands enfants ; les scrupuleux, toujours obsédés par quelques doutes dissolvants ; les craintifs, puérils et faibles en face de la vie et de l'humanité ; etc., etc. Ce sont de véritables arriérés du sentiment, généralement doués de grands dons intellectuels. L'école n'a rien à faire avec eux, mais la famille. Et c'est à leur égard qu'éclate la fausseté du préjugé de l'égalité morale des sujets. Il appartient donc aux parents, aux médecins psychologues ou aux prêtres éducateurs, de les conseiller, de les instruire, de les corriger, de les aider, notamment à l'époque précaire de la puberté, à dompter la fougue de leur chair et à maîtriser les tendances irrationnelles et perturbatrices de leur caractère. Ces cas ne sauraient entrer ici, dans les cadres de cet article.

De cet exposé nous devons donc conclure logiquement que nos écoliers ne marchent pas tous d'un pas égal, qu'ils ne sont pas toujours susceptibles de recevoir la même formation, la même instruction, la même orientation. Il est dangereux d'y croire ; il est désastreux, au point de vue social, d'agir d'après ce concept. Derrière le bataillon serré des jeunes gens valides qui vont d'un pas ferme à la conquête de la vie, se traîne lamentablement la misérable séquelle des boiteux, des cagneux, des culs-de-jatte et des estropiés.

Les éducateurs, les parents, les médecins qui discerneront parmi la gent écolière ces arriérés du corps et de l'esprit, ne perdront pas leur temps s'ils s'appliquent intelligemment à leur donner par un enseignement adéquat, plus de lucidité, plus de savoir, plus de valeur, plus de maîtrise d'eux-mêmes.

Nouvelle Humoristique

Par J.-B. Coté

Sunny Jim

En rentrant à la maison, ce soir-là, après une rude journée d'ouvrage au garage, (je tiens garage et je vends de la gazoline et des accessoires d'automobiles), je constatai tout de suite que la "patronne" était l'heureuse dépositaire d'une importante nouvelle, car je dois vous avouer que ma femme, comme ses congénères, nage dans la béatitude lorsqu'elle a la bonne fortune de mettre la main, ou plutôt l'oreille sur un cancan inédit. Il est juste d'admettre, cependant, que dans notre petite bourgade isolée du Nord de l'Alberta, la vie est plutôt monotone et que nos épouses souffrent terriblement du manque de matière à commérer, ce qui taxe lourdement leur imagination.

Elle vaquait aux préparatifs du souper avec de petits airs entendus et mystérieux, silencieuse, ce qui est contre ses habitudes. Je fis diplomatiquement semblant de ne m'apercevoir de rien; je me débarbouillai à grande eau et avec force savon sur le peron, afin de ne pas éclabousser la cuisine, car ma femme est tellement méticuleuse et propre, que l'entrée de sa cuisine est plus sévèrement défendue qu'une mosquée, aux malheureux qui ne se sont pas au préalable purifiés par de copieuses ablutions, avant d'y pénétrer. Cette particularité est une de ses nombreuses qualités, de celles que j'appelle cardinales, car elle les pousse à un haut degré d'intensité. Je causai de sujets indifférents pendant le souper, ma bonne moitié ne suivant que distraitemment la conversation. Enfin, n'y tenant plus sous le poids d'un fardeau de plus en plus lourd à porter, elle s'approcha de moi, se plaça confortablement les deux coudes sur la nappe et me dit d'un ton qu'elle s'efforça de rendre naturel:

"Eustache, j'ai une grosse nouvelle".

"Pas possible; répondis-je tâchant de paraître étonné.

— "Le nouveau maître d'école est arrivé".

Je fus dispensé de l'effort de chercher une phrase pour exprimer de l'étonnement au sujet d'une nouvelle que je savais déjà, car elle continua avec volubilité, ayant hâte de réduire au plus tôt la pression qui avait tenu sa machine à penser sous une tension épuisante pendant une grande partie de la journée.

"C'est, dit-elle, un jeune homme distingué; un vrai monsieur. Ça se voit tout de suite à ses manières. En descendant de voiture, il a commandé, comme un homme accoutumé de se faire servir, de porter ses bagages dans la meilleure chambre de l'hôtel et s'est fait apporter de la bière et du cognac. Il n'y a que les gens de la bonne société qui savent faire les choses comme cela. J'ai su, par la cuisinière de l'hôtel, qu'il avait déclaré qu'il y avait trop de bruit dans une auberge de campagne pour un professeur; qu'il poursuivait des travaux littéraires et artistiques qui l'obligeaient à rechercher le calme et le recueillement dans la solitude, et que sa dignité ne s'accommoderait pas

du *vulgum pecus* qu'il fallait coudoyer tous les jours dans ces établissements. C'est pourquoi; heu! heu!.. j'ai décidé de le prendre en pension, Eustache. Notre intérieur va lui plaire et nous pourrions en profiter pour faire donner des leçons de diction et de littérature à Aurinna."

J'ouvre ici une parenthèse pour expliquer que nous n'avons pas d'enfants en propre, ma femme pratiquant la plus stricte économie sur ce point, mais, en revanche, elle élève force chiens hargneux à poil long et à la mine rébarbative. Nous avons cependant adopté une de ses nièces, orpheline qu'elle a affligée du nom d'Aurinna, en souvenir d'une vague et lointain personnage "poétique" de roman, mais nos voisines et "amies" en ont fait "Urina" par esprit de jalousie, car elle possède un tempérament, sinon un sens artistique plus raffiné que les autres femmes de notre localité et ne se gêne pas pour leur faire sentir leur infériorité intellectuelle. Elle souffre beaucoup des froissements de notre entourage *taire à taire*, comme elle dit souvent, et à cause de cela voudrait bien me faire vendre notre garage pour aller vivre dans un grand centre, dans une atmosphère plus cultivée où ses goûts artistiques seraient mieux appréciés. Il va s'en dire que l'arrivée dans notre bourg d'un homme distingué pour remplacer les petites maîtresses d'école insignifiantes que nous avions eues jusqu'alors, était une superbe aubaine pour ma femme qui voyait là un bon moyen d'augmenter son prestige social.

Je ferme la parenthèse ci-dessus et je continue la chronique des ambitions sociales de Marie-Berthe. Pardon, j'aurais dû dire, Madame Maurelle. Pour plus de clarté, j'ajouterai que Marie-Berthe était le prénom composé de mon épouse avant son union avec moi, mais depuis elle a, comme on dirait, mué en "Imérina"; j'ai dû aussi m'accoutumer à l'appeler Madame Maurelle quand il y a "du monde" à la maison; mais vu que c'est une femme de tête et qu'elle réussit à en imposer aux autres femmes du village, je lui pardonne facilement ce petit travers.

"La Thuillier, continua-t-elle avec énergie, va intriguer pour amener le professeur chez elle et je veux absolument que tu l'empêches d'aller là".

La Thuillier est l'épouse du maître de poste. Ils possèdent un magasin et font d'assez bonnes affaires. Thuillier est lui-même un bon garçon et un des amis avec qui je prends de bonnes petites parties de plaisir, quand nos épouses respectives ne sont pas là pour maintenir et surveiller les règles d'étiquette de nos castes respectives. Quand nous sommes seuls, nous nous empressons de niveler cela avec un empressement et une largeur de vue toute démocratique. Madame Thuillier est une aussi forte tête qu'Imérina, mais elle n'a pas le même coup d'oeil stratégique. Ostensiblement, elles sont des amies intimes et insépara-

bles, mais en réalité sont féroce­ment jalouses l'une de l'autre et entretiennent l'une contre l'autre des sentiments vitrioliques.

Je vis tout de suite qu'Imérina avait déjà combiné un plan de campagne pour livrer une bataille dont l'enjeu serait le nouveau maître d'école, et que j'étais mobilisé généralissime de ses forces de terre et de mer. Gare alors aux défaillances et aux erreurs de tactique de ma part, car je serais impitoyablement exécuté, si la proie nous échappait.

Sachant que les victoires des grands hommes de guerre souvent dues à des mouvements rapides, je me transporterai incontinent à l'auberge où je fis tout de suite la connaissance de Monsieur le professeur Adhumeau, ce qui ne fut pas difficile car je le trouvais en train de consommer un "cordial" au bar; ce­la se passait avant l'ère embêtante de la prohibition. Je remarquai qu'il s'exprimait posément, d'un ton tranchant, d'une voix autoritaire et assurée, en faisant passer les sons entre ses dents avec un léger sifflement, à la façon des poseurs qui veulent passer pour avoir un accent anglais. Il était court et trappu, possédait un enbonpoint accentué d'homme important, et un teint pâle qui me frappa. Sa figure était large et ronde, ornée de petits yeux enfoncés, clignotants, qui dévisageaient constamment d'un air insolent derrière les verres d'un pince-nez monté en or. Je vis tout de suite qu'il plairait mieux à Imérina qu'à moi. Je lui transmis de la part de cette dernière une invitation à dîner chez nous pour le lendemain, en ayant bien soin de répéter mot pour mot la phrase qu'elle m'avait apprise avant de partir.

Il ne saisit pas tout d'abord le sens du "dîner" à sept heures du soir, ce qui m'étonna un peu de la part d'un homme instruit.

"Je ne sais pas, dit-il, Monsieur Maurelle, heu, si je pourrai, heu, me rendre à votre invitation. Vous comprenez, heu, que ma position, heu, a certaines exigences relativement à la qualité des gens avec lesquels, heu, je puis avoir des relations sociales. Il faudrait au préalable me renseigner, heu, sur votre rang social ici. Je vous préviens que mon cercle sera très restreint et très exclusif."

Je fus atterré à la pensée de manquer cette première entrevue, mais je fis intérieurement cette réflexion que ma femme raffolerait de la société d'un homme aussi exclusif et aussi distant. Tout de même après la consommation de plusieurs cordiaux que je lui offris et dont il semblait avoir un besoin urgent, il devint plus communicatif et plus familier et me promit chaleureusement d'être présent à la "fonction" sociale que ma femme préparait.

Tout joyeux de mon succès, j'allai faire mon rapport à "chef de mon gouvernement".

Le professeur Adhumeau arriva à notre souper comme une facture C.O.D., c'est-à-dire avant l'heure. Il mangea avec l'appétit d'un bûcheron, but comme deux, et causa savamment d'art,—il prononçait ar—avec une autorité qui laissa Imérina et Aurinna complètement ébahies. Quant à moi, Imérina m'avait expliqué avec fermeté et lucidité que, vu que j'étais un "Philistin" en or (art) je devrais observer une grande réserve dans la conversation, ce dont je la remerciai pour ce rôle facile.

Après le repas, Aurinna accompagna le professeur au piano. Il chanta, le regard vague d'un veau mourant, une longue mélodie qui devait être sentimentale puisque Imérina, qui est pourtant une femme énergique, pleura. Je sentais moi-même le chagrin me ga-

ner, probablement par contagion quand, heureusement, il termina.

Je remarquai avec étonnement qu'il était sujet à certains tics nerveux, comme, par exemple, de se lever soudainement, comme mû par un ressort, au moindre bruit, et se mettre à marquer le pas de l'air fuyant d'un chien qui a fait un mauvais coup; et l'instant d'après, de reprendre sans transition sa morgue habituelle. Imérina m'expliqua, après son départ, que les grands artistes étaient sujets à ces particularités du système nerveux.

Madame Maurelle, mon épouse, est sans contredit une maîtresse femme. Elle manoeuvra si bien avec le professeur qu'il devint notre hôte dès le lendemain, au grand désappointement de la Thuillier, qui en jura d'envie. Il prit possession de la plus belle chambre de la maison. Imérina insinua délicatement la question de rémunération, mais il chassa ce sujet d'un geste détaché en disant ne rien connaître aux choses vénales; elle s'excusa bien vite de ce manque de tact.

Aurinna avait un "cavalier" que ma femme tolérait, faute de mieux. C'était le fils d'un fermier à l'aise des environs, mais il manquait de la distinction naturelle qui caractérise la bonne classe, comme elle dit, et il ne pouvait pas être considéré sérieusement comme gendre éventuel, à cause surtout du tempérament artistique de ces deux femmes, lequel tempérament serait continuellement froissé au contact d'une personne sans éducation. Je dois dire, en sa faveur, qu'il était le seul "cavalier" qui avait résisté aux manières dédaigneuses et supérieures de ma femme et de ma fille. Cette dernière reçut donc l'ordre de lui signifier son congé avec tact, en lui faisant comprendre que leurs routes ne suivraient plus désormais une direction parallèle. Le pauvre garçon parut très affecté, malgré le tact de ma femme et de ma fille. Je pus le consoler en lui représentant le danger, dans un jeune ménage d'avoir une belle-mère affligée de superculture. Il me comprit et se retira discrètement.

Imérina triomphait sur toute la ligne. Du même coup elle éclipsait les autres femmes de notre petit cercle social et elle se débarrassait d'un prétendant qu'elle trouvait inadéquat pour sa nièce.

Monsieur le Professeur devait, tous les matins, avoir sa tasse de chocolat chaud dans son lit. Aux autres repas sa constitution distinguée ne s'accommodait pas de notre régime ordinaire. J'avais toujours cru que nous avions une bonne table, mais je m'aperçus vite de mon erreur. Le professeur fournit à Imérina des renseignements culinaires précieux; c'était un garçon qui savait se faire comprendre sur ce sujet délicat: ainsi quand ses oeufs n'étaient pas à son goût, il déclarait d'un ton dégagé: "Nous avons de bons vieux oeufs ce matin," ou bien: "On déguste un résistant bifteck." A cause de sa dignité personnelle, il daignait qu'on lui servit ses repas à part et que le souper fut prêt à sept heures du soir. Tout cela bouleversa mes habitudes. Je m'en plaignis amèrement à Imérina qui me fit comprendre avec sa logique coutumière, que les hommes de bonne société et de grande culture intellectuelle avaient absolument besoin de recueillement et de solitude à leurs repas. Tout de même quand il me fallait abrégé mon repas en hâte pour aller servir un client tardif après une journée fatigante, je ne pouvais m'empêcher d'envier le métier d'intellectuel.

Un soir, notre hôte ne parut pas au souper. Vers 11 heures, il rentra dans un état que j'aurais appelé "émêché" si j'avais eu affaire à un homme du commun, mais, par prudence, j'attendis qu'Imérina le définît elle-même par un terme approprié, avant de me prononcer. Il avait

le teint empourpré, les yeux brillants, la langue pâteuse, la démarche élégante d'un chameau de deux jours ; l'haleine nuancée d'odeurs de mauvais cigares et du parfum du whisky que les commis de bar d'alors passaient à leurs clients parvenus à la période *jocose*, dans le cours normal d'une cuite. Imérina, cependant, pour des raisons connues d'elle seulement, ne crut pas nécessaire de causer tout de suite de ce sujet avec moi.

Parvenu au haut de l'escalier qu'il escaladait à quatre pattes, il trébucha et dégringola jusqu'au bas, de sorte que je fus obligé de le monter à sa chambre, de le déshabiller et de le mettre au lit. Profitant d'un moment où je n'étais pas sur mes gardes, il me saisit traiteusement et m'embrassa bruyamment. Pour le coup, j'oubliai la contrainte imposée par ma femme et je lui administrai sur le museau un prosaïque mais effectif coup du revers de ma main, qui le fit dormir avec la rapidité d'une dose de Castoria à un bébé. Je fus saisi de terreur aussitôt en songeant que ma femme pourrait découvrir ce crime, mais heureusement, elle n'entendit rien, et le lendemain notre pensionnaire ne se souvenait de rien ; d'ailleurs le mal aux cheveux violent dont il souffrait prit toute son attention. Il parla vaguement de dépression mentale. Imérina me fit comprendre avec sa facilité ordinaire que les grands cerveaux, absorbés dans les spéculations de la haute méthaphysique, souffraient souvent de réaction intellectuelles qui exigeaient l'absorption de puissants cordiaux pour rétablir le fonctionnement des cellules fatiguées de leur système. J'avoue modestement, dans mon indigence intellectuelle, qu'il me fut impossible de comprendre pourquoi il avait dû, comme je le sus plus tard, s'annexer ces "cordiaux" sous forme de bière et de mauvais whisky au bar commun en compagnie des plus vulgaires voyoux et des plus grossiers biberons de la localité, et qu'il les avait embrassés tour à tour en pleurant d'attendrissement. Je crus bon, afin de ménager la sensibilité artistique de ma femme de ne pas lui narrer ces derniers détails afin de lui éviter le travail fatigant de trouver une définition adéquate à ces phénomènes.

Evidemment les dépressions mentales chez les gens de son tempérament se produisent par vagues régulières comme les marées sidérales que Pon ne voit pas, car, chaque vendredi soir, notre homme déferlait vers minuit dans un état que je n'ai jamais pris la responsabilité de définir nettement en présence d'Imérina. Les mauvaises langues de notre village racontèrent qu'il allait souvent en classe dans un état très "cordialise", et que même il était, une après-midi, tombé dans la *boîte à bois*, et que, incapable d'en sortir, il s'y était endormi profondément et n'avait été tiré de cette mauvaise posture qu'à cinq heures du soir, par le balayeur.

Ses élèves — la jeunesse de nos jours est impitoyable — l'avaient décoré du sobriquet de "Sunny Jim", nom qui avait tout de suite fait fortune et s'était attaché à lui comme son ombrage. Jusqu'où peut aller la perversité stimulée par la jalousie... ? Je parle toujours d'après Madame Maurelle. On rapporte au curé qui, heureusement, refusa d'ajouter foi à ces cancas, que Sunny Jim avait l'habitude d'embrasser les fillettes de sa classe parmi les plus jolies, matin et soir. Pour me mettre en harmonie avec les sentiments élevés de mon épouse, je fis de louables efforts pour ne pas croire à de si détestables propos.

Sunny Jim fut une fois la victime d'une mystification qui faillit le brouiller pour tout de bon avec le curé. Un bon samedi soir qu'il avait entrepris une cuite de choix à l'auberge, il dépassa les frontières habituelles de

la période loquace et entra tout doucement dans la période comateuse. Il s'affala sur une chaise où il resta la tête renversée en arrière et complètement insensible aux choses de ce monde. Un détail que j'ai oublié de mentionner : il avait le dessus de la tête lisse comme une belle bille d'ivoire, mais cachait cette calvitie précoce au moyen d'une abondante perruque. Pendant son sommeil, cette fausse toison glissa et resta suspendue sur le côté de sa tête, semblable à une chevelure fraîchement scalpée, laissant exposée une sphère d'une nudité frisant l'indécence. C'est dans cet état intéressant que le trouva un artiste local qui ne l'aimait pas. Ce dernier était un Français, peintre-décorateur de son état, qui faisait tout ce qu'il voulait avec des couleurs et un pinceau. Sunny Jim et le Français se détestaient avec enthousiasme. En présence d'une aussi belle tête, ce dernier eut un inspiration de génie. Il courut chercher ses couleurs et ses pinceaux, fit disparaître la perruque, et, en quelques coups de pinceau rapides, décora le crâne du dormeur d'une peinture qui, comme croûte, aurait été à sa place dans la collection de quelque millionnaire aux goûts artistiques. Sur un fonds noir et jaune apparaissait en couleurs violentes allant du rouge vermillon au vert feuillage, un dragon à face humaine qui semblait enserrer l'occiput du professeur dans ses griffes et regardait en face de lui, avec un rire moqueur et narquois. L'effet était d'un comique achevé.

Satisfait de ce beau travail, il le recouvrit d'un chapeco et laissa Jim à son sommeil innocent.

Ce dernier rentra au logis en titubant, vers minuit, et se coucha. Il avait l'habitude d'assister à la messe basse le dimanche matin, mais ce matin-là il voulut faire mieux, de son pas mesuré et prétentieux, il se dirigea vers la table de communion, superbement ignorant du chef-d'oeuvre qu'il exhibait gratuitement, et peut-être le cerveau encore embrumé par les libations de la veille. Ce fut une sensation dans l'église. De tous côtés éclataient des rires étouffés avec peine ; les femmes mordaient leur mouchoir pour ne pas éclater et les hommes sortaient de l'église, afin de ne pas causer de scandale. Quand il tourna le dos à l'autel pour regagner sa place, le vicair, qui distribuait la communion, l'aperçut et resta figé de stupéfaction en présence du dragon multicolore perché sur le crâne du digne professeur. Il fallut envoyer le bedeau le faire sortir de l'église, afin de rétablir l'ordre.

Imérina fut grande et noble dans cette circonstance. Avec force benzine, elle vint à bout de faire disparaître le malencontreux dragon et recouvrit ce crâne puissant de la perruque retrouvée qu'elle recolla avec une application de colle-forte capable de résister au tomawak d'un Iroquois. Elle déclara avec indignation que de tels procédés étaient dignes de mépris. Je fus diplomatiquement de son avis, mais je n'oublierai de sitôt les instants de bonheur que l'incident nous avait procurés.

Cédant aux instances de ma femme, qui voulait absolument faire d'Aurinna une artiste, je dus laisser Sunny Jim lui donner des leçons, soi-disant de diction et de littérature. Pourtant ces deux femmes étaient déjà richement doués d'une diction que j'aurais crue incapable de supporter d'autre développement.

Dans un moment d'impatience que je regrettai ensuite, je déclarai avec humeur qu'il serait beaucoup plus pratique pour Aurinna d'apprendre à faire la cuisine et à tenir une maison, ce qu'elle ignorait totalement. Imérina me répondit d'un ton tranchant que je ne serais jamais capable de m'élever au dessus de mon niveau *taire à taire* ; que mon rôle consistait uniquement à fournir la

maison du nécessaire, et que d'ailleurs je n'avais pas la compétence suffisante pour présider à "l'évolution artistique d'Aurinna, etc..." Je n'insistai pas davantage sur un argument aussi plausible, car, encore une fois, Imérina est assurément une femme de caractère.

Mon tempérament brutal—c'est encore ma femme qui le dit—m'attira une nouvelle scène de famille désagréable. Entrant fortuitement, un soir, au salon, j'y trouvai Aurinna assise sur les genoux de Sunny Jim, qui la tenait par la taille et lui déclamaient avec force intonations sonores et ronflantes, ce que je sus, par après, être des vers d'un certain Verte laine. En m'apercevant, Aurinna jeta un cri d'effroi et voulut se sauver. Sous le coup de l'intense émotion qui me saisit et qu'Imérina me reprocha plus tard comme étant une colère de *palefrenier* — je n'ai pas encore eu le loisir de consulter un dictionnaire pour savoir si je dois être offensé de cette expression—je pris Aurinna par le bras et j'allai incontinent l'enfermer dans sa chambre. Je ne me rappelle pas bien, mais je crois lui avoir administré une ou deux substantielles *clagues* à l'endroit ou le dos perd son nom. Retournant au salon pour régler le compte de maître Adhumeau, je le trouvai évaporé et, à sa place, ma femme se dressant comme la personnification de la Justice offensée. Je vis que j'avais commis quelque chose de grave et la peur me fit passer des courants chauds dans les jambes. Je restai cloué sur place, incapable de fuir un courroux qu'elle déversa sur moi comme une averse, cinglant comme des grêlons poussés par le vent. Elle dégagea de tout cela la conclusion lucide que j'étais d'une ineptie dégoutante—je devrai voir un dictionnaire pour ce mot-là aussi.

A partir de ce jour, je m'appliquai consciencieusement à détester Sunny Jim. Je le pris en grippe et j'en arrivai à ne plus pouvoir supporter sa présence, tellement il m'était odieux. Par diplomatie conjugale, cependant je cachai ce louable sentiment à Imérina autant que possible. Pour me contenter un peu, je présentai un jour à ce cher Jim la note de sa pension. Il ne nous avait encore rien donné depuis huit mois qu'il était chez nous. Cette démarche était encore un faux-pas et une maladresse de ma part.

"Sachez, Monsieur Maurelle, me dit-il avec la froideur dédaigneuse d'une duchesse d'autrefois, que la haute culture artistique que Mademoiselle Aurinna reçoit de moi a une valeur autrement plus substantielle que votre modeste pension. Vous restez encore mon obligé. D'ailleurs ce n'est pas à vous d'apprécier."

C'est alors que je vis le peu de valeur de la crème, du bifteck, du poulet, des fruits, etc., dont il consommait une énorme quantité, mise en regard du bagage intellectuel dont ma femme et ma fille faisaient apparemment une consommation encore plus grande. Je n'essayai pas, par paresse mentale, d'approfondir ce problème.

La douceur du printemps s'étendit bientôt sur notre localité. J'étais, un soir calme de juin, au jardin, en train de fumer une bonne pipe, en respirant l'air chargé des parfums des lilas en fleurs, après une journée de fatigue au garage, quand je fus rejoint par Imérina qui s'assit près de moi. J'eus tout de suite le pressentiment que ma tranquillité serait éphémère, car elle avait l'air réjouï des grandes occasions.

"Eustache, dit-elle, après quelques moments de méditation profonde qui augmentèrent encore mon inquiétude, j'ai à te parler d'une chose importante."

"Je m'en doutais", dis-je avec ma prudence habituelle.

"Comment, tu le sais... pas possible..."

"C'est-à-dire que je le sais sans le savoir. Je me doute bien, à ton air mystérieux, que tu as quelque chose de désagréable à m'annoncer, mais le diable me crache un louis si je me doute seulement de ce que c'est".

"Tant mieux, dit-elle encore, je craignais tant que tu ne consentes pas".

"Tu sais bien, Imérina, que mon consentement n'a jamais été indispensable."

"Que je suis contente pour Aurinna ! s'écria-t-elle avec bonheur ; mon plus grand désir va enfin se réaliser, grâce à ton gros bon sens. Un artiste dans la famille. Je savais bien que tu n'étais pas plus bête qu'un autre, malgré ton air."

"Comment, lui dis-je, lorsque je pus prendre la parole, c'est d'Aurinna dont il s'agit ?"

Elle n'eut pas l'air d'entendre ma question mais je reçus la solution de l'énigme comme une douche d'eau froide en pleine figure, lorsque je vis apparaître Aurinna marchant joyeusement au bras de l'ineffable Sunny Jim.

"Monsieur, me dit-il avec son aplomb ordinaire, en me tendant sa grosse main flasque, nous attendons vos félicitations. Je crois que vous serez flatté de m'avoir pour gendre."

Quand je recouvrai l'usage de mes sens, après ce choc qui m'avait paralysé sur place, ma femme les avait déjà entraînés à l'intérieur de la maison.

"Pour le coup, me dis-je, en réfléchissant lorsque je fus de nouveau en tête-à-tête avec moi-même, c'est le bouquet. Me voilà *engendré* à perpétuité d'une personnage qui me détracte le système nerveux tant je dois faire violence à mes sentiments naturels pour le pas l'étrangler. Si ce mariage se fait, (et il va se faire si ma femme l'a dans la tête), il y a de fortes chances pour que je commette un *gendricide* avant peu ; et tout cela grâce à l'ambition d'une femme entêtée à vouloir éclipser ses voisines."

Elle ne perdit pas de temps à annoncer la nouvelle dans le village, savourant d'avance, tel un Iroquois le sang de son ennemi, l'envie des autres femmes. L'effet de cette nouvelle fut cependant tout différent de ce que désirait Imérina car notre futur gendre était cordialement détesté de tout le monde, à cause de sa morgue prétentieuse.

Deux semaines se passèrent pendant lesquelles les préparatifs du mariage furent poussés avec une activité fiévreuse. Quant à Jim, il se renfermait dans une réserve hautaine et affectait un détachement lointain.

Un jour le médecin m'accosta dans la rue : "Monsieur Maurelle, me dit-il, vous êtes un citoyen estimable, et je crois qu'il est de mon devoir de vous avertir d'une chose. Ça va être une cruelle déception, je le sais, pour vous et pour Madame Maurelle, mais il vaut mieux que vous sachiez la vérité maintenant et prévenir ainsi une erreur irréparable. Voici : le mari que vous destinez à votre fille n'est ni plus ni moins qu'un ex-forçat qui a passé deux ans au pénitencier de Fort-Saskatchewan pour bigamie ; apparemment il se prépare à commettre une *trigamie*. Un de mes confrères qui est médecin du pénitencier est venu me voir dimanche dernier, et le hasard a voulu qu'il rencontrât votre Adhumeau, dans la rue et qu'il le reconnut".

Si nous n'avions pas été dans une place publique, j'aurais embrassé ce brave docteur. J'en restai stupide de

bonheur et de soulagement, et, dans ma joie, j'oubliai de remercier comme il convenait cet homme qui me rendait un aussi grand service. Il interpréta mon émotion sans doute pour de la peine et me quitta en me serrant la main avec quelques bonnes paroles d'encouragement, dont je n'avais nullement besoin. Cependant je ne me berçai pas d'illusions sur la tâche qui me restait à accomplir; je savais qu'Imérina ne lâcherait pas aisément un gendre éduqué, fut-il *trigame* et même dix gammes, et je prévoyais que Sunny Jim me donnerait plus de mal pour l'annuler que l'extermination d'une famille de punaises dans une boiserie. En effet la nouvelle n'eut pas plus d'effet sur ma femme qu'une ondée sur un canard: "Monsieur Adhumeau, dit-elle sèchement, est au courant des saletées que la jalousie des gens fait courir sur son compte; aussi a-t-il donné des instructions à son avocat de prendre des procédures en dommages contre les calomniateurs. Cela ne change en rien son mariage."

Je dus admettre moi-même, avec un certain sentiment de fierté, que parmi les femmes crédules et tenaces, c'était sûrement la mienne qui méritait le premier prix. Cette consolation n'arrangeait tout de même pas l'affaire, et le problème se présentait toujours dans son insolubilité.

Comme cela se voit parfois dans les histoires, le salut nous vint d'où on ne l'attendait pas; ce fut Madame Adhumeau numéro un qui, sans le savoir, nous sauva.

"La Presse" nous arriva un jour de Montréal avec un superbe portrait en blanc et en noir, du professeur Adhumeau. Une note au bas de l'image disait que sa femme, qu'il avait abandonnée trois ans auparavant, avec deux enfants, le recherchait et le suppliait de revenir au foyer. Je me dis que cette femme-là était meilleure que moi.

Ce soir-là fut le premier depuis son entrée chez nous, où j'éprouvai un réel plaisir à l'attendre. Quand je le vis installé à table pour le souper, commandant les mets avec sa suffisance ordinaire, je m'approchai et lui dis:

"Adhumeau, votre femme vous demande à Montréal." En même temps je sortis le journal de ma poche et je le mis nez-à-nez avec sa propre image. "Connaissez-vous ce museau-là? lui dis-je.

"Monsieur, dit-il avec impudence, je n'ai pas l'habitude de me laisser insulter par des insolents et des mal-appris. Laissez-moi prendre mon repas en paix."

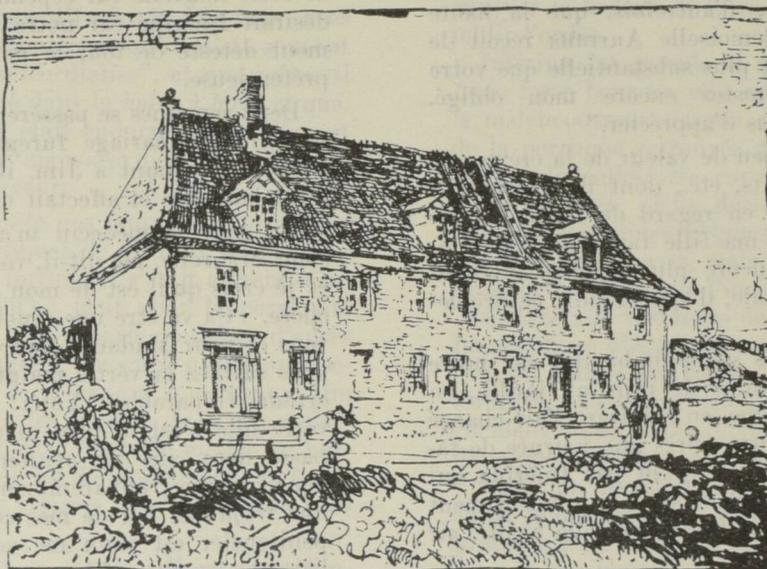
Il ne m'est arrivé qu'une fois dans ma vie de voir écarlate. C'est quand un cheval vicieux m'avait mordu une oreille tandis que je le ferrais des pattes d'avant; je dois dire que j'ai été forgeron avant d'être garagiste, mais Imérina n'aime pas que je parle de ce temps-là. Le ton insultant de Sunny Jim me fit voir cette couleur-là pour la seconde fois. J'attrapai le personnage par le collet et le fond de sa culotte, je l'étendis sur le parquet et lui administrai une fessée royale. Quand, à bout d'haleine, je le jetai sur le perron, flasque comme une boudruche dégonflée, je m'aperçus avec stupéfaction qu'il braillait comme un enfant de trois mois qui a la colique.

Ainsi se termina cette idylle remarquable, qui avait failli me donner un gendre trigame. Il disparut le même soir et on ne le revit plus.

Aurinna est vieille fille, mais c'est une vieille fille sage; il lui est resté de cette aventure avec Sunny Jim, un faible pour les vers qui font pâmer, mais cette manie est inoffensive. Imérina s'est réconciliée avec ses anciennes "amies" et fait maintenant partie d'un petit cercle select où se donnent, à tour de rôle, des thés où l'on grignotte des biscuits qui font mal aux dents et des réputations qui ne fatiguent pas la digestion. Je remarque encore qu'elle est toute changée à mon égard; elle me consulte toujours avant de prendre une décision. Mais je ne veux pas dominer en tyran dans ma maison, car, encore une fois, c'est une maîtresse femme... que la mienne.

—Rimouski, mai, 1930.

A St-Jean, I.O.



Le Manoir Mauvide-Genest avant sa restauration, en 1925

CIVILITÉS

Par G.-E. MARQUIS

Dans une lettre qu'il adressait récemment au "Progrès du Saguenay", M. Eugène L'Heureux — son directeur, qui arrive d'Europe — donnait libre cours à ses impressions, au sujet de la langue que l'on parle en France et celle que l'on parle chez nous. Nous n'avons pas l'espace voulu, ici, pour reproduire tout son article, mais qu'il nous soit permis d'en détacher au moins quelques courts paragraphes :

"Deux choses m'ont impressionné favorablement, à Paris et dans d'autres localités françaises: le bon langage des enfants et l'absence de blasphème chez les adultes.

C'est une musique des plus agréables que le langage des petits Français et des petites Françaises de quatre ans ou plus. Rien de plus beau, en effet, que ce charme de l'enfance allié au charme d'un langage. Puisse notre prochaine génération de bambins parler comme parlent leurs petits cousins d'Europe! Et je souhaite que, dans nos familles, on s'applique à faire bien parler les enfants ou qu'au moins on ne tente pas de ridiculiser ceux qui ont la fierté de leur langage. Même si les parents manquent d'instruction, il leur est facile jusqu'à un certain point de veiller à l'amélioration du langage de leurs enfants: s'ils le voulaient, ils obtiendraient vite des résultats étonnants.

Et comme c'est beau, un peuple qui ne blasphème pas ni ne jure! On est forcé de faire en France des constatations qui sont pénibles, l'école laïque n'ayant, hélas! que trop accompli son oeuvre néfaste, dont je parlerai quelque jour. Mais en France, le peuple ne blasphème pas et ne jure pas à propos de tout et de rien; c'est là une consolation. Si la foi n'est pas ici comme au Canada l'apanage de tous, en revanche, on liquide ses colères sans s'acharner à insulter Dieu et les saints.

Et pourtant que de magnifiques occasions les Français auraient de sacrer, eux qui se disputent si souvent, eux qui transforment en "engueulades" les plus petits incidents de la vie! Mais non, ces altercations se font avec une certaine élégance, même quand on y met beaucoup de piment: et surtout, du moins, à ma connaissance, on n'y relève pas la moindre trace du stupide blasphème.

Plus que jamais, je reconnais le mérite de ceux qui travaillent à faire disparaître chez nous la plaie du blasphème, et je voudrais seconder leurs efforts à la ville, à la campagne et surtout dans les chantiers, où le blasphème et le juron semblent avoir établi leurs plus solides retranchements".

"Le bon langage des enfants et l'absence de blasphème chez les adultes" — voilà deux choses qui ont particulièrement frappé le directeur du "Progrès du Saguenay", en France, et nous avons fait la même constatation, il y a quelques années, lors d'un

voyage que nous fîmes au pays de nos ancêtres. Les éducateurs de chez nous savent tout le mal qu'il faut se donner pour apprendre aux enfants à soigner leur langage et Dieu sait si le résultat n'atteint pas toujours le perfectionnement désiré. Nous savons qu'il y a progrès, cependant, et que dans les couvents, en particulier, les jeunes filles s'appliquent plus que les garçons à l'école, au collège ou au séminaire et même à l'université, à soigner leur langage. On organise des concours de bon langage et l'on promet des prix aux élèves qui se distinguent davantage de ce côté. La conversation n'est tout de même pas complète, puisqu'il arrive bien souvent que, dans certaines maisons d'éducation, l'on tourne en ridicule ceux qui veulent bien parler et se distinguer dans leurs manières. On les traite d'effeminés et, bien souvent on va jusqu'à leur lancer cette injure suprême pour un homme: "tapette".

Nous avons été forcés, pendant longtemps, de mener la vie libre de coureurs de bois, de trappeurs, de défricheurs et, depuis cinquante ou soixante-quinze ans nos "jeunesses" se croient obligées, à tour de rôle, d'aller passer quelques hivers dans les chantiers ou encore d'aller travailler dans les manufactures ou dans les briquetteries des États-Unis, pour en revenir avec une langue verte et des manières qui n'ont rien qui pourrait faire croire que l'on peut dire de nous que nous sommes "un peuple de gentilshommes", comme le déclarait jadis lord Elgin.

"On ne blasphème pas en France" dit M. L'Heureux, et c'est ce que nous avons remarqué nous-mêmes partout où nous avons eu occasion de nous mêler au peuple, soit dans les villes, sur les places publiques, sur les quais, sur les marchés ou à la campagne, en Normandie, en Bretagne, en Touraine et même dans le midi de la France et jusqu'au bord de la Méditerranée. Le seul juron que j'ai entendu une fois ou deux, en France, lorsqu'un ouvrier était au comble de l'exaspération, c'était "Nom de Dieu!"

L'habitude de sacrer ou de blasphémer, chez nous, est tellement répandue, non seulement chez l'ouvrier mais au sein des classes soi-disant instruites et se prétendant distinguées, que nous devons détenir un record de ce côté-là. Des bambins de huit à dix ans, à la moindre provocation, au moindre heurt, dégoilent le blasphème à pleine bouche. Tout récemment encore je passais près de deux gravoche, vendeurs de journaux. Ils avaient tout au plus une dizaine d'années, chacun. L'un d'eux, pour taquiner son compagnon, lui donna une bourrade. Immédiatement et le plus naturellement du monde, la victime fit entendre cette menace: "Viens-y donc encore, mon éclice". Et l'autre de reprendre, d'un ton fanfaron: "Ferme donc ta gueule, mon tabernaële".

Quand nous corrigerons-nous de cette mauvaise habitude, nous qui prétendons être le peuple le plus catholique du monde entier et qui ne manquons pas de donner mille signes extérieurs de religiosité. Si nous aimons tant le Créateur et toutes les choses saintes de notre religion, nous devrions commencer à en

parler avec respect et ne pas profaner ce saint Nom ni ces choses sacrées par un langage injurieux. Il y a déjà eu des campagnes de tempérance qui ont remporté un grand succès. Je sais que les voyageurs de commerce, entre autres, ont aussi entrepris une croisade contre le blasphème. Il faudrait généraliser ce mouvement et prendre les moyens voulus pour clouer au pilori tous les sacreurs et les blasphémateurs.

Mais s'il est admirable de remarquer, qu'en France, les enfants parlent bien, ont des manières distinguées, sont prévenants, obligeants; que le peuple français, qui peut avoir ses défauts, n'est pas un peuple de blasphémateurs, il y a encore un autre détail que j'ai constaté et qui prouve jusqu'à quel point on sait observer, là-bas, les règles les plus élémentaires de la bienséance. Vous ne trouvez pas, en France, pas même dans les hôtels et encore moins sur les trains de chemin de fer, cet ustensil que nous mettons si en vue, chez nous, dans toutes les pièces, et jusqu'à l'église, et qui s'appelle un... crachoir. Le Français ne crache pas, ni chez lui, ni ailleurs, ni sur les places publiques, ni sur les convois de chemins de fer, ni sur les bateaux, à nulle part. Donc, pas besoin de crachoir. Qu'arriverait-il, chez nous, si, du jour au lendemain, on faisait disparaître ce récipient? Ceux qui voyagent en chemin de fer n'ont pas été sans remarquer dans quel état de malpropreté sont généralement les wagons de deuxième classe. Même dans nos églises, l'on est obligé, très souvent, de mettre des crachoirs dans chaque banc, et malgré cela les allées sont encore constellées de jets de salive, par de nombreux saligauds, qui ne savent pas mieux faire.

Je sais que ces propos ne sont pas des plus appétissants et l'on me reprochera peut-être d'avoir attaqué un tel sujet dans une revue comme le "Terroir", mais je m'en bats l'oeil. Inutile pour un chirurgien, lorsqu'il est près d'un moribond, de le flatter et de lui faire prendre de l'eau sucrée si, pour lui sauver la vie, sa conscience lui dit de sortir son bistouri et de lui lancer un abcès.

Je sais que nous avons des qualités et que, chez nous, c'est le fond qui manque le moins, comme intelligence, bon coeur, habilité, etc., mais je ne crains pas d'affirmer qu'il nous reste encore quelque chose à apprendre du côté de la bienséance, des bonnes manières et du langage soigné. Aussi longtemps que nous resterons en contact avec les autres Canadiens ou les Américains, nous n'aurons pas à constater de trop grandes lacunes, parce que, dans l'Amérique du Nord, les moeurs sont encore rudes, en général, un peu partout. Mais au contact de la civilisation européenne, l'on ne peut pas ne pas se rendre compte de la rudesse de notre écorce, ni de comprendre que nous avons encore beaucoup à apprendre dans ce domaine de l'éducation et des civilités.

Ce n'est pas pourtant que nous ne soyons pas des admirateurs des gens bien élevés, à la belle langue, aux belles manières, puisque nous sommes victimes, plus souvent qu'à notre tour, de certains enjoleurs d'outre-Atlantique, qui réussissent facilement à nous vendre un tas de choses qui n'existent pas plus que l'homme dans la lune, ou encore nous emberlificotent de la belle façon, s'empiffrent à nos frais et font ensuite des gorges-chaudes à nos dépens, quand de retour chez eux. Ne nous a-t-on pas dit assez souvent de nous défier des beaux parleurs?

J'en suis, mais cela ne m'empêche pas d'admirer ceux qui soignent leur langage, ont de belles manières, sont polis, civils, et c'est parce que je voudrais voir tous mes compatriotes parler mieux notre langue et être plus délicats, que j'ai donné libre cours, ci-dessus, à ma pensée, en déplorant quelques-unes des lacunes de notre éducation, afin d'attirer l'attention non seulement des éducateurs, mais aussi de tous ceux qui sont chargés d'élever des enfants, afin que les premiers se surveillent davantage et donnent le bon exemple, et que les jeunes prennent ainsi l'habitude d'être toujours distingués, polis, affables et orgueilleux de leur langue maternelle.

BIBLIOGRAPHIE

"Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus"

par l'abbé Eugène Miller. Imprimé par l'Action Sociale Limitée; volume in-8; 202 pages.

L'auteur de ce volume n'est plus. En effet, il décédait au mois d'octobre dernier, à l'Hôpital des Soeurs de la Providence, Moose-Jaw, Sask. L'abbé Eugène Miller était natif de L'Assomption et fils de M. le Chevalier J.-N. Miller qui, pendant plus d'un demi-siècle, fut au service de l'Instruction publique dans la Province.

Le livre qu'il a écrit, mais qu'il n'a pas terminé, a été pieusement recueilli par son père, qui l'a fait imprimer. Voici l'appréciation que fait Mgr Camille Roy de l'auteur et du livre sur "Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus", dans la préface qui en ouvre les premières pages: "L'abbé Miller était à la fois doué d'un esprit studieux, qui aimait passionnément les lettres, et aussi d'une âme délicate, mystique, très capable de remonter vers la perfection surnaturelle et sacerdotale. Il aimait à lire, à méditer et à écrire. Quand il le pouvait, il écrivait en prose et en vers et il montrait, dans ses pages trop courtes et trop rares, les plus délicates aptitudes et un goût très certain de la beauté artistique. Ce prêtre avait assurément une âme d'artiste et une âme de saint".

Plus loin, le même auteur ajoute: "Ce n'est pas une vie complète de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus que l'on trouvera dans ce livre. Ce sont des chapitres détachés où il a mis tout de suite, avant de construire des chapitres de raccord, le meilleur de ses pensées sur sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

Quoiqu'inachevée, l'oeuvre de feu l'abbé Miller n'en est pas moins remarquable, et sa lecture ne pourra que développer la dévotion à la petite sainte de Lisieux, dont le sanctuaire déjà très fréquenté devient l'un des lieux de pèlerinage les plus en vogue de France. Bientôt l'on verra s'élever, tout près du monastère où la petite Thérèse a vécu, une vaste basilique où les catholiques du monde entier iront prier la petite semeuse de roses. La lecture du livre de l'abbé Miller ne pourra qu'inciter le voyageur canadien qui traversera l'océan Atlantique, à s'arrêter à Lisieux pour aller s'agenouiller au pied des autels de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, à Lisieux, et c'est pourquoi nous en recommandons la lecture tout particulièrement aux jeunes gens et aux jeunes filles, qui ont besoin de modèle pour diriger leurs pas et à qui la vie édifiante de Thérèse pourra servir de phare.

G.-E. M.

LES BEAUX-ARTS À QUÉBEC

par ALPHONSE DESILETS



M. H. Ivan Neilson
Directeur de l'École des Beaux-Arts, à Québec.

Si, après la cession du Canada à l'Angleterre, quelque patriote aux visions lointaines eût prédit que la Nouvelle-France ne mourrait pas de sitôt, j'imagine quel concert de railleries eût salué sa prophétie idéaliste. Et s'il eût ajouté que non seulement la langue et la foi et les moeurs, mais aussi le génie de la vieille France latine survivrait aux ravages de la tempête, je soupçonne qu'on eût taxé son discours d'insensé ou de traître à l'esprit de la nouvelle allégeance.

Et pourtant, combien juste aurait été cette prévision. Car, la sève immortelle des générations purifiées par l'épreuve a germé dans le sang valeureux dont le sol vierge était imprégné. Et l'érable a grandi, plus beau, plus fier, plus prolifique encore. Il protège, de son ombre symbolique, les jardins où s'épanouissent la langue avec la foi, les traditions inspiratrices, l'expansion économique, l'industrielle activité, le culte des beaux-arts.

A Québec, au berceau de la civilisation européenne, les beaux-arts ont marqué la gradation de notre acheminement vers les hauteurs de la pensée qui confine au génie. Non point que nous ayons produit de ces grands cerveaux à transcendance souveraine, mais nous avons su conserver la grâce avec le goût, le sens esthétique, l'affinement des concepts et l'idéal de réalisation artistique inhérents à toute culture gréco-latine et française. L'esprit cultivé de chez nous est foncièrement classique.

Aussi, n'est-il rien d'étonnant qu'en peinture comme en architecture, en sculpture, en musique et en poésie, nous ayons gardé l'empreinte des grands maîtres. Que l'École de Saint-Joachim, il y a déjà deux siècles et demi, ait formé des artistes et des artisans, maîtres des principes dont l'influence se retrouve dans nos anciennes églises, nos vieux manoirs et nos grands édifices publics.

* * *

Aujourd'hui l'enseignement des beaux-arts à Québec et à Montréal est mis à la portée de tous, grâce à nos deux grandes Ecoles. Ces foyers de lumière esthétique ont un double but, et leur programme tend aussi bien à révéler des aptitudes et à développer des talents qu'à fournir des connaissances générales et à cultiver le goût chez le peuple. En effet, un grand nombre d'élèves suivent chaque année les cours de dessin, de modelage, de peinture et de sculpture, d'architecture même, qui s'y donnent par des professeurs compétents et dévoués. Quelques-uns de ces élèves émergent de la foule des travailleurs du Beau; ils vont se perfectionner en Europe. Et le jour n'est peut-être pas éloigné où d'aucuns projettent de nouveaux

rayons de gloire sur le nom canadien. Mais le plus grand nombre retournent à leurs foyers, y emportant plus d'idéal et un sourire illuminé par les reflets de cette culture esthétique qui leur permet d'exercer un sens critique plus juste et de corriger des anomalies ou d'orienter leurs compatriotes vers un culte plus élevé de la beauté créée et du bon goût industriels.

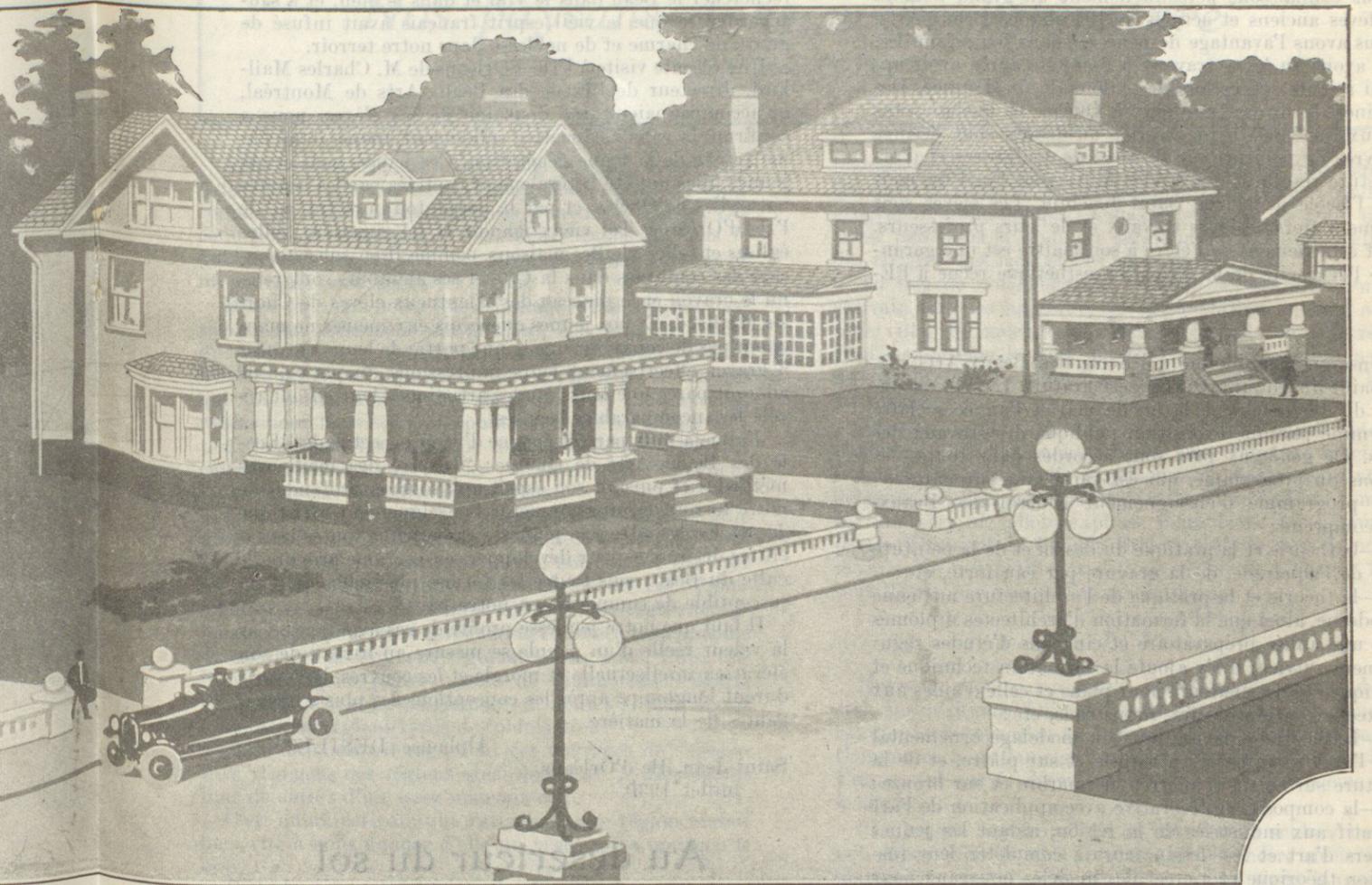
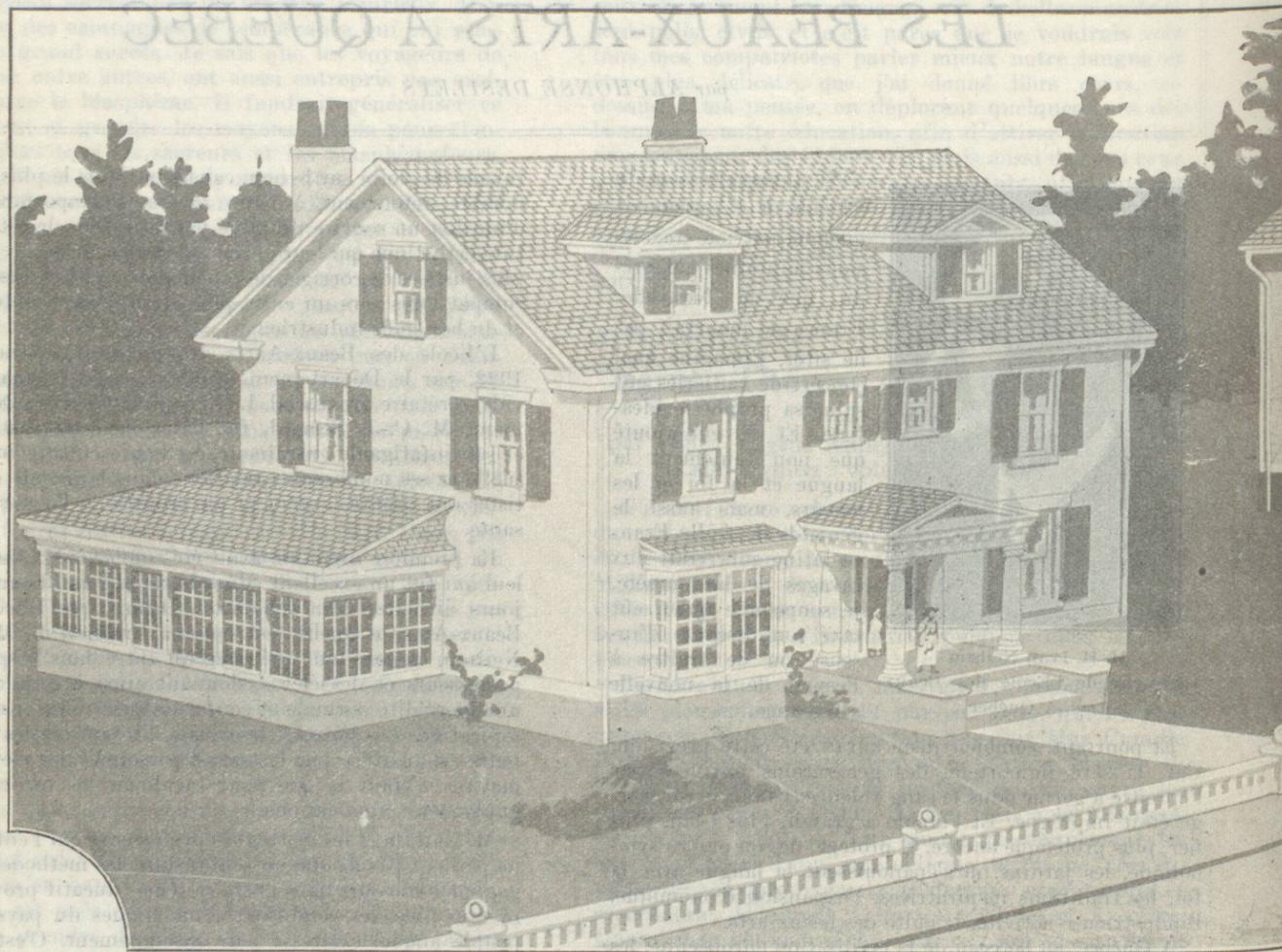
L'École des Beaux-Arts de Québec fut fondée en 1922, par le Département de l'honorable Athanase David, secrétaire provincial. Le sous-ministre de ce Département, M. C.-J. Simard, fut l'âme de cette institution et son infatigable entraîneur. Sa haute culture intellectuelle et ses nombreuses relations dans le monde des artistes ont profité largement au progrès de l'oeuvre naissante.

La première direction avait été confiée à M. Jan Baileul qui fut un excellent administrateur, aux heures toujours difficiles d'un tel début. Depuis que l'École des Beaux-Arts de Québec est sous la direction de M. Ivan Neilson, un sens tout québécois est entré dans l'esprit des professeurs et des élèves, donnant ainsi à cette maison une mentalité normale et conforme aux traditions et aux aspirations des nôtres. Désormais, l'intention des fondateurs est justifiée par le travail personnel des élèves, les maîtres n'étant là que pour inculquer les principes et guider leurs applications.

M. Neilson et les distingués professeurs qui l'entourent ne perdent pas de vue un seul instant les méthodes pédagogiques en cours dans notre système éducatif provincial, ni non plus, les conditions économiques du pays et du peuple auquel s'adresse leur enseignement. C'est pourquoi, ne posant pas en "maîtres" mais prêtant leur science et leur talent au service de la Province, ils font oeuvre vraiment féconde. C'est aussi pourquoi l'honorable M. David et le sous-secrétaire, M. Simard, ont eu raison de mettre en eux toute leur confiance.



Skieur. — D'après un plâtre d'un élève de l'École des Beaux Arts, à Québec.



GENRE DE CONSTRUCTIONS SUR LE BOULEVARD DES ALLIES DANS LA VILLE DE QUEBEC

Enfin la Ville de Québec, par une résolution du 22 août 1930, décide de construire un tuyau collecteur au drainage du Blvd des Alliés, et elle terminera ces travaux dans un court délai. Par cette décision, la ville se rend à une ordonnance qui lui avait été signifiée en 1926, par le docteur Alph. Lessard, Directeur du Service Provincial d'Hygiène.

Tout déversement d'égoût à découvert dans la rivière-Lairet cessera, et cette rivière sera assainie conforme aux règlements d'hygiène.

Le Conseil de Ville procure un grand soulagement à la population de cette partie de la Ville, et spécialement aux résidents du Blvd des Alliés et à tous les propriétaires de lots à cet endroit qui attendaient l'exécution des travaux réclamés et ordonnés depuis longtemps pour y construire leurs résidences.

Le propriétaire de cette subdivision de terrains profite de l'occasion pour annoncer au public qu'il reprend la vente des terrains qui avait été forcément arrêtée par suite des travaux inachevés. Ces lots reprennent donc leur valeur, telle que déjà annoncée.

Le Blvd des Alliés est situé dans un quartier de la Ville de Québec qui se développe le plus rapidement. Toutes personnes qui désirent se procurer un terrain à bâtir à Québec, devraient visiter cet endroit et se rendre compte de toutes les avantages offerts, et considérer la valeur qu'aurait dans un an ou deux, les terrains qu'on peut acheter maintenant à 50% de leur valeur actuelle.

Le prix de ces terrains sont actuellement de \$375.00 et plus; avec conditions de paiements des plus faciles.

S'ADRESSEZ A :

E. CARON

41, Boulevard des Alliés, Québec

Tél. 2-1229

Rés. 2-6249 J

P.-S. Nous envoyons gratuitement le plan de cette subdivision. Il suffit de remplir le coupon ci-contre

COUPON

M. E. Caron, 41, Blvd des Alliés, Québec.

Veillez m'envoyer gratuitement le plan de la subdivision du Blvd des Alliés.

NOM

ADRESSE

Nous connaissons personnellement un grand nombre des élèves anciens et actuels de l'École des Beaux-Arts, et nous avons l'avantage de pénétrer dans leurs familles. Nous avons vu leurs travaux à domicile après avoir applaudi à leurs succès lors des salons de fin d'année. Des centaines de foyers familiaux à Québec et quelques-uns de ceux que nous avons visités au-dehors sont décorés d'œuvres de peinture, de dessins, de sculptures et d'architecture résultant des études faites sous l'oeil du maître à l'École de la rue Saint-Joachim. Les élèves sont également fiers de leurs travaux et de leurs professeurs. Et cet attachement de l'élève à son maître est une garantie de l'efficacité de la formation esthétique reçue à l'École.

* * *

L'enseignement donné à l'École des Beaux-Arts, 37, rue Saint-Joachim, à Québec, est gratuit. L'école est ouverte du 1er octobre à la fin de mai et l'année scolaire se termine par une exposition publique des travaux des élèves. De généreux prix sont accordés dans toutes les sections du programme, qui est varié sans surcharge.

Le programme d'enseignement général des Beaux-Arts comprend :

1.—la théorie et la pratique du dessin et de la peinture d'art, de l'aquarelle, de la gravure par eau forte, etc ;

2.—la théorie et la pratique de l'architecture ancienne et moderne, ainsi que la formation d'architectes diplômés après une année préparatoire et cinq ans d'études régulièrement suivies ; il s'y ajoute la formation technique et artistique des dessinateurs pour plans et celle d'aides aux architectes, entrepreneurs, industriels, etc ;

3.—la théorie et la pratique du modelage ornemental et de l'art du statuaire sur argile et sur plâtre, et de la sculpture sur bois, sur pierre, sur marbre et sur bronze ;

4.—la composition décorative avec application de l'art décoratif aux industries de la région, aidant les jeunes ouvriers d'art et les dessinateurs à compléter leur instruction théorique et à créer des modèles nouveaux pour meubles, tapisseries, peinture décorative, serrurerie, imprimerie, lithographie, ébénisterie, broderie, dentelle, textiles, papiers peints, céramique, linoléum, dorure, reliure, enluminure, etc ;

5.—la pratique de la peinture décorative murale et autre, fresques, panneaux, etc ;

6.—des cours spéciaux et conférences sur les sciences appliquées à l'architecture ; perspective ; anatomie artistique ; histoire de l'art.

Enfin, on y forme des professeurs de dessin à vue qui peuvent obtenir leurs diplômes après quatre années d'études.

Les cours sont de deux séries : ceux des élèves réguliers, concourant pour les diplômes ; et ceux des élèves libres dont les leçons se donnent généralement le soir.

* * *

L'éducation artistique de la jeunesse devient une nécessité de premier plan à cause des habitudes et des théories matérialistes qui tentent de passer la frontière pour s'introduire chez nous. De crainte que l'américanisme s'empare des générations nouvelles, nos gouvernants se sont hâtés de tendre un palliatif aux jeunes gens et aux jeunes filles de talents remarquables qui sont légions dans la province de Québec. Ces jeunes en sont venus à distinguer la valeur esthétique des styles dans le meuble et les constructions, et à les préférer à trop de formes purement utilitaires et platement symétriques qui nous viennent de la république voisine. Ils ont appris aussi à

rechercher le Beau dans le vrai et dans le bien, et à sauvegarder ce que le vieil esprit français avait infusé de grâce, de charme et de noblesse dans notre terroir.

Une récente visite à l'Île d'Orléans de M. Charles Maillard, directeur de l'École des Beaux-Arts de Montréal, qu'accompagnaient une douzaine de ses élèves, nous a confirmé la valeur éducative solidement ancrée dans l'âme artiste de la jeune génération. Ces jeunes gens et ces jeunes filles ont été littéralement captivés par les beautés naturelles de Québec et par la poésie toujours fraîche de l'Île d'Orléans. Tel vieux manoir et tel cimetière, telles églises et telles vieilles maisons, comme il en subsiste encore des centaines dans la Cité et ses alentours, ont retenu le crayon et le pinceau des talentueux élèves de Charles Maillard. Et nos jeunes québécois eux-mêmes ne manquent pas de consacrer une bonne partie de leurs vacances à graver effectivement leurs impressions du pays qu'ils adorent parce que leurs études artistiques leur en ont révélé les incomparables beautés.

J'aime à finir par cet énoncé d'un prospectus de l'École des Beaux-Arts de Québec : "Inspiré des meilleures méthodes et puisant son esprit aux sources profondes de notre terroir, le programme de l'enseignement artistique de nos Ecoles offre à la jeunesse canadienne toutes les facilités désirables pour développer, en son âme ardente, le culte du Beau, sous toutes les formes plastiques qu'il est susceptible de comporter en notre pays."

Il faut que notre jeunesse profite de ces avantages. Car la valeur réelle d'un peuple se mesure au niveau de son élévation intellectuelle et morale et les œuvres de l'esprit durent longtemps après les conceptions les plus extravagantes de la matière.

Alphonse DESILETS.

Saint-Jean, Île d'Orléans,
juillet 1930.

Au déserteur du sol

IAMBES

O lâche déserteur de l'ancestral domaine,
Qui vends la terre où tu naquis,
Tu mérites vraiment que ma voix te malmène !
Quoi ! troquer l'héritage acquis
C'est être ingrat, c'est être fol !
Des ancêtres virils, venus ici de France
Pour y coloniser ce sol,
Ignorant héritier, fils à courte mémoire,
Tu méprises les durs labeurs.
La ville offre à tes yeux son mirage illusoire :
T'attire à ses charmes trompeurs.
Prends garde ! Arrête-toi ! ne sois pas insensible :
Écoute la saine raison :
Tu veux vendre ta paix, ton bonheur, crime horrible !
En cédant ton humble maison.
Rends son or à l'habile étranger qui t'assiège :
Renonce à l'indigne marché ;
Tu perdrais à l'échange, en tombant dans le piège
Où le juif te fait trébucher.
La terre est un royaume à ceux qui la possèdent
Les occupants en sont les rois.
C'est abandonner tous leurs droits.
C'est à leur trône dire adieu, quand ils la cèdent ;
De la famille c'est trahir la dynastie,
C'est être traître à ses aïeux.
Reste maître chez toi, roi de la Laurentie !
L'étranger te fixe des yeux,
Te voulant déloger de l'ancestral domaine,
Que tes pères t'avaient conquis !
Plutôt que d'être serf, ô, mérite sa haine !
Garde le sol où tu naquis !

Montréal, 6 décembre, 1918.

Casimir HEBERT.

Nos paysans dans notre littérature

Par DAMASE POTVIN

Nous vivons, chacun le sait, sous le règne des spécialistes qu'on appelle aussi des techniciens ; et les écrivains, comme les autres, ont été amenés à suivre le régime. Les conditions économiques y sont pour beaucoup, mais le public s'en aperçoit peu ; car il ne sait jamais comment ni pourquoi sont écrits les livres.

Même ici, dans notre jeune Canada Français, nous assistons au phénomène suivant : un écrivain, en dehors du talent personnel qu'il peut avoir et qui lui permet d'écrire ses livres, doit avoir une ou plusieurs spécialités qui lui permettront, entre deux oeuvres, d'occuper sa plume pour le compte du public et... de ses éditeurs.

Aujourd'hui, l'on s'occupe tout spécialement des spécialités géographiques et les vacances d'été appellent l'attention sur nos diverses régions.

Un tout "récent paru" "*Héliar, fils des bois*", de Mlle Marie LeFranc, l'auteur de "Grand Louis l'Innocent" qui gagna le Prix Fémina en 1927, nous a fait explorer avec grand intérêt la pittoresque région du Lac Tremblant et nous a donné comme un motif au regret légitime que nous pourrions éprouver de l'absence trop sensible de ces livres absolument régionaux chez nous. Puis, est-il nécessaire de parler encore de l'immortelle "Maria Chapdelaine" de Louis Hémon qui nous a si bien décrit l'une de nos régions types de colonisation ?

Mais de quel oeil regardent ces ouvrages de "spécialités" les gens des régions ainsi décrites?... Répondons tout de suite : d'un assez mauvais oeil.

C'est qu'un écrivain qui s'attache à une région réussit bien vite à nous donner d'elle un visage plus vrai que le vrai.

Il devient tout-à-fait vain de chercher la marge possible entre le modèle et l'image. C'est le portrait qui compte.

Les habitants de certaines régions se sont fâchés des livres qu'on a consacrés à leur petite patrie. Ainsi, en France, les gens de cette partie reculée de la Bretagne qu'on appelle la Brière, en veulent encore à Alphonse de Chateaubriand pour son pourtant si beau livre LA BRIERE couronné par l'Académie Française. Il avait trop fidèlement décrit les moeurs, les coutumes, les habitudes journalières, le langage des habitants de cette région. Dans le même ordre d'idée, il n'eut pas fait bon à notre pauvre Louis Hémon de se présenter aux gens de Péribonca, s'il eût pu le faire. On lui eut montré ce qu'il en coûte parfois de chercher à partraire trop fidèlement ses héros.

Nul n'est prophète dans son pays et l'on reçoit aujourd'hui l'enfant prodigue plus souvent avec des cailloux qu'avec du bouillon de veau gras.

Mais les indigènes trop chatouilleux ont tort, et ce sont les prophètes qui font l'histoire. Les gens de la Brière et du lac Saint-Jean auraient eu deux mots à dire à Alphonse de Chateaubriand et à Louis Hémon ! C'est leur droit. Pourtant, LA BRIERE et MARIA CHAPDELAINÉ sont des portraits de pays d'une émouvante ressemblance.

Un peintre célèbre ayant terminé un portrait le tendait à son modèle en disant : "Et maintenant, tâchez de

lui ressembler". Il y a plus de vérité qu'on ne croit dans ces mots et nous ne savons pas pourquoi cette seconde géographie humaine que les spécialistes sont en train de tisser pardessus la première serait moins vraie que celle des rivières, des lacs, et des montagnes...

Au lieu de nous formaliser contre le portrait qu'un écrivain fait des habitants de la population de telle ou telle ville, des moeurs et coutumes de telle ou telle région, souhaitons le jour où, chez nous, ce ne sera pas une insulte de dire d'un livre qu'il est fait pour être lu en voyage.

Car, aujourd'hui, la seule école littéraire qui compte, c'est l'école où l'on montre la vie par tranches, exacte, telle qu'elle est, ici et là, et personne ne doit avoir honte de sa vie. Si l'on prend la littérature d'aujourd'hui comme une série de photographies, nous avons droit, nous particulièrement du Canada Français, d'être fiers de nos moeurs, de nos petites traditions, de notre langage ; le tout décrit par nos écrivains régionaux.

* * *

Notre langage, par exemple. Tel qu'on l'a écrit et décrit, jusqu'aujourd'hui dans notre littérature, en général, gardons-nous d'en avoir honte. N'en rougissons pas. Comparons-le au langage populaire de telle région de la France, tel que le décrivent certains écrivains même à la mode...

"La langue populaire" a-t-on dit, "est la seule vivante". Aussi, rien de plus émouvant, en notre siècle de maniérisme, que d'entendre parler le bon vieux langage canadien-français des campagnes, si simple dans sa forme, par un homme du peuple resté fidèle aux antiques traditions françaises transplantées voilà des siècles en un coin d'Amérique où parfois on les sent encore vivre avec cette acuité qui fait que la Nouvelle-France d'autrefois, pour ceux du pays des aïeux qui nous visitent, doit leur paraître une province de la vieille France...

Qu'on nous permette un souvenir personnel.

Un très vieux du Saguenay, voilà quelques années, me racontait son "établissement" sur les bords de la Baie des Ha ! Ha ! Il était venu de Charlevoix à la suite des vingt-et-un héroïques fondateurs du Saguenay agricole, et il s'était fixé à Saint-Alphonse de Bagotville qui était alors un beau gros village. Il me racontait ses débuts, mais surtout ceux des "Vingt-et-un" qu'il avait connus pour la plupart dans sa jeunesse. Jamais je n'ai pris tant de plaisir à un récit. En tout, le naturel charmant de la narration, de l'attitude, des gestes.

* * *

Le vieux parlait comme il avait appris et comme il avait toujours parlé, tâchant toutefois de soigner plus qu'à l'ordinaire ses mots et ses tournures de phrases, comme, d'ailleurs, l'on s'efforce de faire, semble-t-il, dans la vie courante du cultivateur bas-canadien qui cherche par les faibles moyens dont il dispose, à atteindre une perfection relative autant dans l'exercice de son

dur travail que dans sa façon de vivre mieux ou aussi bien que ses voisins, surtout s'il vien des vieilles paroisses où l'on se pique de "civilisation". En somme, le vieillard parlait le véritable langage populaire bas-canadien tel qu'on l'observe dans les comtés québécois du versant nord du Saint-Laurent, où il se conserve sans les anglicismes qui naissent de l'approche des villes ou des centres industriels. Il y allait tout naturellement, sans effort de recherche dans le mot et dans la phrase, ne se servant que des termes dont il connaissait exactement le sens, donnant à ses phrases la construction qui exprimait sa pensée et ses sentiments.

C'était une claire après-midi d'un mois d'octobre exceptionnellement beau en Amérique du Nord. Les érables avaient pris leurs teintes de fauve, de roux et de mauve et toute la campagne se reposait dans un silence et une grandeur tragique et calme de la nature laurentienne qui va s'endormir pour au moins six mois sous une chape de cinq pieds de neige. De bonne heure, ces après-midis-là, l'ombre et la brume noient les plis des collines et des coulées et comme un fauve qui regagne à pas allongés et feutrés son repaire au fond des bois, la noirceur marche vite au long des pentes; la brume a tôt fait d'enrouler sa filasse grisâtre autour des quenouilles dorées des peupliers et des érables, et l'on voit le crépuscule monter, rapide, vers les dentelles déchirées des monts laurentiens du nord.

Et, dans le silence recueilli du jardin où nous étions assis, c'était tout un enchantement pour moi et comme un rêve flottant que d'entendre la voix chevrotante de l'octoœnéaire, avec des mots qui lui montaient tout droit du cœur, dévider l'écheveau des souvenirs de sa vieille vie de joies simples, d'obscurs sacrifices et de peines journalières.

Lorsque l'on fouille aux profondeurs encore trop inexplorées du langage populaire bas-canadien, que l'on voudrait bien, en certains milieux, assimiler à un patois, on éprouve le plaisir que doit ressentir le botaniste quand il découvre des plantes rares, dans les anfractuosités d'un rocher... Il ne vient pas à l'idée du botaniste de faire de ses découvertes des plantes d'ornementation. De même, n'entendons-nous pas faire jouer à notre langue populaire un rôle qu'elle ne peut ni ne doit remplir, comme nous ne souhaitons pas de la voir fleurir en nos chaires et s'épanouir dans nos salons à la mode.

Mais pourquoi chercher, sans motif, sous le simple prétexte de prétendu bon langage, à épurer le parler populaire des populations rurales du Canada Français, en ridiculisant certains mots qui semblent trop rocailleux, rococos, mais qui ne sont pourtant ni des anglicismes, ni des fautes contre le français, du moins la vieille et bonne langue française du temps des fondateurs de la colonie canadienne. Que l'on fasse, tant que l'on voudra, la guerre aux anglicismes, dans les campagnes comme dans les villes, mais que l'on réfléchisse quand il s'agit de porter des coups à de prétendus "canadianismes" qui sont le plus souvent des mots de pur français, désuets si l'on veut, mais qui sont les derniers restes de la survie française du XVII^e siècle; ces mots-là, et ces expressions, et ces tournures, qui sont restés dans nos campagnes canadiennes, sont bien à leur place. Ce serait une faute que de les en chasser. On leur a déjà trop fait la guerre.

Mais il existe quand même encore des coins du "pays

de Québec" où l'on parle en toute liberté la bonne langue du terroir, l'idiôme vulgaire dont on dit souvent et avec raison qu'il est la vieille bonne langue de Louis XIV. Et tous les dialectologues avoueront qu'un récit dans ce langage, sans les affreux anglicismes, sans les termes trop modernes, si inhabilement employés souvent, est un charme. Et si peu patois est cette langue du terroir québécois qu'elle peut être comprise par le plus instruit des Français de la France moderne. Car tous ces vieux mots incultes, ces désuétudes tournures de phrases, s'ils sont oubliés, s'analysent aisément et se comprennent sans effort.

Nos populations rurales, en laissant modifier leur langage primitif, abdiquent, croyons-nous, leur caractère distinctif; car il ne faut pas être profond philologue pour savoir qu'un accord latent existe entre le mot et le caractère d'un peuple au point de vue historique et, très souvent, sous l'aspect ethnique. De même que l'histoire de la parole est l'histoire de l'homme dans ce qu'il a de plus intime, l'analyse de cette parole à l'état naturel n'est que l'analyse de sa pensée sous sa forme la plus simple et la plus palpable; et ce n'est que par ce précis de la parole inculte que le peuple canadien peut être reconnu par son côté le plus individuel.

Aussi, est-ce l'essence même de l'âme canadienne-française que je saisisais dans ce récit d'un vieux Canadien du "pays de Québec", né, élevé et qui a vécu dans un des trop rares coins du Canada Français où l'on a conservé instinctivement, de génération en génération, la langue que parlaient les aïeux venus de la vieille France, et où d'anciennes gens sont restés si français qu'il n'y a pas cinquante ans, des vieux vivant en des paroisses au nord de Québec demandaient à des étrangers qui leur rendaient visite des nouvelles du roi de France.

Les cloches

AU CLOCHER DE ROVIGO

O cloches, vous aurez des frissons d'agonie
A l'heure du supplice atroce et rédempteur,
A l'heure redoutable et cependant bénie
Où le monde paraît devant le Créateur.

Que dans ces tristes jours de la Semaine Sainte
Votre respect muet nous fasse souvenir
Que le deuil résigné ne connaît pas la plainte.
Quand Dieu courbe les fronts, c'est qu'il les veut bénir.

Cloches, réveillez-vous en fières envolées
Le Christ s'est levé de son divin tombeau!
Chantez le son nouveau de vos voix consolées,
Le monde rajeune berce un espoir nouveau.

Confiants comme vous en ce Dieu qui pardonne
Avec le calme sûr et consolant des forts,
Après des noirs cercueils nous attendrons qu'il donne
Le soleil d'un matin de Pâques à nos morts.

O cloches du clocher vous êtes un symbole,
De choisir votre lieu, Dieu semble avoir pris soin;
Et ne la prodiguez que pour l'office saint,
Conservez pieusement votre immense parole.

BISKRA

Biskra est la première oasis à l'entrée du désert du Sahara, en Afrique. C'est une ville européenne entourée de villages arabes. Ces villages sont remplis d'arbres fruitiers (dattiers, oliviers, figuiers) de diverses espèces qui forment, autour de la ville, un bocage de six milles carrés d'aire. Biskra est à 630 kilomètres d'Alger.

Géographiquement, Biskra est situé à 37° 20' de latitude nord et 3° 22' de longitude est. Son altitude au-dessus du niveau de la mer est de 111 mètres.

C'est un havre ouvert sur le désert, un havre exposé en plein midi, qu'un demi-cercle de montagnes et de collines protège des trois autres côtés.

Au levant, "la joue rose" de l'Ammar Khaddou (1,925 m.) dont la teinte justifie le nom, à l'heure crépusculaire; au nord-est entièrement dénudées, les hauteurs du M'ta Chicha, d'une altitude de 225 à 370 mètres; du septentrion au couchant, la curieuse chaîne des Gazelles, Djebel bou Ghzel, dont le point le plus élevé, Es Linah, le plateau n'atteint que 503 mètres.

C'est au pied de ce massif, à 7 kilomètres de Biskra que jaillissent des eaux chaudes sulfureuses, qui ont une température de 46° centigr. et un débit de 1,500 litres à la minute. C'est l'Hamruan Lahahine (Thermes des Saunts); les Romains l'appelaient l'Ad Pescinau.

En l'an 647, les Arabes, sous les ordres du lieutenant Okba ben Nafi, vinrent de l'Arabie pour conquérir l'Afrique à la foi nouvelle.

Les nomades ont leurs tribus distinctes et ils sont encore nombreux. Il y a aussi des nègres que l'on croit venir du Soudan, esclaves qui sont libres maintenant et se mêlent aux Arabes.

* * *

On y cultive un peu d'orge, mais pour les besoins particuliers seulement. Il y a aussi quelques jardins potagers, mais c'est le dattier qui est la seule chose importante à Biskra; les autres cultures sont délaissées. Le dattier est la grande et pour ainsi dire la seule ressource du pays.

Partout où il y a de l'eau, les dattiers (phomis dactylefera) abritent sous leurs palmes des grenadiers, figuiers, abricotiers, orangers, vignes montantes, des rosiers, des légumes. Plus on s'éloigne au sud, moins il y a d'arbres fruitiers. Seul le palmier règne.

Le dattier exige des soins précis et minutieux pour donner un échange de lourds régimes qui assurent, au début de l'automne, toute une année d'alimentation complète.

Au printemps, le *dakkar* ou palmier mâle fleurit en produisant une rame blanche de fleurs agglomérées, enve-

loppées de pollen. Au cœur de chaque régime de palmier, on fixe une grappe de fleurs et quand le régime, en se développant, rompt le lien fixé à son extrémité, l'oeuvre de la fécondation est accomplie.

Le palmier doit avoir le pied dans l'eau et la tête dans le feu. Cet arbre supporte des températures de 7' à 8' au-dessous de zéro, mais il ne saurait se passer, pour fructifier, d'été très chaud et sec; l'humidité de l'atmosphère lui est nettement défavorable; de là l'infériorité des dattes du littoral tunisien, tripolitain et égyptien.

Le palmier de rapport se reproduit par des rejetons appelés *djebbar*, autour du tronc; on les arrache et les replante pour obtenir de nouveaux sujets. Le sud constantinais a le privilège d'avoir les meilleures dattes; celles de Biskra et de l'Oued-R'hir et du Souf n'ont pas de rivales.

Nombreuses sont les variétés, 101 à 105 en Tunisie, depuis les muscades et transparentes "deglatnoeir" jusqu'à l'humble datté sèche des déshérités. C'est la première qui s'exporte et sert à la consommation européenne.

Parmi celles que l'on doit consommer sur place, les "letikna" extrêmement sucrées, qui ne se conservent pas et rassasient vite, et dont on extrait une sorte de miel que l'on conserve sous forme de pâte dans des peaux de boucs. Les *mouchdejla* sont des dattes sèches.

Enfin, avant de mourir, le palmier femelle donne un sirop "lagui" ou vin de palmier, qui fermente très vite et est très capiteux. Le bois du palmier est fibreux et ne peut être utilisé en menuiserie. On s'en sert pour faire des poutres.

L'Arabe est musulman. Les Berbères sont aussi musulmans, mais ils ont pris du Coran ce qui leur plaît. Le Cadi est souvent obligé d'interpréter à sa mode la loi du prophète.

* * *

Il y a une paroisse pour la population européenne à Biskra: le clergé séculier y est si peu nombreux qu'il ne peut faire de mission proprement dite auprès des indigènes.

L'on trouve aussi, à Biskra, un hôpital et un ouvroir indigène. (1) Les enfants de l'ouvroir ont une leçon de morale chaque jour, mais il faut être excessivement prudent pour ne pas les blesser et les éloigner des religieux et religieuses.

A l'ouvroir, depuis un an, il y a une école ménagère pour les fillettes de très bonnes familles. On espère y ouvrir un pensionnat avant longtemps. L'exemple des grands sera puissant sur le peuple.

(1) Les deux sont sous la direction des Soeurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique.

Petit à petit, dans cent ans peut-être, il y aura des chrétiens. Il faudra des Pères Blancs. Six seulement s'occupent des Arabes, actuellement; ils sont trop peu nombreux.

La ville de Kiskra appartient au gouvernement civil, mais les territoires du sud dépendent du gouvernement militaire.

L'Algérie, le Sahara, sont des possessions françaises. La Tunisie est encore sous le protectorat français.

Moyens de subsistance: le commerce de la datte; les tissus, tapis indigènes ne comptent guère. La datte est la chose importante de Biskra.

En hiver, Biskra est un pays idéal. Le thermomètre accuse rarement une température inférieure à 40° cent. Les mois les plus froids donnent une température variant entre 28' 1' et 9° 3 cent.

Mais en été, il y a un très bon système de chauffage! En mai, le thermomètre monte à 35° 8; en juillet, jusqu'à 47°, 48°.

La rivière l'Oued Biskra vient des montagnes de l'Aurès. Le lit de la rivière est sec à peu près toute l'année, mais à la fonte des neiges, elle monte sur les rives plus vite qu'un cheval au galop; on l'entend gronder de plusieurs kilomètres. C'est un des affluents de cette rivière qui donne l'eau à Biskra.

Il y a des sources tout près de Biskra. On est à y faire des travaux de canalisation.

* * *

Un trait pour terminer.

Un Arabe regagne son gourbi, le soir, à la brunante, après une journée harassante de travail.

Le capuchon de son bournous est rempli de dattes qu'il déguste, chemin faisant.

Arrivé à un ruisseau qu'il doit franchir, il sort une bougie qu'il allume, afin de suivre le sentier tracé par une planche dont les extrémités reposent sur les deux rives.

A la lumière de la bougie, il regarde une datte avant de la croquer. Elle fourmille de vers et il la jette loin de lui. A trois reprises, le même manège se répète, et à chaque inspection il voit le fruit rempli de vers.

Alors, philosophiquement, il souffle la bougie et continue goulument à manger des dattes.

.....

Pourquoi faut-il aussi toujours chercher la petite bête? Si un sens "jouit", inutile pour les autres d'y mettre le nez, ou de vouloir y voir de trop près: les vers et les microbes se fourrent partout.

Soyons aussi sage que l'Arabe qui croque ses dattes dans les ténèbres: laissons dans l'ombre mille petites misères qui ne nous incommoderaient pas si nous savions apprécier toutes les bonnes choses que le Créateur nous donne.

G.-E. M.



Hôpital des Soeurs missionnaires de Notre Dame d'Afrique.

“ L'ASSAUT ”

(à 4 heures 25 du matin)

C'est l'heure... Un sourd roulement de tonnerre se fait entendre et vers nos arrière-lignes, le firmament s'est illuminé comme en un immense incendie. Notre artillerie vient de donner le signal. “En avant!” s'est écrié notre capitaine. Mais sa voix se perd dans les mille bruits de la canonnade. Les obus passent par rafales au-dessus de nos têtes et à travers le bruit du canon, je saisis le crépitement des centaines de mitrailleuses. En deux bonds j'ai escaladé le parapet et me voilà, avec Michaud, un des premiers au-dessus de la tranchée. Notre compagnie prend deux ou trois minutes à se former en ligne de combat et ces minutes me paraissent terriblement longues. A quelques centaines de mètres en avant de nous, des fusées rouges, vertes et jaunes s'élèvent des tranchées allemandes. L'ennemi avertit ainsi son artillerie, ses supports, ses réserves de notre attaque. Un projectile éclate à quelques mètres de nous et un de nos officiers, le lieutenant Gatien, tombe blessé gravement. Nous n'avons pas le droit de lui porter secours; c'est le devoir des brancardiers. Le fracas de la canonnade m'emplît les oreilles. L'air vibre tout autour de nous et il me semble que sous nos pas la terre tremble. Je suis par moment sous l'impression que je fais un rêve affreux et que je vais reprendre contact avec la réalité...

Sur notre droite, la Cie A, plus lente que nous à escalader le parapet, s'avance à près de soixante mètres en arrière, ce qui occasionne un saillant dans notre ligne et il pourrait en résulter des événements fâcheux si nous prenions ainsi contact avec l'ennemi. Nous recevons l'ordre de nous étendre sur la droite, ce qui a pour effet d'espacer les unités. Quand notre ligne est bien établie sur la droite, nous recevons ensuite le commandement d'appuyer lentement sur la gauche. Nous avançons maintenant sur le terrain balayé par notre artillerie. Le sol a été affreusement labouré. Pas un mètre de terrain n'est resté intact. Nos projectiles ont creusé des entonnoirs de près de neuf pieds de profondeur.

Nous atteignons la première ligne ennemie. Un spectacle indescriptible s'offre à notre regard. La tranchée existe à peine. Tout a été démoli. Des cadavres gisent à demi ensevelis sous des débris de parapet. Des blessés se tordent dans des convulsions atroces... Quelle horrible chose! Nous franchissons la première ligne ennemie sans nous arrêter. En avant de nous, notre barrage d'artillerie sème toujours la mort et la ruine. A travers la fumée des explosions, j'aperçois des Boches qui s'enfuient. Dois-je faire feu? J'éprouve un instant de pitié pour ces malheureux qui, comme nous, ont laissé des êtres chers là-bas dans leurs foyers. Et puis, j'en ai déjà tant vu de ces cadavres étendus sur le terrain. Pourtant... c'est la loi de la guerre. J'épaule mon fusil et fais feu... Un instant après, je vois un soldat allemand qui s'abat. Est-ce une de mes balles qui a atteint son but ou est-ce un éclat d'obus qui l'a frappé? Je n'en sais rien.

Mes camarades qui n'ont pas aperçu ce coin de tranchée s'avancent à l'assaut des tranchées de support. J'ai cru apercevoir derrière moi un officier de ma compagnie. Je me glisse dans sa direction. En effet, il apparaît tout près de moi, un pistolet à chaque poing. Je lui fais signe en lui montrant la direction de la tranchée ennemie. Il a

compris et s'avance doucement vers moi. Tout à coup, nous entendons une vive fusillade tout proche. L'officier s'élance et m'entraîne avec lui. Ah!... l'horrible chose... Une de nos sections de la deuxième vague d'assaut munie d'une mitrailleuse s'est avancée dans la tranchée de communication et vient d'ouvrir le feu sur le groupe d'Allemands qui ont surgi d'un abri après le passage de notre barrage, et que j'ai aperçu il y a quelques minutes. Tous sont là maintenant, morts ou blessés. Ils sont tombés les uns par-dessus les autres et forment une masse grouillante à travers laquelle coulent des filets de sang. J'en ai vu un porter la main à sa poitrine et tomber à la renverse dans l'entrée de l'abri. Il me semble que les traits de cette figure atrocement crispée par la douleur ne s'effaceront jamais de ma mémoire.

Je songe tout à coup à mon ami Michaud. Qu'est-il devenu? Je ne l'ai pas revu depuis que nous avons escaladé la tranchée pour nous élancer à l'assaut. Je suis vivement inquiet à son sujet. Nous avons dû nous séparer lorsque notre capitaine a donné l'ordre de nous étendre sur notre droite.

Je rejoins quelques camarades, mais personne ne l'a aperçu. Si au moins il ne lui est pas arrivé malheur. Nous atteignons une ligne de chemin de fer. Les rails ont été arrachés, tordus et lancés dans toutes les directions.

Le soleil brille maintenant au firmament. Le beau soleil de Dieu, il répand ses chauds rayons sur ces scènes de carnage, ces champs de dévastation et de ruines comme s'il voulait se railler de la folie des hommes.

10 heures du matin

Je viens de retrouver mon camarade Michaud sain et sauf. Avec quelle joie nous nous sommes revus. Tous nos objectifs sont maintenant atteints. Nous venons d'enlever le deuxième support allemand où nous avons fait une cinquantaine de prisonniers. Tous ont la figure hagarde, les yeux fous comme s'ils sortaient d'un enfer. La plupart d'entre eux sont blessés. Un jeune prisonnier dont la figure n'est plus qu'un paquet de chairs meurtries lance des plaintes pénibles. Un autre dont une jambe a été arrachée pousse des faibles plaintes qui font mal au cœur. Un peu plus loin, un des nôtres, un jeune soldat de notre ancien 189^{ème}, un compagnon de Valcartier et de Digate, gît au fond de la tranchée, horriblement mutilé. Son chapelet enroulé dans sa seule main valide, il prie tout haut. De temps à autre, il pousse un cri: “Maman, Maman!” puis quand les souffrances sont trop fortes, il appelle la mort... Je me sens chavirer le cœur devant un tel spectacle, je ne puis supporter plus longtemps la vue de tant de souffrances. Je m'éloigne avec des sanglots plein la gorge... Nos soldats sont maintenant au travail afin de mettre la dernière tranchée en bon état de défense, car il faut s'attendre à des contre-attaques que l'ennemi ne tardera pas à déclancher. J'aperçois tout à coup adossé au parapet un soldat du 24^{ème} Canadien, soutenu par un soldat allemand. Sa poitrine mise à nu laisse voir une large blessure recouverte d'un léger pansement. Le sang coule de sa blessure et ruisselle

sur ses vêtements, puis s'égoutte dans la tranchée. Sa figure a pris une teinte de cire et ses lèvres sont couvertes d'une écume rougeâtre. Il balbutie des paroles que nous entendons à peine... C'est fini... Il n'en reviendra pas, un éclat d'obus lui a traversé la poitrine de part en part, et je suis surpris de le voir encore vivant. Près de lui, le prisonnier qui le soutient est lui aussi blessé gravement. On dirait que ces deux soldats, ennemis l'un et l'autre, voudraient se réconcilier dans la mort. Ce tragique spectacle m'émeut infiniment. Je ne sais ce qui se passe en moi, j'ai vu depuis ce matin mille horreurs, Je ne puis comprendre comment, au milieu de tant de victimes, je suis encore vivant et pas même blessé.

L'attaque se poursuit par des bataillons de notre brigade qui ont comme objectifs les derniers supports allemands. Notre tranchée est maintenant en assez bon état de défense. Devant moi s'ouvre l'entrée d'un abri profond qui n'a pas encore été visité. J'obtiens de mon commandant la permission d'y descendre en compagnie d'un autre soldat. Notre commandant nous avertit d'être prudents car il peut encore y avoir des Boches qui s'y tiennent cachés. Nous descendons, munis d'une bougie allumée et de grenades. Il n'est resté personne au fond de l'abri. Pendant que mon compagnon s'empare d'un clairon et d'un pistolet d'officier pendus au mur, moi je râfle tout ce qui se trouve sur une table, papier, cartes postales, service de toilette comprenant rasoir, blaireau, etc., un casque à pointe, des bouteilles de liqueurs, que j'enfouis dans un sac. Ma collection de souvenirs de guerre est complète. Je dissimule le sac derrière une large planche, puis nous remontons vers la tranchée. J'avertis le commandant que l'abri est tout à fait recommandable pour y installer les Quartiers Généraux de la compagnie. Il descend à son tour et en prend aussitôt possession.

à 2 heures de l'après-midi

Nos communications téléphoniques sont maintenant établies avec les Q. G. du bataillon et les autres compagnies.

En attendant mon tour de devoir à l'appareil, je pourrai donc prendre un peu de repos. Je sens que j'en ai grand besoin après notre pénible marche d'hier soir, notre longue nuit sans sommeil et toutes les péripéties de l'assaut. Je ressens aussi beaucoup la faim et je songe tout à coup que je n'ai pris aucune nourriture depuis mon départ de Marqueffles. J'inspecte mon sac et j'y trouve des biscuits encore tout trempés par la pluie de la veille, et quelques boîtes de conserves dont j'ai eu la bonne idée de me prémunir avant mon départ. Mon repas terminé, je m'étends dans un coin, mais malgré mon intense fatigue, je reste longtemps sans dormir. Tous les événements de cette journée tragique me flottent dans l'esprit et chassent le sommeil. Finalement, mes paupières trop lourdes se ferment.

Mais je viens à peine de m'endormir qu'une formidable explosion secoue notre abri. Des appels retentissent au dehors... "La contre-attaque!"... "Tout le monde là-haut, et baïonnette au canon!" s'est écrié notre capitaine. Les soldats en grande hâte s'élancent vers la sortie, leur masque, leur casque mal ajustés et se répandent

dans la tranchée. Il fait maintenant au dehors un vacarme infernal. Les mitrailleuses crépitent et les canons grondent terriblement. Notre artillerie, toujours à l'alerte, a donné au premier signal tout son rendement. C'est un déluge de projectiles de tous genres qui s'abat à ce moment sur l'ennemi. L'artillerie allemande tire aussi sans répit et ses obus balayent notre parapet. La tranchée est heureusement étroite et profonde et offre peu de chance à la chute des obus.

Le bombardement dure près d'une heure puis diminue peu à peu. Des rapports nous parviennent de la ligne de feu. L'ennemi a été repoussé avec de grandes pertes. Comme nous retournons à l'abri, nos communications téléphoniques sont rompues. Je suis désigné avec Michaud pour aller les rétablir.

A un certain endroit, le tir de l'ennemi a été très précis. La tranchée a été bouleversée et nous sommes forcés de marcher à découvert. Quelques balles sifflent à nos oreilles. Nous trouvons la rupture de nos fils près d'un emplacement bétonné ayant servi de poste de mitrailleuses à l'ennemi. Il s'est livré là un terrible combat, car le terrain est jonché de cadavres d'Allemands et de Canadiens. Parmi les morts, je reconnais un camarade signaleur, frappé d'une balle en plein front. Un filet de sang a coulé sur sa figure et s'y est figé, semblable à une coupure de sabre. Comme nous réparons les fils rompus, un grondement de tonnerre se fait entendre et une formidable explosion soulève des masses de terre à vingt pas de nous. Un sifflement plus aigu nous frôle, et un large éclat d'acier vient s'enfoncer dans le sol en faisant un trou profond entre mon camarade et moi. Nous restons un instant pétrifiés, car un intervalle d'un pied nous séparait l'un de l'autre. Notre travail terminé, nous retournons en hâte à notre compagnie sous un feu violent, pour constater que les communications ne sont pas encore rétablies. Les fils ont dû se rompre en arrière de nous. Je me sens peu de courage pour retourner aussitôt affronter la mort. Cependant je ne puis refuser puisque le devoir me l'ordonne.

Très haut dans le ciel bleu, un de nos aviateurs survole les tranchées allemandes. Il est entouré de flocons blancs produits par l'explosion des obus, mais cela ne semble pas le troubler car il continue sa randonnée puis retourne vers nos lignes.

Nous parcourons la tranchée jusqu'aux abords d'un village en ruines. A dix pas d'un boyau de communication, un caporal de mon peloton gît dans un trou d'obus, un bras arraché et une blessure au front. Un de ses compagnons est mort près de lui dans une large flaque de sang. Le caporal se plaint horriblement et nous supplie de le tirer de là. Il est tombé là le matin au cours de l'assaut. Il nous est impossible de sacrifier notre tâche pour lui porter secours, et il nous faut l'abandonner là, dans un tel état. Nous lui promettons de lui envoyer immédiatement des brancardiers. En le quittant, je sens les larmes me monter aux yeux... Quelle horrible chose que la guerre!...

Extrait de *Souvenirs et impressions de ma vie de soldat*, A.-J. Lapointe. (Voir plus loin, quelques notes au sujet de ce livre dans *Bibliographie*.)

FEMMES PUBLIQUES

Par G.-E. MARQUIS

Si ce titre vous offusque, voilez-vous la face et passez à la page suivante.

Homme public — femme publique, n'est-ce pas tout comme? "Sauce for the goose is sauce for the gander".

Puisque "ces dames" veulent jouer à l'émancipation, s'extérioriser, se *hucher* sur les tréteaux ou tribunes publiques, elles doivent s'attendre à se voir affubler d'épithètes descriptives, tout comme les hommes publics.

Quels sont les domaines où elles n'ont pas pénétré depuis un quart de siècle et surtout depuis la Grande-Guerre, domaines exclusivement réservés, jadis, aux hommes?

Par nécessité, tout d'abord, elles ont remplacé, de 1914 à 1918, les hommes, dans les bureaux, à l'atelier, aux champs, aux affaires et ont appris à se débrouiller seules et à s'assurer une liberté qu'on leur avait refusée jusque là.

La fin de la guerre aurait dû faire cesser cet état de choses, mais non, la femme y avait goûté et bonjour le foyer, les petits, la cuisine, les soins ménagers.

Habitée au port de la culotte masculine, elle prend à tous les jours du galon et il n'y a plus rien de sacré aujourd'hui pour certaines femmes-sapeurs.

La dernière campagne fédérale en a vu dix se présenter comme candidates et faire face aux assemblées les plus tumultueuses où les brocards les plus salés étaient lancés à ces femmes... ivres de popularité.

Du coup, tout le respect dont on entoure, d'ordinaire, la femme, chez nous, disparaissait et c'est à qui s'évertuait à la traiter en femme publique.

Quand la femme sort de son rôle, elle doit s'attendre à des horions et à voir son prestige baisser.

Ayant obtenu le droit de voter au fédéral, les femmes, ou plutôt quelques ambitieuses — dix en tout dans les 245 divisions électorales du Canada — ont fait la campagne électorale, mais plusieurs d'entre elles n'ont pas été loin sans battre... la campagne.

Pendant quelque temps les hommes se sont demandés ce qui sortirait de cette tentative et comment le bon sens ordinaire des femmes accepterait de prendre les nouvelles responsabilités de femme-député.

Déjà, le Sénat possédait une femme et la Chambre des Communes une autre.

Auraient-elles des compagnes au prochain parlement fédéral?

Le bon esprit féminin a triomphé. Il n'y a rien de changé. Sur dix candidates, une seule a triomphé au vote populaire: Mlle Agnès Macphail, qui était déjà à la Chambre des Communes depuis deux parlements.

Les femmes des dix divisions électorales où il y avait des candidates auraient bien pu les élire, puisque le vote féminin, dans la plupart des divisions, dépasse le vote masculin.

Mais elles n'ont pas voulu, et c'est tant mieux.

Elles ont prouvé, par ce geste, qu'elles savent encore apprécier la mission qui leur est dévolue, et pour laquelle elles ont été créées: celle de reines du foyer et de mères de famille.

Dans ce milieu, elles accomplissent une oeuvre méritoire et contribuent au maintien intégral des liens conjugaux, gage qui assure la pérennité de la famille canadienne dans la paix, l'harmonie, le respect et l'attachement des rejetons qui en sortiront.

Ce résultat du dernier scrutin n'est pas le moins remarquable, chassant de nos esprits la préoccupation qui hantait certains socialogues de chez nous et de maintes éducatrices de nos maisons d'enseignement: la Canadienne accepte de voter mais elle ne tient pas à s'afficher comme candidate, sur les hustings et encore moins à jouer le rôle de femme publique, même dans le sens le plus propre du mot.

Mesdames, vous avez donc tout notre respect et notre admiration.

Souffrez que je vous offre mes félicitations en même temps que je vous présente mes respectueux hommages.

Vous êtes toujours le plus riche actif du Canada — et le sel qui conserve les plus saines traditions de nos foyers canadiens.

BIBLIOGRAPHIE

“Souvenirs et Impressions de Ma Vie de Soldat”, par le lieutenant A.-J. Lapointe, “Fusilliers du St-Laurent.” Edition Edouard Garand, 1423 à 1427 rue Ste-Elisabeth, Montréal. 128 pages.

J'avais déjà parcouru plusieurs volumes de guerre et, franchement j'en étais quelque peu rassasié. Dans la plupart, l'on nous apprend à prendre en dégoût, tout ce qui se rattache à ces grands conflits humains, et à la fin, je me demandais avec inquiétude si leur lecture n'avait pas plutôt pour effet de tuer le patriotisme que de l'aviver. Certains auteurs ne songent plus, dans leurs récits de guerre, qu'à faire un étalage truculent, savant, si l'on veut, mais tellement chargé de choses nauséabondes que l'on ne peut en tourner certaines pages sans se tenir un mouchoir parfumé sous le nez. Je sais qu'il y a des écrivains modernes qui appellent ça “des tranches de vie”, comme s'il était nécessaire d'avoir toujours devant soi certains tableaux qui portent plutôt à la répulsion qu'à l'admiration. Bref, disons que trop de narrateurs ont voulu faire leur Zola, et c'est pourquoi j'en étais arrivé au point que j'avais besoin d'avoir une bonne recommandation, au sujet de l'un de ces livres, avant de me décider à l'ouvrir.

“Les souvenirs et Impressions” du lieutenant A.-J. Lapointe, que j'ai lus tout d'un trait, m'ont réconcilié quelque peu avec les auteurs de la Grande Guerre. Non pas que le jeune lieutenant des “Fusilliers du St-Laurent” soit un as littéraire. Il n'a pas lui-même cette prétention, mais il a le mérite d'avoir été trois ans au front, dans les tranchées; d'avoir connu le rude métier de soldat et gagné ses galons dans la mêlée.

Le lieutenant Lapointe, je l'ai déjà dit, n'est pas un grand écrivain, mais il est si simple dans son exposé, que l'on se sent prend à l'estimer, quand on le voit si courageux, si honnête, si dévoué et surtout si admirable dans ses convictions religieuses. Ce n'est pas qu'il en fasse un étalage désordonné pour s'attirer des compliments ou pour toucher les coeurs trop sensibles. Non, mais il ne craint pas de prier, d'aller à la messe, de communier chaque fois que l'occasion lui en est procurée, et lorsque la fatigue, l'épuisement, les corvées inhumaines lui sont imposées, et que son courage fléchit, qu'un murmure s'échappe de ses lèvres et qu'il vient bien prêt de désespérer, il se ressaisit bientôt, son regard se tourne vers le Ciel et en demandant pardon à Dieu de ces moments de défaillance, il Lui offre ses souffrances pour la grande cause qui défend. Il y a des pages remarquables sous la plume du lieutenant Lapointe, bien que les descriptions soient courtes, trop courtes même, et les images quelque peu fugitives. L'auteur n'est pas un grand sentimental, ni un philosophe à tout crin, mais sa langue est simple et, en quelques coups de crayon, il nous fait assister aux principaux événements dont il a été témoin pendant ses trois années de combat.

On trouvera, dans le même numéro, quelques pa-

ges que nous reproduisons de son livre, où l'on verra ce que c'était qu'un *Assaut* pendant la Grande Guerre.

Nous félicitons bien cordialement le lieutenant A.-J. Lapointe, tout d'abord pour le courage dont il a fait preuve au cours de son engagement au front et aussi pour la peine qu'il s'est imposée en écrivant ses souvenirs et impressions, et nous souhaitons que son volume soit répandu à profusion. C'est d'ailleurs le voeu adressé par M. l'abbé Philippe Morin à l'auteur, en guise de préface, aux toutes premières pages de son volume. Voici ces paroles: “Je souhaite que les Canadiens français lisent ces notes, écrites au jour le jour, à mesure que les événements se passaient. Ils verront que nos petits soldats peuvent se comparer avec avantage à ceux d'autres races; que la bravoure, l'endurance, l'esprit français ne sont pas dégenerés chez les nôtres; que les meilleurs sentiments n'étaient pas absents des camps canadiens”.

G. E. M.

Jadis et aujourd'hui

“Il fallait jadis la laine de quatre moutons pour vêtir une femme; il ne faut plus que la soie d'un ver à soie”, dit un humoriste. A quoi un économiste riposte: “Pas même un ver à soie, mais une branche de sapin; car la soie des temps présents, c'est presque toujours de la soie artificielle, faite de fibre de bois”. Ni l'un ni l'autre n'a tort. Et les trois quarts et demi de la soie vendue aujourd'hui est fabriquée dans des laboratoires et des usines où l'on fait subir toutes sortes de transformations à la pâte de bois. D'autre part, le vêtement féminin s'est modifié de singulière façon, depuis une soixantaine d'années, et même moins que cela. Où sont les crinolines, les robes amples, longues et aujourd'hui inimaginaires, du temps où l'impératrice Eugénie était la suprême élégante? Il fallait alors plusieurs vers à soie ou plusieurs moutons pour vêtir une femme. Une association d'assureurs de New-York, vient après examen des vêtements d'une quinzaine de femmes choisies au hasard dans la classe moyenne américaine de faire rapport que le poids de l'ensemble de leur toilette ordinaire est de moins d'une livre et demie, — une livre et six onces exactement, tandis que le vêtement complet d'un homme de la même classe varie d'une moyenne de six livres trois quarts, à neuf livres et davantage. Les quatre moutons servent encore à vêtir Monsieur, et la moitié d'un ver à soie, Madame. Et si l'homme voulait être aussi légèrement vêtu que sa compagne, il lui arriverait sans doute ce qu'un caricaturiste a imaginé de représenter dans un dessin qui fait le tour de la presse américaine. Un homme pesamment vêtu s'éponge le front, sous un soleil ardent. Il voit passer deux femmes dont le costume est des plus abrégés. Il veut les imiter, enlève son veston, gilet, faux col, cravate, chemise; et il s'en va en vêtements de dessous, quand deux hommes de police l'attrapent et le traînent au poste, grommelant: “What do you think you are? — A lady!”

CHEZ NOS MEMBRES

Simple Notes d'Actualité

L'une des dernières causeries du samedi soir donnée devant les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres, fut faite par M. H. de St-Victor, agent consulaire français à Québec, qui parla du centenaire de la prise d'Alger par la France. En effet, l'on se rappelle que c'est en 1830 que la ville d'Alger devint colonie française, à la suite d'incidents assez remarquables, que raconta avec beaucoup de verve M. de St-Victor. Nous regrettons que celui-ci ne nous ait pas remis les notes qu'il avait à cette occasion. Nous sommes assurés que nos lecteurs eussent été enchantés d'en prendre connaissance, comme l'ont été, d'ailleurs, les membres de notre Société qui assistaient à cette causerie. Nous, Canadiens français, qui descendons de la vieille France, avons plus de raisons que bien d'autres de nous intéresser au sort des colonies françaises. Après avoir perdu celle de la Nouvelle-France, en 1763, par le traité de Paris, la France faisait la conquête d'une autre colonie considérable, dans le nord de l'Afrique, en 1830. Nous comprenons qu'il est plus facile de travailler au maintien et au développement de cette colonie, car elle est à peine à 27 heures de distance des côtes de Marseille. L'Algérie possède des ressources naturelles considérables et l'influence française a certainement contribué à y développer la civilisation chez les Arabes, et à y introduire des moyens de gagner leur vie qui leur étaient inconnus autrefois. La France retire des profits considérables de l'Algérie, d'où elle importe, entre autres choses, des fruits, des légumes et du vin. Souhaitons qu'un jour M. de St-Victor remette la main sur ses notes et qu'il nous refasse, pour les lecteurs du "Terroir", la causerie qu'il donnait récemment devant quelques douzaines des membres de la Société.

* * *

Dans le dernier numéro du "Terroir", nous avons signalé le fait que M. Georges Bouchard, député de Kamouraska à la Chambre des Communes, avait été admis membre de la Société Royale du Canada. D'autres honneurs ont encore échu au savant professeur, et nous sommes heureux de les signaler ici brièvement.

Le 23 mai dernier, le Conseil Universitaire de Laval le nommait professeur agrégé à la Faculté des Arts, pour l'École d'Agriculture de Ste-Anne-de-la-Pocatière. De plus, le même Conseil lui conférait le titre de docteur es-lettres "honoris causa", à l'occasion de son élection à la Société Royale du Canada.

Mais ce n'est pas tout, comme on va le voir. En effet, le 26 avril dernier, un arrêté royal portant la signature d'Albert, roi de Belgique, lui annonçait qu'on venait de lui décerner la décoration spéciale agricole de première classe de la Belgique. Pour ces trois distinctions nouvelles, nous offrons à M. Georges Bouchard nos vives félicitations et ajoutons que nous avons été fiers du nouveau succès qu'il vient de remporter au cours de la dernière lutte électorale.

M. Onésime Gagnon, M. P., ancien président de la Société des Arts, Sciences et Lettres, aujourd'hui secrétaire du Club Canadien, doit aussi accepter nos vives félicitations pour le succès qui a couronné ses efforts, lors de la dernière campagne électorale. M. Gagnon, en outre d'être un avocat distingué, ancien étudiant de l'Université d'Oxford, en Angleterre, ne compte que des amis à Québec, et les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres, en particulier, se réjouissent du triomphe qu'il vient de remporter. C'est un enfant du comté de Dorchester, qui représentera dorénavant cette division électorale à la Chambre des Communes, puisque M. Gagnon est natif de St-Léon-de-Standon, jolie paroisse située sur les bords de la rivière Etchemin.

* * *

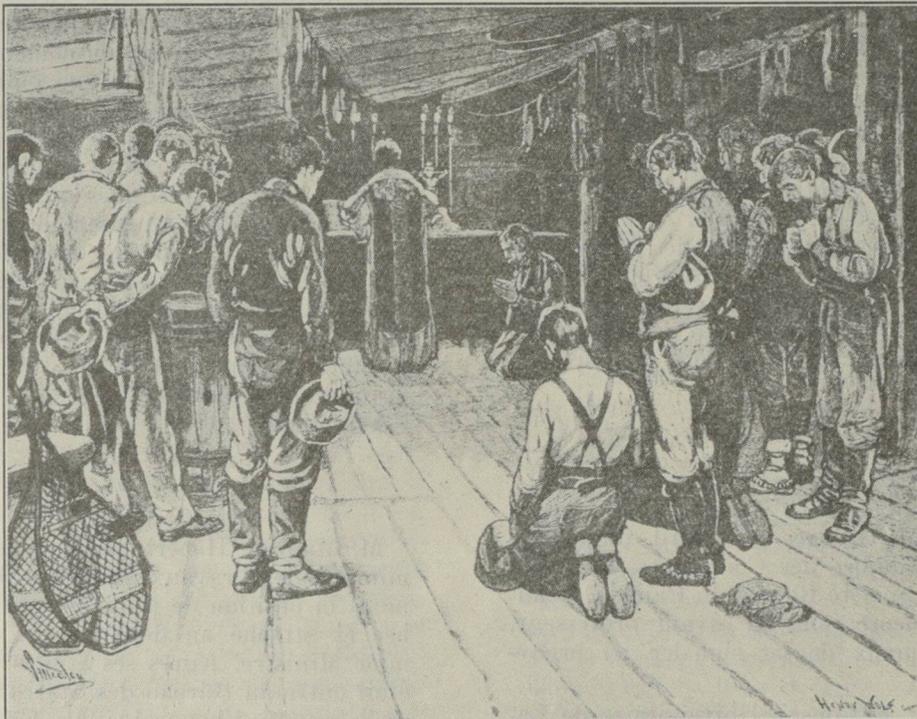
Nous nous réjouissons encore de constater que l'honorable Ernest Lapointe, l'un de nos membres les plus distingués, est sorti victorieux de la dernière lutte électorale et que la division de Québec-Est lui est restée fidèle. Il subit momentanément un revers de fortune, au point de vue politique, mais les plus grands politiciens ne sont pas exempts de ces sautes de vent, et quiconque a lu, entre autres, l'histoire politique de l'Angleterre se rappellera sans doute que les plus grands politiques de ce pays et même ceux qui ont laissé dans l'histoire les noms les plus remarquables, ont été victimes de semblables reculs. Pour s'en convaincre, l'on n'aura qu'à lire celle de Disraéli, plus tard lord Beaconsfield qui s'honorait de l'amitié de feu la reine Victoria, qui l'aida plus tard, malgré son origine, puisque c'était un Juif, et qui devint l'un des premiers ministres les plus remarquables de l'Angleterre.

* * *

M. Maurice Hébert, jadis secrétaire particulier du ministre des Travaux publics et du Travail, a été promu à la position de publiciste de la province de Québec et attaché au département de l'honorable Premier Ministre. Après ses études de droit, M. Hébert était entré au Bureau des Statistiques de la Province, mais quand l'honorable M. Galipeault fut nommé ministre des Travaux Publics et du travail, en 1919, il requit les services de son ancien clerc, M. Maurice Hébert, pour lui servir de secrétaire particulier. M. Hébert s'est surtout fait remarquer par ses écrits, depuis quelques années, dans le "Canada Français", et par un livre qu'il publiait l'année dernière sous le titre de "De livres en livres", lequel contient des critiques littéraires. Les connaissances qu'il a dû acquérir au département des Travaux publics et du Travail lui aideront sans doute à remplir avec fruit, pour la Province, et honneur, pour lui, la nouvelle charge qu'on vient de lui confier. Quoi qu'il en soit, nous lui offrons nos vives félicitations et nous lui souhaitons plein succès.

Lors des derniers exercices militaires au camp Valcartier, le lieutenant-colonel honoraire J.-L. Boulanger, sous-ministre de la Voirie, a été l'objet d'une charmante réception de la part des officiers du Régiment de Montmagny, qui ont voulu marquer par cette fête intime, la joie qu'ils éprouvaient à l'occasion de sa nomination. Quelques jours après, le nouveau titulaire invitait les mêmes officiers du Régiment de Montmagny et quelques autres officiers de la 13e Brigade d'Infanterie à une fête chez lui, dans sa nouvelle demeure de la rue de la Tour, fête au cours de laquelle lui fût présentée sa commission d'of-

ficier honoraire du Régiment de Montmagny. La famille Boulanger, de St-Charles de Bellechasse, fait honneur à son nom, à sa paroisse et à son comté, puisque, en outre du sous-ministre de la Voirie, elle compte encore un de ses membres, Oscar, qui vient d'être réélu député de Bellechasse à la Chambre des Communes, avec une forte majorité. Un autre de ses membres, après avoir été officier dans le 22e au front, où il se distingua, est aujourd'hui l'un des instructeurs les plus estimés du même régiment, à la Citadelle. Il n'y a pas à dire, le rang de la Hétrière, de St-Charles, donne de bons produits canadiens.



La messe dans un camp de bûcherons de jadis.

L'APPEL AU MORT⁽¹⁾

A mon ami Alfred Gibault.

C'était en août 1898. Revenant de visiter des malades au lac Caribou, dans les Laurentides, à quelque trente milles de chez moi, j'arrêtai saluer mon vieux guide William Aubé. En m'apercevant, il s'écria : "Bonjour ! Bonjour ! monsieur le docteur, venez-vous faire un tour de pêche ?"

— Vous savez bien, mon cher William, que la truite ne mord pas dans le mois d'août.

— Moé, monsieur le docteur, je connais un lac où ça mord en tout temps, et de la belle ! Il désignait avec ses mains une longueur d'environ deux pieds.

— Et comment le nommez-vous ce fameux lac ? lui demandai-je.

— Il y en a qui l'appellent le *Lac Inconnu*, d'autres, le *Lac Sans-Nom* ; depuis que le vieux Charles Thibeau est mort là, on lui donne le nom, nous autres, de *Lac-à-Charles*.

— Est-ce loin d'ici, William ?

— Oh ! environ sept à huit milles à faire à pied à travers le bois ; on suit un ancien chemin de portage ; y a pas de misère à avoir. A part de ça, j'vas prendre Tom, un vieux cheval de vingt et un ans, un paresseux, un sans-coeur, que je garde seulement pour haler les billots dans les savanes. Y a déjà travaillé de ce côté-là ; y connaît le portage. On va y mettre le bagage sur le dos ; y va s'en aller en avant, et on n'aura qu'à porter nos manches de lignes et le fusil, que j'vas emporter à cause des ours et des loups ; et pis, vous savez, on peut rencontrer un orignal ; y en a ben par là."

Ce guide connaissait mon faible pour la pêche et la chasse et mettait tout en oeuvre pour me tenter.

— William, lui dis-je, vous me rendez bien malade.

— Si vous êtes malade, j'vas vous guérir, monsieur le docteur. Vous m'avez déjà guéri et j'aimerais à vous rendre votre politesse.

J'acceptai.

William donna des ordres à ses nombreux enfants, ordres qui furent aussitôt exécutés. On mit mes chevaux à l'écurie. La femme réussit une omelette au lard qui, avec du bon pain bis, fut vite avalée.

Pendant ce temps on avait amené Tom : c'était, en effet, un vieux cheval blanc, maigre et fourbu ; en un clin d'oeil on lui mit sur le dos deux sacs, l'un contenant nos provisions et des ustensiles de cuisine : poêlon, etc ; l'autre, du foin et de l'avoine, le tout affermi à l'échine de la bête et solidement sanglé sous le ventre.

William, après l'avoir conduit sur la bonne route, lui cria : "Avance, Tom." Le vieux cheval partit lentement, et nous emboîtâmes le pas.

Les vieux chevaux sont comme les vieillards : ils n'aiment pas à voyager, ils préfèrent rester près de la crèche, et Tom regardait souvent en arrière, pris déjà de nostalgie. Nous avons bien fait un mille, quand tout à coup il se retourna, fit un détour pour nous éviter et s'élança au galop, comme un jeune poulain, du côté de la maison.

William courut après, en jurant : "Mon vieux Mardi ! Si j'peux te rejoindre, tu vas en manger une rôdeuse de volée !"

Mais il ne put l'atteindre qu'à la porte de l'écurie. Après lui avoir administré la correction promise, il le ramena au bout d'un câble.

Nous avions parcouru la moitié de la route, et nous longions un joli lac, de nom inconnu lui aussi. La chaleur était grande et Tom voulut aller boire. William me dit : "Laissons le faire y s'en ira pas à c't'heure."

Tom entra dans l'eau et but à longs traits, puis il avança plus loin et but encore. Il était sur une belle "batture" de sable et semblait s'y plaire beaucoup, car il jouait en frappant l'onde de ses sabots. William me dit : "Les sacs touchent à l'eau, si y va plus loin, on va perdre nos provisions." Je voulus m'élancer pour aller le chercher, William me retint : "Ne faites pas ça, monsieur le docteur. Tom nage comme un canard et si vous y allez, y va traverser le lac : notre voyage sera manqué. J'vas l'appeler plutôt."

Il se mit à siffler, puis à lui prodiguer les épithètes les plus tendres : "Viens icitte, mon Tom, viens icitte mon bon vieux Tom. T'es-t-un bon cheval, va ! Viens icitte, j'vas te donner d'la belle avoine ! J'te battrais plus jamais !" Puis il ajouta plus bas : "Si j'peux t'mettre la main sus l'corps, tu vas en manger une autre rôdeuse de volée !" Tom nous regardait, puis avançait encore plus loin, en secouant sa vieille tête dure de côté et d'autre, comme s'il avait voulu dire : "Non ! Non ! Non !"

Tout à coup on le vit se diriger à grands pas du côté du rivage, dans la direction de la maison.

William qui avait deviné ses mauvais plans, courut l'attendre dans un endroit où le sentier était rétréci et saisit le câble. Il lui administra une nouvelle correction, mais notre bucéphale avait le cuir dur, et les coups ne s'enregistraient pas plus sur sa vieille fourrure que les menaces ou les promesses sur son faible cerveau.

Tous ces contretemps nous avaient retardés et quand nous atteignîmes le *Lac-à-Charles*, le soleil se couchait.

Il y avait là un *chantier* en bois rond, abandonné, dans lequel étaient restés un poêle tout rouillé avec ses feuilles de tuyau percées, une table boîteuse, deux *beds*, lits en bois brut cloués au mur, et quelques tronçons de billots servant de sièges.

— C'est icitte qu'on va passer la nuit, me dit William. J'men vas attacher Tom solidement après un arbre au bord du lac, puis couper du bois pour le poêle et des branches de sapin pour mettre dans les *beds*. J'vous assure qu'on va être ben, monsieur le docteur."

— J'en suis certain, répondis-je, car rien ne me fait plus plaisir que ces excursions dans les forêts. Moi, je vais préparer le souper."

Je fis du café et je tranchai le lard et le bon pain de ménage que sa femme avait mis dans le sac. Le tout, arrosé d'un verre de whiskey, fut dévoré à belles dents. Tombant de fatigue, je me jetai sur mon lit de sapin.

La nuit était venue tout à fait. Nous n'avions pour toute lumière que celle du feu achevant de se consumer dans le vieux poêle et les rayons de la lune entrant par la porte laissée entr'ouverte, à cause de la grande chaleur développée par la cuisson des aliments.

William alluma sa pipe et commença à raconter ses aventures de chasse et de pêche ; puis il parla de ses *jobs* (entreprises) de chantiers, des quantités de billots qu'il

(1) Extrait de "En guettant les ours", du Dr Edm. Grignon.

avait coupés, de l'argent qu'il avait gagné ici, qu'il avait perdu là.

Soudain, il me demanda: "Mais, monsieur le docteur, vous avez connu le père Charles Thibeau?"

—Certainement que je l'ai connu.

—Savez-vous qu'il a été tué icitte?"

—Comment est-ce arrivé, William?"

—Il y a six ans, il avait pris une *job* des McClaren pour couper des billots. Il était après abattre un arbre, à environ cent pieds en avant de c'chanquier icitte, sur le bord du lac (je vous montrerai la souche demain matin). Il avait mal fait sa coupe, l'arbre est tombé sus lui et y a défoncé le crâne. Ses hommes l'ont transporté sus l'*bed* où vous êtes couché et il est mort presque aussitôt."

Je me signai dévotement et fis une courte prière mentale pour ce pauvre colon que j'avais bien connu.

—C'est malheureux, dis-je à William, car c'était un bien brave homme.

—Pardon, monsieur le docteur, moé, j'vous dis, sus l'respect que je vous dois, que c'était une vieille canaille.

—Comment ça?"

—Comment ça? monsieur le docteur, c't'homme-là m'a fait perdre au delà de deux cents piastres, pour des provisions que j'y avais avancées pour ses chanquiers, et y a jamais voulu me les payer.

—S'il ne vous a pas payé, mon cher William, c'est parce qu'il a été malheureux dans ses entreprises et qu'il était trop pauvre pour vous rembourser: il faut lui pardonner.

—Jamais! Jamais! Pensez-vous que c'est drôle, monsieur le docteur, pour un pauvre père de famille, qui a quinze gueules à nourrir (moé, ma femme et mes treize enfants) de perdre une somme pareille? Jamais j'y consentirai, à moins... à moins... qu'il vienne me le demander.

Puis, baissant la voix, il m'interrogea. "C'est-y vrai, monsieur le docteur, que les âmes de ceux qui ont été tués par meurtre ou par accident viennent, la nuitte... rôder autour d'la place où y-z'ont reçu leur coup de mort?"

—C'est une croyance assez répandue, William.

—Bon! dit-il, en élevant la voix, c'est l'temps tandis que j'sus icitte, de régler mes comptes avec lui."

Il se leva, comme mû par un ressort, franchit la porte et se dirigea à grands pas du côté de la souche fatale.

La nuit était calme. Pas une brise. Pas une ride sur le miroir du lac, argenté par les rayons de la lune. Nous entendions de temps en temps, seulement, le clapotis fait par une truite bondissant hors de l'eau, la plainte languoureuse d'un huard, ce cygne mélancolique et si gracieux de nos lacs laurentiens, l'hululation d'un hibou perché dans un arbre, près de notre abri, ou le hurlement lointain d'un loup criant sa faim au fond des bois.

J'étais inquiet de mon guide; je le savais téméraire, qu'allait-il faire?"

Presque aussitôt, sa voix forte et sonore, déchirant le silence de cette nuit pathétique, retentit: "Charles Thibeau! Charles Thibeau! Charles Thibeau!!!" L'écho des montagnes encadrant la nappe des eaux répéta par trois fois le nom du trépassé, et par trois fois le hibou répondit: Hou! Hou! Hou!... Hou! Hou! Hou!... Hou! Hou! Hou!

—Viens icitte, Charles Thibeau! J'veux te parler!! Tu m'as volé deux cents piastres! J'te les donnerai jamais! jamais! à moins que tu viennes me demander de te les donner... Tu viens pas?... Tu réponds pas?... Eh ben! continue à brûler au fond du purgatoire ou de l'enfer!!

Pendant ce monologue, je restai songeur; cette farce sinistre avait duré trop longtemps. J'ai toujours eu le respect des morts et je ne souffre pas qu'on insulte à leur mémoire.

J'allais rappeler mon guide à l'ordre, quand j'entendis soudain, en arrière de la mesure, des coups redoublés comme si quelqu'un frappait le sol avec une massue, en même temps que des craquements de branches que l'on casse.

Je me demandai: "Serait-ce un ours? Pourtant, un ours n'a point le pas aussi pesant! C'est sans doute un gros orignal qui frappe la terre de ses lourds sabots."

Je pris à tâtons le fusil de mon guide, m'assurai qu'il était chargé, et je sortis à pas étouffés, pour connaître la cause de ce bruit; je regardai et j'aperçus... Oh! Horreur!...

.....

J'ai vu dans ma vie bien des choses terrifiantes. Etudiant en médecine, il y a près de cinquante ans, j'ai aidé à enfoncer les charniers, à violer les tombes pour en enlever les cadavres; à cette époque, où nous n'avions pas les corps de la morgue et des hôpitaux pour faire nos études d'anatomie, c'était une triste nécessité; quelquefois, il m'est arrivé de me trouver seul à une heure avancée de la nuit, dans la grande salle de dissection de l'Ecole "Victoria", poursuivant une étude qu'il fallait terminer, au milieu de dix à douze cadavres étendus sur des tables, les uns couverts de blancs linceuls, les autres nus, la poitrine ouverte, le crâne scié près des yeux. Plus tard, devenu médecin, j'ai vu des agonies atroces, recueilli les derniers soupirs des moribonds, enseveli des corps, entendu des secrets lourds de crimes et de repentirs; appelé la nuit, au loin, pour des personnes torturées par la douleur ou pour des mourants, j'ai longé des abîmes, franchi des torrents rendus furieux par la crue des eaux et menaçant de m'engloutir; j'ai traversé des forêts infestées de loups, et je n'ai jamais connu ce que c'était que la Peur.

Mais quand, dans cette nuit macabre, après cet appel au mort, je regardai dans la direction d'où venait ce bruit, mon sang se glaça dans mes veines.

A l'orée du bois, au milieu des bouleaux, dont les troncs, sous les rayons de la lune, semblaient être les monuments de marbre d'un cimetière, je vis s'avancer à pas lents un forme blanche, un fantôme.

D'une voix étranglée, j'appelai: "William! Venez vite! Vite!!"

Croyant qu'il m'était arrivé un accident, mon guide accourut: "Qu'y a-t-il, docteur?"

—Voyez donc, lui dis-je, là, à l'entrée du bois, cette apparition! N'est-ce pas effrayant ce que vous avez fait là?"

William regarda fixement du côté de la vision. Son attitude exprima d'abord la surprise, puis la crainte, puis le doute.

—J'vas aller voir c'que c'est, dit-il en m'arrachant l'arme que je tenais dans mes mains.

—N'y allez pas, William, n'y allez pas, il va vous arriver malheur!

—J'y vas, dit-il, et si c'est Charles Thibeau, j'veux lui parler.

Et il se dirigea à grands pas du côté du revenant qui disparut dans l'ombre en même temps que lui.

Tout à coup j'entendis un rire nerveux, saccadé, et je pensai que William, frappé d'épouvante à son tour, avait perdu subitement la raison...

Après quelques secondes d'une angoisse indicible, je

vis sa silhouette, émergeant du bois, suivie de près par le fantôme qu'il amenait... par la crinière.

—Ah! Ah! Ah! clamait William, riant aux éclats, c'est mon vieux cheval blanc qui s'est encore échappé; il va en manger une rôdeuse de volée... C'te fois icitte, j'men vas l'enfarger car il est capable de nous laisser tout seuls et de s'en aller à la maison.

Ayant bien lié Tom par le cou et par les pieds et rempli consciencieusement ses devoirs de chef de famille: *Bene castigat qui bene amat*, William revint, tout essoufflé, s'asseoir sur sa bûche.

—Eh ben! monsieur le docteur, dit-il après un instant, le père Charles Thimeau a la tête aussi dure que mon vieux Tom: y a pas voulu se montrer ni répondre à mon appel. Tant pire pour lui, qu'il brûle!...

Fatigué, énervé et aussi honteux de la peur folle que j'avais eue, j'étais furieux.

—William, lui dis-je, ce n'est pas bien ce que vous avez fait là. On ne doit pas injurier les morts, il faut plutôt les plaindre et prier pour eux. Vous savez, je vous l'ai dit déjà, vous avez une maladie qui vous emportera dans la tombe avant longtemps. Vous serez heureux alors que tout le monde vous pardonne et prie pour vous.

William, esprit frondeur, audacieux, n'était pas aussi méchant qu'il en avait l'air; d'ailleurs, il m'était bien attaché et n'aurait pas voulu pour beaucoup au monde me faire de la peine.

Après avoir réfléchi un instant, il me dit d'une voix contrite: "J'cré, monsieur le docteur, que vous avez raison; c'est ben mal ce que j'ai faite là et j'le regrette. Si vous voulez, on va faire une prière pour le père Charles."

Agenouillé sur le plancher de cèdre raboteux, je priai avec ferveur; William répondit avec non moins de piété apparente à mes prières.

Rompu par la fatigue et l'émotion, je me jetai sur ma couche, mais je ne pus m'endormir avant d'avoir entendu un dernier appel de mon guide à son vieil ennemi.

Debout, devant la porte, la tête découverte et la face tournée vers la souche tragique, il répétait, mais d'une voix beaucoup plus calme cette fois-ci: "Charles Thibeau! Charles Thibeau! l'argent que tu m'dois, j'te le donne, on n'en parlera plus jamais, jamais

...Dors, dors tranquille!!!"

Puis, il rentra tout doucement sur la pointe des pieds, comme s'il eut peur de réveiller les morts, et se jeta sur son *bed*, où il ne tarda pas à ronfler.

Le lendemain, William me fit faire, ainsi qu'il me l'avait promis, une pêche quasi-miraculeuse, mais je jurai le ne jamais retourner dans ce lieu d'épouvante.

TROPHEE

De l'Exposition Provinciale,

1929

présenté à

L'Ecole Technique de Québec,

par

LA BANQUE CANADIENNE NATIONALE,

pour l'exposition de divers travaux d'ajustage, forge, fonderie et menuiserie exécutés par les élèves de cette Institution.

**FONDATION DU GOUVERNEMENT
PROVINCIAL**

RETRIBUTION:

\$1.50 par mois en 1ère année

Des bourses sont accordées aux élèves méritants en 2ème et 3ème années.

DIPLOME OFFICIEL

Les cours sont organisés comme suit:

1.—Cours Réguliers:

- a) Cours techniques, 3 années.
- b) Cours des métiers, 2 années.

2.—Cours abrégés: mécaniciens d'auto, 5 mois.

3.—Cours du soir, comprenant de nombreux cours libres. Prospectus sur demande.

ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

185, Boulevard Langelier

QUEBEC

PHILIPPE MÉTHÉ, Directeur

Les Immeubles de Québec

(ENRÉGISRE)

41, Boulevard des Alliés

Téléphone: 2-1229

QUEBEC

A TOUTES personnes intéressées à faire un prêt d'argent de toutes sécurités, nous envoyons gratuitement une liste des propriétés situées dans la Ville de Québec, sur lesquels on peut faire un prêt par somme de \$5,000.00 et plus à raison de 6% ou 6½% d'intérêt sur première hypothèque et avoir la meilleure garantie pour l'argent prêté.

Il suffit de remplir le coupon ci-dessous et nous l'adresser.

COUPON

LES IMMEUBLES ENRG

41, Blvd des Alliés, Québec.

Veillez m'envoyer gratuitement, sans obligations de ma part une liste des propriétés tel que mentionné dans votre annonce.

NOM

ADRESSE

L'inoubliable Bohème : Guenard et Tipotte Lenoir ⁽¹⁾

Me sera-t-il possible de dissiper l'impression de tristesse qu'a dû laisser le récit authentique de cette lugubre aventure que se rappellent les vieillards du village de Saint-Martin, en vous racontant les joyusetés de nouvelles carabinades, à une époque où la bohème constituait une classe tout comme la bourgeoisie?

Au début de mes études médicales, il y a environ cinquante ans, nous avions, mon frère Eugène et moi, notre pension au village Saint-Jean-Baptiste, en haut du marché, qui existe encore aujourd'hui, je crois.

L'étage supérieur était divisé en deux parties: en arrière, une grande salle, où avaient lieu les assemblées politiques et où siégeait le conseil municipal; en avant, sur la rue Saint-Laurent, le logement du gardien du marché, le père Normandin, un homme affable et doux, pesant plus de trois cents livres. Je ne peux pas oublier non plus sa femme, toute petite, mais charmante, ainsi que ses enfants.

Comme toujours, les deux premiers mois se passèrent dans la paix la plus profonde, absorbés que nous étions par nos études. Mais un midi, après les cours, un joli grand garçon blond nous aborda avec un gracieux sourire et nous dit d'une voix convaincante et chaude: "Messieurs, vous êtes en première année, je crois. Moi, je suis un finissant et mon nom est Guénard. Aimerez-vous à avoir ma visite? Je pourrais vous donner de bons conseils et vous aider dans vos études." Nous acceptâmes. Mais mon frère précisa: "Venez nous voir samedi après-midi, vers deux heures, en haut du marché Saint-Jean-Baptiste, c'est notre heure de réception."

—C'est bien, répliqua l'étranger, j'irai samedi prochain.

Consacrant même les dimanches, après la messe basse, à étudier et à transcrire dans nos cahiers les notes prises aux cours ou dans les hôpitaux, nous avions l'habitude de travailler comme des enrégés, tous les jours de la semaine, excepté le dernier, dans l'après-midi. Il fallait bien détendre l'arc un peu, que diable! et nous ne prenions que quelques heures de congé. N'était-ce point raisonnable? Et entre deux et six heures du soir, ce jour-là, les visiteurs affluaient, encombrant nos chambres. Je les revois tous: le grand Jos. Pominville, le gros Omer Guimond, Jos. Sanche, Mastai Gervais, Victor Bourgeault, Marchildon avec sa puissante voix de contrebasse, Guillaume Prévost, le grand Trudeau, Joseph Birtz, le sympathique soprano que tout Montréal a entendu dans ses églises, et plusieurs autres.

Guénard fut ponctuel au rendez-vous. Il tombait bien, car le cénacle était au complet. Saluant ses nouveaux camarades qu'il connaissait déjà par leurs noms, il débuta franchement: "Messieurs, permettez-moi de vous présenter mon bon ami, Joseph-alias-Ti Potte Le Noir, un étudiant de première, qui a été trop occupé jusqu'aujourd'hui pour faire son entrée à l'Ecole."

(1) Extrait de "En guettant les ours" du Dr Edm. Grignon.

LA VILLE DE QUÉBEC ET SON DÉVELOPPEMENT

ADMINISTRATION :

S. H. le Maire, le Lieutenant-Colonel H. E. Lavigueur, président du comité Administratif dont font partie M. l'échevin E. Bouchard, Leader du Conseil, et MM. les échevins A. Drolet, F. Dinan, G. A. Lépine, Dr P. H. Bédard et E. A. Tremblay. Autres membres du Conseil: MM. les échevins P. Bertrand, J. Coulombe, J. Emond, W. Lacroix, A. Noreau, A. Poulin, W. Samson.

Greffier de la Cité: M. F. X. Chouinard. Trésorier et Directeur des Services Municipaux: M. P. N. Verge. Ingénieur de la Cité: M. Edouard Hamel.

DIX-SEPT millions ont été mis à la disposition du Port de Québec pour son amélioration.

Un montant de trois millions huit cent quatre-vingt-dix-neuf mille a été voté, en décembre dernier, par les contribuables pour l'amélioration du trafic et autres services de la Ville.

L'Administration actuelle obtiendra les montants nécessaires pour continuer l'amélioration du trafic dans les rues et pour la construction des drainages nécessaires au développement de la Ville de Québec.

ELLE offre le plus bel endroit possible de tout le Canada à tous ceux qui sont à la recherche d'un local pour se construire une résidence privée.

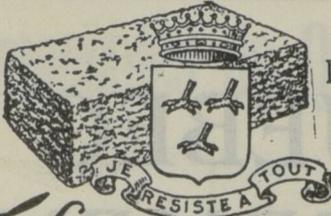
La ville de Québec possède plusieurs rues et boulevards où tous ses services sont installés, où des terrains vacants peuvent être acquis à des conditions exceptionnellement avantageuses.

Plusieurs endroits dans les différents quartiers de la Ville ont été réservés et aménagés pour résidences privées.

La Cité de Québec offre tous les avantages possibles aux industriels et capitalistes.

Une
Brique
de Tuf.

12
Nuances
diffé-
rentes.



La Frontenac

Nos briques sont fabriquées de tuf pur contenant en même temps les éléments chimiques qui, en se décomposant par la cuisson, leur donnent ces tons riches et veloutés.

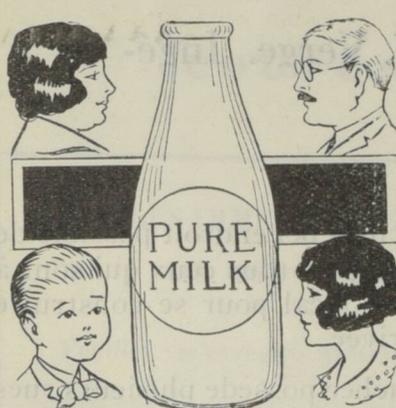
**Brique Rustique — Brique Commune
Terra Cotta**

Cotations et échantillons Grátis sur Demande

BRIQUE FRONTENAC, LIMITÉE

140, rue St-Jean, QUEBEC
TEL. 2-0980
P.-A. GALARNEAU, - - Gérant-Général

LE LAIT PUR



de saveur douce et agréable, est le bien des enfants, pourvu qu'il soit

**CLARIFIÉ
ET
PASTEURISÉ**

Protégez votre famille et tous ceux qui vous sont chers en demandant toujours la

**MARQUE
FRONTENAC
LAIT, CREME,
BEURRE,
CREME GLACEE**

Fournisseurs de la Goutte de Lait et du Château Frontenac.

La Laiterie Frontenac Limitée
142, de l'Église, QUÉBEC Tél. 7175 - 7176

Bureau 2-7595 Développement, Impression
Téls.: Rés. 2-1011 et Agrandissement

W. B. EDWARDS
PHOTOGRAPHE COMMERCIAL
225, rue St-Jean et 9 rue Buade - QUEBEC
Photographie panoramique Illustration de catalogue

Personne ne bougea.

Ti Potte, l'incomparable Ti Potte, pas plus grand que ma botte, "pas plus haut, disait son ami Guénard, que deux petits pots de chambre l'un par-dessus l'autre," ressemblait en vérité à un pot à tabac. Il portait un capot d'étoffe du pays, qui traînait jusqu'à terre, avec des poches assez grandes pour contenir au moins une demi-douzaine de bouteilles de bière. Sous son bras il tenait un énorme bouquin que je reconnus pour un *directory* ou bottin de la ville de Montréal.

Guénard, étudiant en médecine depuis dix ans (je l'appris plus tard), était la fleur des bohèmes. Comme Murger l'aurait aimé! Il possédait une voix de ténor si sonore et si belle, qu'on le comparait à Capoul, le grand chanteur de l'Opéra français, qui, à cette époque, se faisait entendre dans les théâtres de la métropole du Canada.

Ses parents, découragés par la longueur de ses études, l'avaient abandonné à son sort; et pour se faire des revenus, ce pauvre Guénard-Schaunard chantait un peu partout: sur les tréteaux, dans les bazars, dans les bars et même dans la rue.

Des soirs, s'installant dans la lucarne de sa mansarde, en bas de la rue Saint-Laurent, il chantait pour le public des extraits d'opéras, des hymnes patriotiques et même des cantiques. La foule s'agrouvait et l'un de ses amis passait le chapeau dans lequel tombaient, nombreuses, les piécettes blanches. Parfois, la rue se bloquant, les *petits chars à chevaux* s'arrêtaient, et les conducteurs sifflaient pour appeler la police. Peine inutile! Car Guénard, changeant tout à coup de répertoire, lançait des couplets si grivois, si épicés, si dégoûtants, que les filles et les femmes, poussant des cris d'effroi, enfuyaient de toutes parts. Lorsque la police arrivait sur les lieux, les *petits chars* étaient partis, la foule aussi, et le grand ténor avait fermé et sa boîte et sa fenêtre. Ah! les inoubliables scènes!

Ayant rencontré Ti Potte au restaurant de Jos. Poiras, et après que son nouvel ami l'eut chaperonné dans plusieurs bars de la ville en lui payant maintes consommations, Guénard, à son tour, l'avait chaperonné jusque chez nous.

Après la présentation de son compagnon, Guénard ajouta d'un air solennel: "Messieurs, c'est mon banquier!"

Tous ensemble nous nous levâmes afin de rendre hommage au nouveau Pierpont Morgan, et ceux qui avaient des chaises les lui offrirent avec ostentation.

—Que la providence est bonne! Un banquier! Nous allons nous en faire un ami, chuchotons-nous; c'est si consolant d'avoir un banquier quand on est cassé, et cela nous arrive si souvent de l'être!

—Messieurs, reprit Guénard, vous êtes tous des étudiants de première année, je crois; moi, je suis un finissant, comme vous le savez. Est-ce que ça vous ferait plaisir de faire un peu de dissection?

Et plongeant la main au fond d'une des poches du banquier il en sortit un morceau de chair gros comme le

poing, enveloppé dans une gazette ensanglantée.—“Comme vous le voyez, messieurs, c’est un coeur, un coeur humain, que j’ai apporté hier soir de la salle de dissection. Si vous le désirez, je vais vous donner une leçon d’anatomie.

—Très bien, très bien!” s’écrièrent tous les camarades en applaudissant.

Il me semble encore voir notre chambre fort encombrée (nous étions bien une douzaine de carabins dans l’étroit appartement empesté par la fumée des pipes) et entendre la voix de mon frère qui proposa: “Je vais demander au gardien de nous laisser aller dans la salle du conseil pour y faire nos études cet après-midi.”

D’abord, le bon père Normandin parut hésiter, mais il finit par céder, en nous recommandant bien de ne pas faire de bruit, afin de ne pas mécontenter monsieur le maire et messieurs les échevins.

Nous nous installâmes autour de la grande table, sur les sièges des membres du conseil; le nouveau professeur, montant à la tribune, prit le fauteuil de Son Honneur le Maire.

—Avez-vous des scalpels, messieurs? demanda-t-il.

Mon frère répondit que nous n’en avions point, puis qu’en première année nous ne faisons pas de dissection.

—Alors, je vais aller en chercher chez mon bon ami le docteur Vilbon, déclara Guénard. Viens avec moi Ti-Potte.

Ils partirent tous les deux, et, par les fenêtres, nous les vîmes faire un arrêt à deux des auberges Ouimette (les anciens doivent se rappeler que les trois Ouimette, trois frères, tenaient trois débits de liqueurs autour du marché). Puis, ils remontèrent la rue Saint-Laurent, du côté de chez le docteur Vilbon; celui-ci nous raconta quelques jours plus tard que Guénard s’était servi de nos noms pour emprunter ses instruments, et comme le docteur connaissait bien notre frère aîné avec qui il avait fait ses études médicales, il consentit à remettre sans défiance ses scalpels au commissionnaire. Nos gais lurons revinrent bientôt et le professeur reprit son siège.

Entr’ouvrant la trousse, qui contenait quatre couteaux tout neufs et flamboyants, il en saisit un et tenta de fendre le viscère... Criche! Criche!... le scalpel se cassa.

—Ah! ce n’est rien, dit-il.

En reprenant un second, il essaya de pratiquer une incision plus profonde... Crouche! Crouche!... la lame était tout ébréchée.

Après avoir employé les autres instruments et les avoir endommagés comme les premiers, le coeur finit par s’ouvrir, et l’habile démonstrateur d’anatomie nous fit constater que c’était un organe d’ivrogne, d’alcoolique. —“C’est pourquoi, expliqua-t-il, l’endocardie, la membrane interne, est dure, racornie et comme incrustée de pierres, et pourquoi aussi les scalpels de mon bon ami le docteur Vilbon sont tous détériorés. Mais j’arrangerai cela avec lui,” ajouta-t-il, tandis qu’il remettait la trousse dans la poche de Ti Potte.

**Représentant
demandé**

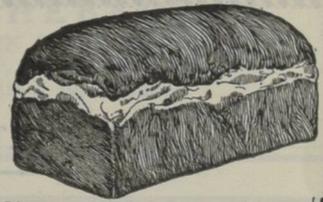
Dans la ville de Québec et sa banlieue, pour s’occuper des annonces à être publiées dans “Le Terroir”. Occasion exceptionnelle de se faire un revenu à Québec, soit en employant tout son temps ou une partie.

S’ADRESSER A:

**“LE TERROIR”,
Limitée**

41, Boulevard des Alliés

QUEBEC



Boulangerie Modèle

HETHRINGTON

PAINS et
PETITS PAINS

Biscuits,
Pâtisseries, Gâteaux

GROS ET DETAIL

Livraison de ville et de campagne

Demandez nos listes de prix

T. HETHRINGTON

— Limitée —

358-364, rue St-Jean

Tél. 2-6636 -- Québec

**La plus importante Librairie et
Papeterie française au Canada**

NOUVEAUX CATALOGUES

Vu le grand nombre de nos catalogues qui sont envoyés gratuitement sur demande, il faut mentionner lesquels vous désirez, et il est très important de donner sa profession ou son occupation en demandant ces catalogues.

Fournitures de classe... en préparation
Mobiliers et fournitures scolaires... 48 pages
Articles de bureau... en préparation
Articles religieux pour écoliers et récompenses scolaires... en préparation

Livres neufs à prix d’occasions:

Littérature, Histoire, Romans, Divers 8 pages

Occasions en livres: Littérature, Histoire,

Beaux-Arts... 8 “

Livres et Albums pour la Jeunesse... 16 “

Littérature canadienne... 36 “

Albums à photographies... 8 “

Articles en cuir... 12 “

Articles divers pour fêtes d’été... 4 “

Articles en papier pour tables et maisons 8 “

Décorations en papier, drapeaux, lanternes 44 “

Décorations pour mariage et anniversaire... 16 “

Jeux de société, Jeux de cartes, etc... 24 “

Jouets, articles de printemps... 24 “

Jeux, Jouets, Bimbloterie, Articles d’été... 32 “

Articles de toilette et autres... 24 “

Il est de votre intérêt de: consulter nos Catalogues recevoir nos représentants visiter notre salle d’échantillons.

GRANGER FRERES, Limitée

Libraires, Papetiers, Importateurs

32, NOTRE-DAME, OUEST, - MONTREAL

DÉPARTEMENT DES TRAVAUX PUBLICS ET DU TRAVAIL

BUREAU DE PLACEMENT PROVINCIAL

229, rue St-Paul,

QUEBEC

Toujours à la disposition des employeurs désirant de la main d'oeuvre.—Personnel courtois et empressé au service des intéressés.

Une visite est sollicitée.

Hon. J.-N. FRANCOEUR,

Ministre

LOUIS GUYON,

Sous-Ministre du travail

IVAN-E. VALLEE,

Sous-Ministre

ALFRED CROWE

Surintendant.

JOS. AINEY,

Surintendant Général

Il est bien entendu que son bon ami ne revit jamais ses outils.

—Maintenant, messieurs les étudiants, regardez bien et écoutez-moi bien.

Intéressés et attendris, nous nous penchâmes tous sur ce pauvre coeur d'ivrogne.

—Voici, messieurs, continua-t-il, le ventricule droit et l'oreillette droite, à droite naturellement; le ventricule gauche et l'oreillette gauche, à gauche, comme de raison. C'est tout ce qu'il importe de savoir. A présent, Ti Potte, paie la traite!

—Qu'est-ce que vous voulez boire? demanda notre richard.

—De la bière, pour commencer, répondit Guénard.

—A la bouteille ou à la mesure?

—A la mesure, c'est la meilleure.

—Je n'ai ni pot, ni cruche, remarqua Ti Potte.

Mon frère lui dit en riant: "Prends le pot qui est sous mon lit, dans ma chambre."

Ti Potte, amenant avec lui son ami fidèle, prit le vase de nuit et s'en fut chez le plus proche des Ouimette. Le banquier déposa avec respect le récipient sur le comptoir de zinc du cabaretier, et lui ordonna de le remplir de bonne bière. Ce dernier, habitué aux farces des étudiants, obéit.

Puis, Ti Potte, mettant la main à son gousset, demanda: "Combien est-ce?" Le gros Ouimette répondit: "Pour la première fois, comme ce n'est que pour rincer le pot, je ne demande rien; quand vous reviendrez, ce sera vingt-cinq cents."

Et passant devant un étal de charcutier, les deux copains y entrèrent pour acheter trois saucissons qu'ils ajoutèrent au breuvage, ce qui lui donnait une apparence qui eût fait rêver Scarron.

Puis, on les vit revenir, Ti Potte portant avec beaucoup de précaution le précieux bocal tout débordant, et Guénard fredonnant de gais refrains.

Les gens qui les rencontraient se pinçaient le nez aussitôt, en s'exclamant: "Pouah! Tas d'écoeurants!" Un homme de police les aborda et voulut leur faire des remontrances, Guénard rétorqua: "Ce n'est pas pis que les étudiants allemands qui boivent la bière dans leurs botte sales". Le constable sourit et les laissa passer.

Et le plaisir commença. Nous avons bien travaillé, bien étudié, surtout l'anatomie de ce coeur alcoolisé; pourquoi ne pas alcooliser un peu les nôtres aussi?

Il y avait dans la salle du marché un vieux piano réservé aux artistes amateurs pour préparer ou exécuter des concerts. Mon frère s'y installa. Et la bacchanale furibonde trois heures durant fit trembler le logis. Comme

Tél.: ATELIER 2-8715 Une visite est sollicitée

JOSEPH HEBERT

ELECTRICIEN LICENCIÉ
Ferblantier, Plombier, Electricien-Licencié
Poseur d'Appareils à Eau Chaude
45, RUE DU PONT, — QUEBEC.

Fondée en 1872

O. Chalifour Inc.

Bois et Menuiserie de Qualité
126, rue Prince-Edouard, — — QUEBEC.

Bandage herniaire perfectionné

"LA MAIN"

Si vous souffrez de hernie, procurez-vous ce bandage.
Homme d'expérience au bureau.

J.-B. MORIN, Enrg.

Tél.: 2-1071 412½, St-Jean QUEBEC.

J.-ROBERT TALBOT, B.S.

VIOLONISTE-COMPOSITEUR

Professeur et Secrétaire de l'école de Musique de l'Université Laval
Membre de la Société Française de Musicologie (Paris)
Brevet d'enseignement de l'Académie de Musique.

192, RUE ST-CYRILLE - QUEBEC

Maladies de la peau et du cuir chevelu

Dr RAYMOND PAQUIN

Ex-élève de l'Hôpital St-Louis, Paris
Médecin de l'Hôpital du St-Sacrement

17, rue St-Jean Tél.: 2-5843 QUEBEC

PRENEZ-VOUS DES VACANCES ? FAITES-VOUS UN VOYAGE DE NOCES ?

OTTAWA — TORONTO
NEW-YORK — ATLANTIC CITY — BERMUDES
HAVANE — PORTO RICO — NASSAU

sont des endroits à visiter.
Demandez aussi la liste complète des croisières: — Autour du Monde, Méditerranée, Indes Occidentales, Amérique du Sud, l'Orient, Hawaï, etc., etc.

Nous représentons absolument toutes
— les compagnies de navigation. —
L'AGENCE DES VOYAGES QUEBEC RAILWAY
14, RUE DU FORT, QUEBEC, P.Q.

En face du Château Frontenac. - Tél.: 2-0082

Nécessité de Protéger Les Forêts Contre L'INCENDIE

Au point de vue économique, la forêt joue au pays un rôle important. Pour cette raison, elle doit non seulement être aménagée avec soin, mais être exploitée avec économie et préservée de l'atteinte du feu.

Pour la protéger adéquatement contre l'incendie, de grandes précautions doivent être prises avec ceux-là mêmes qui ont l'occasion de circuler dans ses profondeurs durant les mois d'été.

Ces précautions ne doivent pas être prises uniquement dans les forêts publiques ou de la Couronne, mais encore dans les bois des particuliers. Les bois des particuliers constituent en effet, dans quelques régions de la province, une importante ressource naturelle et contribuent à l'embellissement du paysage.

MINISTÈRE DES TERRES ET FORÊTS

je n'étais pas doué de talent musical, je me contentais d'accompagner les chanteurs avec deux os de mort, métamorphosés en castagnettes.

Ti Potte, rond comme un pois, tournait dans la place, mimant la danse de l'ours de nos montagnes.

Et tout l'après-midi, "Jules" ou "Zola", peu importe le nom, escorté de deux carabins, fit la navette entre le marché et le bar du gros Ouimette, au grand scandale de tous les habitants du quartier.

Le lendemain le bon père Normandin, les larmes dans les yeux et dans la voix, car il nous aimait bien malgré tout, nous apprit que Son Honneur le Maire le menaçait de lui enlever sa charge de gardien, s'il ne renvoyait pas ses pensionnaires immédiatement.

Nous étions désolés de nous séparer de si braves gens; mais le malheur n'était pas irréparable. Des maisons de pensions à treize, quatorze et quinze piastres par mois, il en pleuvait partout, et notre bagage était si mince que nous n'avions pas besoin, pour le transporter, des *trucks* Baillargeon qui, d'ailleurs, n'existaient pas. Les déménagements d'étudiants s'opéraient en brouettes ou en petites charrettes à bras, ou même à la main, et toujours en chantant. Le même soir, nous étions logés à l'hôtel Paris, un peu plus bas que le marché, encore sur la rue Saint-Laurent qui était le centre du quartier latin.

Ti Potte et Guénard revenaient de temps à autre. Mais une consigne très sévère avait été donnée à Mme Paris de n'admettre personne dans nos chambres pendant la semaine, excepté le samedi après-midi. Ti Potte s'ennuyait beaucoup. Un jour, il confessa qu'il avait rompu avec Guénard, qui lui coûtait trop cher, et ajouta, pleurant dans nos gilets, que nous étions désormais ses deux seuls amis au monde. Pauvre Ti Potte! Il parvenait parfois à enfreindre le règlement et à s'introduire aux heures prohibées, en entrant dans nos chambres sur la pointe de spieds. Il portait toujours son long capot et son gros bouquin sous un bras. Il risquait un petit bonjour: la tête plongée dans nos livres; nous ne faisons aucun cas de lui. Alors, il s'en retournait le coeur gros, n'articulant pas une syllabe. Pauvre Ti Potte!

Il aimait surtout mon frère Eugène, à cause de sa belle voix de baryton et son talent de pianiste; il le trouvait plus gai que moi.

Une fois, il se glissa ainsi doucement jusqu'à lui, en soufflant à son oreille:

—Eugène, ma soeur Aglaé est en ville, tu sais?

—C'est une belle fille, tu sais.

—Je lui ai parlé de toi: elle aimerait ça te rencontrer. Viens donc ce soir.

—Et puis elle joue du piano, ma soeur.

Les yeux d'Eugène demeuraient fixés sur son livre. Il simulait la surdité la plus grave pour ne point répondre.

Ti Potte répéta plus fort:

L'ENSEIGNEMENT MÉNAGER

LA COUPE ET LA COUTURE

Plus que jamais la mère de famille, à la ville, comme à la campagne, doit connaître les secrets de l'art ménager si elle veut garder son monde au foyer et si elle veut réaliser des économies qui lui permettent d'équilibrer le budget familial.

Nos écoles ménagères urbaines et rurales, nos cours de coupe, de couture, d'hygiène, d'aménagement domestique, d'industries textiles donnent aux jeunes filles une formation éducative, et, aux adultes une direction immédiate, dont les bons résultats sont assurés par la science et l'expérience de nos maîtresses d'enseignement et par la parfaite organisation de nos écoles ménagères générales et locales.

Mères de familles, confiez vos filles à l'école ménagère, et profitez vous-mêmes des cours et démonstrations donnés gratuitement par le Département de l'Instruction Publique.

DIRECTION DE

L'Enseignement

Agricole-Ménager

Département de L'Instruction
Publique de la Province

de Québec

SAVEZ-VOUS QUE...

LA BRASSERIE BOSWELL
EST LA PIONNIERE DES BRASSERIES
AU CANADA.

LA BRASSERIE BOSWELL
FUT FONDÉE PAR L'INTENDANT
TALON.

LA BRASSERIE BOSWELL
OCCUPE LE MEME SITE QU'OCCUPAIT
LE PALAIS DE L'INTENDANT.

LA BRASSERIE BOSWELL
PEUT ÊTRE CONSIDÉRÉE COMME
ENDROIT HISTORIQUE.

LA BRASSERIE BOSWELL
EMBOUTEILLE DE LA BIÈRE ET DU
PORTER DE QUALITÉ INSUR-
PASSABLE AU CANADA.

LA BRASSERIE BOSWELL
VOUS INVITE À EN FAIRE L'ESSAI.

UNE NOUVELLE INSTALLATION MODERNE DE PHOTOGRAVURE

..... AMÉLIORANT LES
CONDITIONS DU TRAVAIL ET
UN LOCAL APPROPRIÉ ASSU-
RERONT À NOTRE CLIENTÈLE
LE PRODUIT DE HAUTE QUALI-
TÉ ET LE SERVICE DESIRÉ.
DESSIN, PHOTOGRAVURE
(VIGNETTES), ELECTROS.
STEREOS, WAX ENGRAVINGS.

RAPID-GRIP LIMITÉE

SUCCESSIONS DE QUÉBEC PHOTO-ENGRAVERS LIMITED

AUTREFOIS 421 ST PAUL
MAINTENANT 76 RUE DU PONT
TELEPHONE 27856

—Oui, elle joue du piano, ma soeur.

Mais le tentateur échouait. Assénant alors un coup de poind d'enfer sur la table, il cria à pleine tête: "Oui! Elle joue du piano, ma soeur!!!"

Nous éclatâmes. Et le pauvre Ti Potte nous voyant rire, se mit à bondir de joie tel un petit mouton de la Judée lorsque Israël sortit de la terre d'Égypte.

Nous montrant une pièce d'or, il nous dit: "Tenez! Regardez! Je vians de recevoir un beau vangt piastres en or de mon père pour m'acheter des livres de médecine (il prononçait toujours en *an* les consonnances en *in*). Voulez-vous, on va prendre une brosse?" Puis, il sortit de ses "entrepôts" quatre grosses bouteilles de bière.

En buvant un verre de la blonde liqueur, je lui demandai: "Dis-moi donc, Ti Potte, il me semble que ton père t'en envoie bien souvent de l'argent pour t'acheter des livres; tu devrais posséder, à l'heure qu'il est une jolie bibliothèque?"

—Ma bibliothèque, la voilà! dit-il, en nous désignant le gros bottin qu'il avait déposé sur la table. Je n'ai pas d'autres livres.

—Et pourquoi le portes-tu constamment sous ton bras?

—C'est ban commode pour trouver des adresses de maisons de pension, car on me met souvent à la porte. En même temps, c'est pour montrer à la police que je suis un homme d'affaires, que je ne suis pas un voyou, un loafer. Autrement on pourrait essayer de m'arrêter pour ivresse ou vagabondage.

* * *

Deux années se passèrent. Guénard chantait toujours, mais sa voix avait perdu de son ampleur, de sa rondeur, de sa chaleur, et ainsi que tous les grands artistes à leur déclin, il redescendait avec une rapidité extraordinaire les barreaux de l'échelle: maintenant il ne se faisait plus entendre que dans les bouges du bord de l'eau, dans les lupanars, dans les auberges de troisième ordre, chez Joe Beef ou à l'hôtel Rosco.

Ti Potte, lui, faisait toujours la noce, se promenant sans cesse avec son long paletot et son gros livre de science sous le bras. Mais les plus terribles catastrophes n'avaient pas encore ébranlé la bohème.

Monsieur Le Noir, père, ayant entendu dire que son fiston perdait son temps dans la grande ville, arriva à l'improviste un soir, et lui enjoignit: "Mène-moi à ton école, je veux voir tes maîtres." Il s'imaginait, le naïf paysan, que les professeurs résidaient tous là où ils enseignaient, tout comme les institutrices dans les campagnes.

Ti Potte ne se rappelait plus (l'avait-il jamais su?) où se trouvait la citerne dans laquelle il devait puiser la science dont son intelligence était restée vierge; mais il feignit tout de même de recevoir avec beaucoup de joie l'auteur de ses jours.

C'était un petit pot à tabac en tout semblable à lui, excepté qu'il avait les cheveux gris. À l'égard de la bière et du whisky, il manifestait une prédilection aussi profonde que celle de son fils qui, sous prétexte de le rafraî-

CONNAISSONS NOTRE PROVINCE

La province de Québec possède un admirable réseau routier qui couvre son territoire entier et réunit entre elles ses régions les plus éloignées.

Il n'y a pas de raison d'aller chercher ailleurs ce que l'on trouve en si grande abondance chez nous.

Désirez-vous visiter les endroits historiques les plus célèbres du pays, les centres industriels et commerciaux les plus importants, les plages les plus populaires? Des routes modernes et parfaitement entretenues vous y conduiront. Tous les goûts, si difficiles soient-ils, peuvent être satisfaits, car les routes tour à tour côtoient la mer, traversant les forêts, escaladant les montagnes, contournent les lacs, longent les rivières et courent à travers les plaines, au milieu de paysages d'un grandiose beauté, dont la diversité même empêche qu'ils ne deviennent monotones.

Pour vous aider à préparer d'agréables excursions à travers la province, le BUREAU PROVINCIAL DU TOURISME vous adressera gratuitement, sur demande, sa carte routière et touristique et il vous donnera avec plaisir les renseignements additionnels dont vous pourrez avoir besoin. Le Ministère de la Voirie et des Mines vient de publier, sous le titre de "SUR LES ROUTES DE QUÉBEC", un guide complet des routes de la province.

" SUR LES ROUTES DE QUÉBEC "

Un Guide Indispensable

Le Ministère de la Voirie et des Mines vient de publier, sous le titre de "SUR LES ROUTES DE QUÉBEC", un guide complet des routes de la province.

Cet indispensable auxiliaire du touriste forme un volume de près de 900 pages. Il contient une description générale de la province, une description détaillée de cinquante-et-une routes. Chaque description formant un chapitre, une carte générale, 76 cartes de sections de routes et 33 cartes d'entrées et de sorties de villes, un chapitre de renseignements généraux sur les règlements de circulation, de douanes, de chasse, de pêche, etc., et est complété par 325 photographies des principaux points de la province.

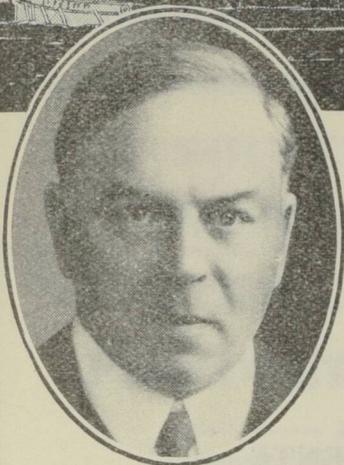
Tous les automobilistes qui veulent se renseigner sur les endroits qu'ils visitent, ou se documenter sur la province, se doivent de se procurer ce volume.

**EDITIONS FRANÇAISE ET ANGLAISE EN VENTE
AU PRIX DE \$2.00, PORT PAYE, AU MINISTÈRE DE
LA VOIRIE, A QUÉBEC, ET AU BUREAU DE LA
VOIRIE, A MONTREAL, 96, RUE ST-JACQUES EST,
AINSI QUE DANS LES PRINCIPALES LIBRAIRIES.**

Ministère de la Voirie et des Mines

HOTEL DU GOUVERNEMENT

QUÉBEC



"Fiers du programme de politique progressiste et saine que nous avons exécuté, nous nous tournons vers les problèmes de l'avenir avec la même foi, le même courage et le même optimisme qui ont rendu possibles les réalisations du passé"

— L'Hon. Mackenzie King à Brantford, Ont., 16 juin 1930.



Le Canada marche de l'avant !

Sous la direction de l'Administration King, le Canada s'avance aujourd'hui dans une voie de développement magnifique.

¶ Le Gouvernement King, au moment de son entrée en fonction, en 1921, dut assumer la tâche de financer le coût total de la guerre et de la démobilisation. L'intérêt seulement sur cette dette s'élevait alors à \$140,000,000 annuellement. En dépit de ce désavantage, l'Administration libérale réussit en moins de deux ans à prélever assez de revenus non seulement pour équilibrer le budget, mais encore pour produire en 1924 un surplus de \$36,000,000. Chaque année, depuis lors, le lourd fardeau de dette que la guerre et l'extravagance conservatrice avaient légué au pays, fut graduellement réduit.

¶ L'Administration King a été "l'administration des surplus". Des soixante-trois années, écoulées depuis la Confédération, quinze années seulement ont accusé des surplus. Sur ces quinze surplus, quatre ont été créés par Sir Wilfrid Laurier et sept par l'Administration King.

¶ La somme totale des surplus depuis la Confédération est de \$315,000,000. De cette somme \$273,000,000, soit environ 86%, sont attribuables au gouvernement King. Ce record est d'autant plus remarquable qu'il n'a été dépassé, durant la même période, par aucun des pays qui ont pris part à la dernière guerre depuis le commencement.

Le CANADA a besoin de KING

chir un peu, l'entraîna dans plusieurs cabarets; si bien qu'à la fin le père et le fils se ressemblaient encore davantage, étant aussi *gris* l'un que l'autre.

C'est alors que, découvrant un édifice dont la devanture avait l'apparence de l'École Victoria, Ti Potte y poussa résolument son auguste père: c'était une station de police!

Les constables de garde, apercevant ces deux petits bonshommes, bras dessus, bras dessous, se gaudissant et rigolant comme des jeunes baleines, voulurent les coffrer. Mais le plus âgé des pochards, ayant arraché de son gousset un rouleau de billets de banque de la grosseur de son bras, les policiers s'inclinèrent avec respect, leur présentant des excuses et mandèrent un carosse pour les conduire à l'auberge la plus chic de Montréal, l'Hôtel Richelieu, tenu par Isidore Durocher, sur la rue Saint-Vincent.

Pris de pitié pour notre vieil ami, nous lui faisons des remontrances, bien inutiles d'ailleurs. Qui a bu boira!

Un jour que par hasard il était sobre, mon frère lui dit: "C'est une honte, Ti Potte, de voir que tu achèves ta troisième année d'études, et que tu n'as pas encore passé un seul examen. Tu devrais venir aux cours, quand bien même ce ne serait que pour répondre à l'appel, afin de conserver tes notes de présence.

—C'est ban, fit-il. J'irai deman. L'école est-elle toujours à la même place, Eugène? Et à quelles heures sont les cours?

—Les cours primaires sont de huit heures à midi; rends-toi au plus tard pour neuf heures, pour la matière médicale: c'est le cours le plus important.

Le lendemain je regardai dans la classe: comme d'habitude, Ti Potte n'assistait pas.

Au moment où, après avoir attendu la fin de notre cantique:

Le voici l'agneau si doux!

Le vrai pain des anges!

le professeur de matière médicale commençait sa leçon par ces paroles: "Messieurs, aujourd'hui, je vais vous parler du séné," une grosse voix, en arrière, retentit, réperçant: "Séné!". Je me retournai: c'était lui, Ti Potte.

Ayant dormi un somme sur le banc le plus élevé de l'amphithéâtre, il venait de s'éveiller. Debout, la tête échevelée, les yeux rouges, la bave à la bouche, il nous regardait d'un air hébété.

Le professeur le considéra un instant pardessus ses lunettes et reprit: "Le séné, messieurs, est une plante"... "Séné!" cria encore plus fort l'interrompteur, voulant, sans doute, dans son idée d'ivrogne, témoigner de sa présence.

—Quel est ce polisson? demanda le vieux médecin.

LIVRES



UN local moderne aménagé avec grand soin en vue du maximum de confort pour le public, d'innombrables rayons chargés des meilleurs ouvrages connus, l'ensemble des livres français le plus considérable qu'il soit possible de contempler en Amérique, telle est notre nouvelle installation.

Notre fonds de librairie est constamment augmenté des dernières nouveautés.

La disposition pratique de notre étalage vous permet de "Bouquiner" tout à votre aise.

RAYON DES LIVRES FRANÇAIS

Nouveautés, Romans, Littérature, Poésies, Critique, Auteurs Classiques, Sciences, Histoire, Géographie, Beaux-Arts, Livres d'Utilité pratique, Cartes et Guides pour Automobilistes, Mécanique Automobile, Livres spécialement destinés aux bibliothèques paroissiales et scolaires, Albums et Livres d'Images pour enfants, Grands Ouvrages de Bibliothèque, Collections de livres reliés, Editions de Luxe, Pièces de Théâtre.

RAYON DES LIVRES CANADIENS

Toutes les nouveautés du Terroir ainsi que les meilleurs ouvrages de fonds.

RAYON DES LIVRES RELIGIEUX

Le plus grand choix de Littérature Religieuse en Amérique: Philosophie, Théologie, Ecriture Sainte, Ascétisme, Hagiographie, Biographie, Liturgie.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

GRANGER FRÈRES

Limitée

LIBRAIRES, PAPETIERS, IMPORTATEURS

32, Notre-Dame, Ouest, Montréal

La plus importante librairie et papeterie française du Canada

La Cie F. X. Drolet

Québec

INGENIEURS-MECANICIENS

— et —

FONDEURS

Spécialités:

Ascenseurs Modernes — Bornes-
Fontaines — Soudure Électrique

206, RUE DU PONT, - Tél.: 2-6030

Bureau, Tél.: 2-4576 Résidence, Tél.: 2-0567 s. 3

J.-F. TASCHEREAU

IMPRIMEUR-PAPETIER

12, ST-NICOLAS -- -- QUEBEC

(Pied de la côte du Palais)

PLACEMENT RECOMMANDÉ

\$300,000 d'Obligations

5%

1ère hypothèque

HOTEL-DIEU de CHICOUTIMI

Autorisation de cet emprunt pour agrandissement accordée par l'Evêque de Chicoutimi et ratifiée par Rome.

GARANTIES: 1ère hypothèque sur des propriétés évaluées à \$1,800,000, transport d'un octroi de \$100,000 du gouvernement provincial et de \$300,000 d'assurances contre l'incendie.

PLACEMENT ABSOLUMENT DE TOUT REPOS

PRIX: 100 et l'intérêt couru.

Frs LETARTE, Gérant

132, rue St-Pierre -- Tél. 2-1121 -- Québec

La CORPORATION de PRÊTS de QUÉBEC

—Nous ne le connaissons pas, docteur, attestèrent tous ensemble les joyeux carabins.

—Le séné, messieurs, est une plante qui croît...

—Séné! Séné! s'exclama de nouveau le pot à tabac.

—Ah! mais c'est intolérable! Messieurs, je vous prie, faites-le donc sortir!

—Ah! monsieur le docteur, ce n'est pas facile! Il a l'air bien fort! bien dangereux! répétaient les étudiants avec des airs effarouchés.

—Mais il n'est pas plus haut que mon pupitre, que craignez-vous?

—Mais, docteur, regardez comme il a le teint brun! C'est peut-être un Italien! On ne sait pas, on ne sait pas, on ne sait pas!... Un affilié de la main noire! de la Mafia!... de la Camorra!... ou un Carbonaro!... On ne sait jamais. Il a peut-être un couteau dans sa manche d'habit!... Un poignard dans sa chemise!... On ne sait pas! répétaient à tour de rôle les élèves en se tournant les uns vers les autres et accompagnant leurs suppositions de grands hochements de tête.

Et Ti Potte criait toujours: "Séné! Séné!! Séné!!!..."

—Messieurs, je vous en prie, supplia le professeur, d'un ton désespéré, allez donc prévenir le concierge, pour qu'il fasse venir la police!

Tous les étudiants dégringolèrent des gradins, pour s'engouffrer dans le corridor, laissant le magister seul avec son nouvel élève.

—Mais vous n'avez pas besoin d'y aller tous ensemble, un seul suffirait.

Nous revînmes aussitôt en hurlant: "Morin n'y est pas! Morin n'y est pas!" Et pourtant il y était.

Maintenant, debout sur son pupitre, les pans de son long capot tout grands ouverts, Ti Potte gesticulait des bras, des jambes, du corps et de la tête, vociférant de plus en plus fort: "Séné! Séné! Séné!..."

—Eh bien! nous dit le professeur, si vous ne voulez pas l'envoyer, c'est moi qui vais m'en aller.

—Il va s'en aller! se mit à dire un étudiant d'un côté de la salle. — "Il ne s'en ira pas!" répondit un autre, de l'autre côté. — "Moi, je vous gage qu'il va s'en aller."

—"Moi, je vous gage qu'il ne s'en ira pas!" — Il va s'en aller". — "Il ne s'en ira pas". — "Il va s'en aller." — "Il ne s'en ira pas," répétaient alternativement les carabins.

Puis, en voyant sortir le professeur indigné, tous de s'écrier: "Ah! il est parti!!"

Deux semaines après cet incident, Ti Potte comparaisait devant ses juges, les examinateurs; le professeur de matière médicale le reconnut et le fit mettre à la porte. Il ne l'avait pas volé, le pauvre bohème.

Pour l'honneur de l'Ecole Victoria et de la profession médicale, Ti Potte ne fut jamais fait médecin.

SIXIÈME EXCURSION
À TRAVERS LE CANADA

avec

L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

DU 5 AU 26 JUILLET, 1930

DIRECTION PERSONNELLE DE

M. Victor Doré,

Professeur à l'Ecole des Sciences Sociale, Economique et Politique de l'Université de Montréal, et Président de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal.

PAR TRAIN DE LUXE DU
PACIFIQUE CANADIEN

Un voyage de vacances instructif et agréable, organisé pour faciliter aux Canadiens la visite de leur pays, de ses villes, de ses industries et de ses sites pittoresques.

LES GRANDS LACS L'OUEST CANADIEN — BANFF
LAC LOUISE — VANCOUVER — VICTORIA

\$365 DE MONTREAL
TOUS FRAIS COMPRIS

Pour renseignements complets, s'adresser à l'Université, No. 1265, rue St-Denis, Montréal—à M. Victor Doré, directeur du voyage, Casier Postal 476, Montréal, ou aux agents du

PACIFIQUE CANADIEN

Plusieurs recettes sont publiées dans ce magazine pour desserts, et la manière facile de préparer les mets délicieux en employant les essences "SUPREME".



ESSENCES SUPREME

POUR OBTENIR UNE SAVEUR EXQUISE
Employez les Essences "SUPREME",
DANS LE :
Sirop, Sucre à la crème, Blanc Manger,
Gâteaux, Gelées, Crème Glacée.

Les Essences "SUPREME" Fabricquées par :
"SUPREME" Enr., Québec.



Avec l'essence d'érable "SUPREME" vous ferez un sirop de table délicieux, équivalent sinon meilleur au vrai sirop d'érable et à un prix très économique.

